Contes à rire et aventures plaisantes ou Récréation françaises. Nouvelle édition... Préface par A. Chassant

CONTES A RIRE

Et Aventures plaisantes

OU

RÉCRÉATIONS FRANÇAISES

NOUVELLE ÉDITION
Revue et corrigée

AVEC
PRÉFACE PAR A. CHASSANT



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
THÉOPHILE BELIN
29, quai Voltaire, 29

1881

CONTES A RIRE

Et Aventures plaisantes

OU

RÉCRÉATIONS FRANÇAISES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY


K. DENIS
PELLIER

CONTES A RIRE

Et Aventures plaisantes

OU

RÉCRÉATIONS FRANÇAISES

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE

AVEC

PRÉFACE PAR A. CHASSANT

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE
THÉOPHILE BELIN
29, quai Voltaire, 29

1881

AU LECTEUR

Ami lecteur, aimez-vous à rire ? Belle question ! Pourquoi, en effet, ne ririez-vous pas, rire fait tant de bien ? Lisez ces contes que, pour votre plus grande satisfaction, nous avons réimprimés avec toute la perfection typographique désirée des amoureux du livre. Mais, direz-vous, la gravité de mon caractère, la délicatesse de mon esprit ne peuvent s'accommoder de ces contes à rire, d'un goût parfois douteux ; laissons cela à des cervelles légères, à des esprits peu cultivés et naïfs, qui trouvent un vif plaisir à des contes en l'air, à des turlupinades, à des ripostes, à des lazzis souvent accommodés au gros sel ; pas tant que cela, ami lecteur. Si vous

n'y trouvez pas dans toute son extension cet atticisme, qui seul a le don de vous plaire, soyez du moins assuré d'y rencontrer cet esprit gaulois dont les écrivains français ont toujours retenu le tour vif, spirituel, malin et enjoué.

C'est justement pour les têtes sérieuses, graves et moroses que ces contes facétieux ont été faits. Prenez-y garde, trop de gravité rend maussade, effarouche les gens, produit de l'isolement qui amène l'ennui, et ce dernier conduit tout droit à la mélancolie, comme aussi à l'hypocondrie. Ce n'est donc que par de doux excitants propres à éveiller l'hilarité, qu'on peut distraire les esprits trop sérieux et les détourner momentanément des affaires, des soucis, des études, qui malmènent le cerveau. Et, d'ailleurs, sachez bien que nos plus grands esprits se sont délectés à la lecture de telles œuvres. Pénétrez dans la bibliothèque d'un savant, d'un homme lettré, d'un bibliophile, vous y verrez, à côté des livres qu'exige sa profession, ses goûts ou ses études de prédilection, des ouvrages de joyeuseté, de gaillardise, de contes facétieux, d'histoires burlesques, et autres de même farine, propres à détendre l'esprit, à dérider les fronts les plus austères, à désopiler la rate, en un mot, à provoquer la risibilité.

Nous avons là sous la main plusieurs livres de ce genre. Ce serait vous fatiguer de vous en donner à lire ici tous les titres, et que bon nombre de catalogues de vente de riches bibliothèques vous feront connaître en plus grand nombre; mais nous voulons seulement vous en citer deux qui semblent avoir été écrits tout exprès pour le besoin de la cause que nous soutenons auprès de vous. Ils viennent de la précieuse collection d'un bibliophile dont le nom rend recommandable tout livre qui en est revêtu. Le premier a pour titre le CHASSE-ENNVY, *ou l'honneste entretien des bonnes compagnies, divisé en cinq centuries, par* LOUYS GARON. *Paris, Claude Morlot et Isaac Dedin. M. D C. XXXXI.* Il est composé dans le même goût que celui que nous présentons ici, mais il est moins étendu. Il contient une épître qui peut servir de préface à notre livre. Elle est adressée à MONSIEVR MAISTRE JEAN DVRAND, conseiller du Roi, maistre correcteur en la Chambre des Comptes du Dauphiné, etc., personnage grave par ses fonctions, mais gai par caractère.

Permettez-nous, cher lecteur, de la mettre sous vos yeux, sans autre préambule qu'elle pourrait être nôtre, tant elle s'adapte si bien à notre propos.

« *MONSIEUR*,

« *Ce ne sont pas des ennuis que je vous*
« *présente; votre humeur toute sincère ne les*
« *pourroit supporter, ny trouver de bon goust:*
« *ce sont plustot des verveines consacrées à la*
« *joye, dont vous estes le dieu tutelaire, ou*
« *des angeliques odoriferantes d'allegresses,*
« *dont vous remplissez les cœurs de ceux qui*
« *ont le bonheur de vous aborder. Mais ie diray*
« *mieux, c'est un Lotus, un Chasse-Ennui qui*
« *vous pourra donner quelque divertissement,*
« *ou plustot quelque agréable récréation, aux*
« *heures perdues de vos sérieuses occupations*
« *(si tant est que vous puissiez en avoir de per-*
« *dues parmy tant d'emplois qui tiennent votre*
« *esprit attaché aux affaires qui vous sont com-*
« *mises). Vous n'y pourrez rien perdre, comme*
« *ie croy, en le lisant et le relisant, puisque*
« *vous y verrez des poincts d'Estat fort remar-*
« *quables, tels que vous maniez, et des responces*
« *subtiles et aigües des plus grands de tous les*
« *temps, mais surtout du nostre, entremeslez de*
« *diverses galanteries fort recreatives, qui pour-*
« *ront, comme ie me promets, donner de la joie*

« *et du contentement aux plus melancoliques,*
« *et leur servir d'hellébore pour chasser les*
« *mornes humeurs de la tristesse. Votre bel*
« *esprit, qui n'ignore rien, et cette facilité qui*
« *vous rend accostable de tout le monde, me fait*
« *accroire que vous ne dedaignerez point l'œuvre*
« *qui vous est deue de devoir, ni l'autheur, qui*
« *d'affection, est entièrement,* MONSIEUR, *votre*
« *très humble et très obéissant serviteur.*

« L. GARON. »

Ce livre porte, dans l'intérieur de la couverture, sur un cartouche en maroquin grenat, cette inscription en lettres d'or : EX MVSÆO CAROLI NODIER.

Le second livre, sorti de la même bibliothèque, est intitulé : LA GIBECIERE DE MOME, OV LE THRESOR DV RIDICVLE, contenant tout ce que la galanterie, l'histoire facétieuse et l'esprit égayé ont jamais produit de subtil et d'agréable pour le divertissement du monde. Paris, Pierre David, sur le Pont-Neuf, M. DC. XLIV, avec privilège du Roy, in-8° de 475 p., orné en tête d'une figure de Momus, dessinée et gravée par J. Boulanger.

Cette gibecière contient un trésor de gaieté,

tout ce que Bocace a de plus attrayant y est en élixir. Ce livre où Momus, « *le Dieu des humeurs enjouées* », dit que « n'estant fait que pour rire, ne veut aussi que faire rire », est offert, comme le nôtre, à l'homme affairé, à celui qu'une trop longue contention d'esprit fatigue et tient comme ahuri.

Mais qu'avons-nous besoin, ami lecteur, d'insister plus longtemps; nous en avons assez dit, pour que vous ne rejetiez pas nos *Contes à rire*, sans au moins y avoir jeté un coup d'œil. Et après que vous en aurez commencé la lecture, qui sait si vous ne vous trouverez pas dans le cas de Mme de Sévigné qui, en parlant du roman de Cléopâtre et du style de La Calpreucde, disait :

« Je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là. J'ai peine à le comprendre... Et cependant je m'y laisse prendre comme à de la glu. Tout cela m'entraîne comme une petite fille, mais je me dis de méchantes raisons, et je continue. »

Et si, malgré tout, il nous arrive de rencontrer des gens par trop rébarbatifs, eh bien, nous nous raisonnerons comme l'auteur de le *Chasse-Ennuy*, cité plus haut.

« Je ne doute point, dit-il, qu'il ne se trouve beaucoup d'esprits desgoutez et difficiles à con-

tenter, qui reietteront ce mien petit œuvre, comme ne revenant à leur palais; mais pourveu que i'aye l'approbation et l'acclamation des gens de bien, ce m'est assez. »

Et à nous aussi, ami lecteur. Sur ce, salut.

A. CH.

AVERTISSEMENT

Depuis que l'illustre Monsieur de la Fontaine, de glorieuse et poétique mémoire, a donné au public les contes qui ont été tant estimés, et qui sont en effet un chef-d'œuvre en ce genre d'écrire, peu de gens se sont empressés à continuer un ouvrage si propre à contribuer au divertissement et à l'instruction de ceux qui lisent. Cela vient sans contredit de ce qu'il est difficile d'attraper le tour naturel et aisé qui doit régner dans un conte, et plus difficile encore d'approcher de ce fameux Académicien, pour les traits naïfs et heureux qui font le charme de ses ouvrages, et la grâce de ses contes. On n'est pas assez ridicule pour s'imaginer qu'on ait fait ici ce que personne n'a osé ou n'a pu faire. On déclare au contraire, pour prévenir la critique, qu'il y a bien des défauts dans ceux qu'on donne ici, et qu'ils

auraient mille agréments qu'ils n'ont pas s'ils avaient passé par les mains de ce grand maître; mais on croit pouvoir dire, sans témérité, qu'ils sont assez bons pour faire passer quelques agréables moments à un honnête homme, qui sera bien aise de se délasser et de rire un peu après une étude plus grave et plus importante. Voilà une des raisons qui nous ont déterminé à les mettre au jour. Ce n'est pas que leur seule utilité consiste à faire rire; car on en peut aussi tirer quelque chose de bon. Il n'y en a point de si stupide, dont on ne puisse faire une application utile, et il y en a peu qui ne caractérisent quelqu'un. Cette manière de représenter les défauts et les bonnes qualités a toujours produit de bons effets en ceux qui ont l'esprit droit et juste, et il n'est rien de plus commode que de pouvoir devenir sage aux dépens d'autrui, et sans qu'il nous en coûte rien. On voit, par exemple, un avare faire une faute capitale, et s'exposer à la raillerie et au mépris de tous ceux qui le connaissent; pour peu qu'on ait de sens, on conclut que l'avarice est incommode, et on tâche de s'en guérir si l'on y a du penchant. Les contes, en un mot, sont des préceptes vivants, qui touchent tout au-

trement qu'un simple fait historique sèchement narré, et qui instruisent en même temps qu'ils divertissent. Qu'on ne dise point au reste que le vice y est représenté d'un air goguenard, d'une manière exténuée, et par ses côtés les moins choquants. C'est toujours les mêmes idées, et l'on n'y a ménagé que les expressions qui choquent la pudeur, qui déplaisent aux honnêtes gens, qui font rougir le beau sexe, et ne font rire que celles qui n'ont rien à perdre. La vertu et le vice y paraissent tels qu'ils sont, et il ne tiendra jamais à cela qu'on ne pratique la première et qu'on ne fuye l'autre. L'accueil que cet ouvrage recevra du public, déterminera si l'on doit continuer, ou en demeurer là.

CONTES A RIRE

Les marguilliers filous.

Un curé de village étant un jour venu à Paris pour y solliciter un procès, fut rencontré sur le pont Notre-Dame par quatre filous. Ces drôles faisant les marguilliers d'une paroisse, l'un d'eux dit au curé : Notre curé, monsieur, nous a prié de lui acheter une chasuble; et comme il est à peu près de votre taille, voudriez-vous nous faire la faveur de venir l'essayer, car il serait fâcheux de la prendre ou trop grande ou trop petite. Le curé, qui était obligeant, entre avec eux dans la première boutique; ils lui mettent la chasuble, le tournent de côté et d'autre, et voyant qu'elle faisait une bosse à l'endroit de l'estomac : Voilà une vilaine bosse, dit

l'un des filous, portant la main dessus. Doucement, dit le curé, c'est ma bourse. Otez-la, je vous prie, monsieur, dirent les filous, pour voir si cela ira bien. Le pauvre curé le fit, et mit sa bourse sur le comptoir. La bosse ne paraissant plus, il fut question de faire marché. Comme on marchandait, un des filous faisant l'officieux, et ôtant la chasuble à monsieur le curé, la lui laissa sur la tête, pendant que les autres prenaient la bourse et la fuite. Le curé s'étant débarrassé la tête, et ne voyant plus sa bourse, court après les filous, la chasuble sur le corps. Le marchand court après le curé, l'attrape et lui ôte la chasuble; mais le curé, qui n'avait pas le pied aussi léger que les filous, demeura derrière, et perdit sa bourse.

Gasconnade.

On parlait un jour devant un gentilhomme gascon des grandes actions de nos généraux, et l'on disait entre autres choses, qu'à deux attaques un certain prince avait tué six soldats de sa propre main : *Cadédis,* dit alors le Gascon, *il y a bien là de quoi*

s'étonner ! Tel que vous me voyez, les matelas que j'ai chez moi ne sont faits que des moustaches de ceux que j'ai tués durant la dernière guerre. C'est cela qu'il faut admirer, et non pas les petites bagatelles dont vous parlez.

Remède pour les hémorroïdes.

UNE demoiselle enjouée, aimable autant que belle, disant les choses naturellement et avec beaucoup de vivacité d'esprit, reçut un jour une visite assez nombreuse, tous jeunes gens de l'un et l'autre sexe. Cette belle avait ce jour-là un petite gale à la lèvre qui l'incommodait si fort, qu'elle avait de la peine à parler, et encore plus à rire, aussi ne faisait-elle ni l'un ni l'autre que le moins qu'elle pouvait. Comme elle faisait ses excuses à la compagnie fondées sur la douleur qu'elle ressentait, lorsqu'il lui fallait remuer les lèvres, un cavalier qui l'aimait et qui n'en était pas aimé, lui dit en plaisantant qu'il avait un remède infaillible à lui donner, et qu'elle en sentirait l'effet sur-le-champ. Ce remède est, mademoiselle, dit le

cavalier, que vous trouviez bon que je vous applique un baiser sur la partie malade. Voilà, répondit froidement la demoiselle, un remède excellent pour les hémorroïdes.

Femme à huit langues.

Un certain boniface à gros entendement, s'étant un jour trouvé dans un lieu où l'on louait l'esprit de la reine Christine de Suède, et quelqu'un ayant dit qu'elle parlait huit langues, avec la même facilité et la même pureté que sa langue naturelle. Faut-il s'étonner, répondit l'homme, si cette princesse parle bien. Avec huit langues dans la bouche le moyen de demeurer court?

D'un riche et d'un pauvre.

Un pauvre demandait souvent l'aumône à un certain gentilhomme, lequel était fort peu charitable, quoique grandement riche, qui, au lieu de lui donner l'aumône, le renvoyait avec injure. Il advint que ce gentil-

homme se blessa à un genou, souffrant de grandes douleurs; de sorte que ne pouvant cheminer, il passait une grande partie du jour sur la porte de son logis, d'où voyant souvent passer ce pauvre, il l'appelait, et lui donnant l'aumône, lui disait qu'il priât Dieu pour lui faire revenir la santé : mais le pauvre, au contraire, dit qu'il prierait Dieu qu'il se rompit l'autre genou, afin qu'il devint plus dévot et plus charitable.

Naïveté d'une femme à son mari.

Un homme qui revenait en poste d'un voyage, après avoir soupé avec sa femme, s'étant mis avec elle au lit, lui dit : Ma mie, tu n'as que faire de rire, n'espère pas grandes caresses de moi cette nuit, car ayant tout le long du jour couru la poste, comme j'ai fait, je ne me saurais remuer; sa femme le trouva très véritable en ses paroles; car tout le long de la nuit il ne se remua non plus qu'une souche; ce qui faisait maudire à cette femme ceux qui avaient inventé la poste. Au bout de quelques jours, se promenant avec sa femme dans sa cour, il vit son

coq qui était couché au soleil auprès de ses poules, sans faire aucun semblant de les caresser; quoi voyant ce mari, il dit à sa femme : Que veut dire cela, ma mie, que notre coq est si endormi auprès de ses poules ? Je n'en sais rien, mon ami, répond la femme; pour moi, je crois qu'il a couru la poste.

Simplicité d'une servante.

Une dame de condition étant allée visiter une autre dame de ses voisines, avait emmené avec elle une suivante, qui était la plus simple et la plus naïve créature du monde. Après sa visite faite, voulant dire adieu à la compagnie, il lui échappa un pet, non pas de ces gros pets tonnants, mais un pet de demoiselle qui n'était point né à terme; elle demeura extrêmement honteuse de cet accident, et, voulant s'excuser sur la suivante, elle lui dit : Retirez-vous d'ici, vilaine puante. La servante, qui sentait sa conscience nette de ce côté-là, soutint que ce n'avait point été elle, ce que toute la compagnie aussi (qui ne se pouvait tenir de rire) croyait bien de même; mais la maîtresse,

persistant à l'injurier, la fit taire, et prit congé de la compagnie. Comme elle fut sortie, se voyant seule avec sa suivante, elle lui dit : Comment, impudente, avez-vous eu l'assurance de contester contre moi; ne voyez-vous pas bien que je le faisais pour réparer mon honneur, et qu'il valait bien mieux qu'on crût que ce fut vous que moi? La suivante lui demanda pardon, disant qu'elle n'y songeait point : Allez, vous êtes une bête, dit la maîtresse, qui par vos sottises me faites recevoir des affronts. Là-dessus elle s'en va. La suivante, pensant réparer sa faute, laisse aller sa maîtresse, qui croyait qu'elle la suivait, et retournant sur ses pas, rentre dans la salle, où toute la compagnie se pâmait encore de rire de la plaisante dispute de la maîtresse et de la servante, qui, faisant une grande révérence, dit tout haut: Messieurs et mesdames, je vous déclare franchement que le pet que madame vient de faire, je le prends pour moi; ce qui doubla la risée à un chacun, voyant la simplicité de la suivante.

Cochon adroitement volé par des Bohémiens.

Chacun le sait, sans qu'il soit besoin de le dire, que les Bohémiens ne sont pas sûrs de la main. Une compagnie de ces honnêtes gens-là, qui n'étaient pas toujours inutiles à certains gentilshommes campagnards dont la fortune était délabrée, et l'on en pourrait donner plus d'un exemple, ayant trouvé moyen de loger à un village près de Paris, y firent un tour de leur métier. Quoique leur coutume ne soit pas de voler ceux qui les logent, parce que personne ne voudrait les loger; néanmoins la nécessité, l'occasion, ou le naturel qui ne change qu'avec peine, leur fit venir l'envie de voler un cochon au seigneur du village, qui en avait de fort beaux. Les Bohémiens tournèrent et visèrent tant, qu'ayant trouvé moyen de dépayser un de ces cochons, ils le menèrent à leur cabane, et le tuèrent sans que personne en eût le vent. Le matin ne fut pas plutôt venu, qu'ils envoyèrent de leurs gens pour prendre langue, et savoir ce qui se disait de

la bête. Ils apprirent qu'on les soupçonnait de l'avoir volée. Le gros en ayant été incontinent informé, et ne doutant point qu'on ne fut déjà en chemin pour venir visiter leur cabane, s'avisa (ne pouvant faire mieux) d'étendre le cochon tout de son long, de le couvrir d'un drap, de mettre à un bout une bougie allumée, et une femme et des enfants à genoux qui pleuraient de toute leur force. Cela ne fut pas plutôt fait, que les domestiques du seigneur arrivèrent pour fouiller la cabane. On leur dit que le mari et le père de cette femme et de ces enfants était mort, qu'on avait jeté ce drap dessus, et que c'était le sujet de leurs pleurs. Ils le crurent de la meilleure foi du monde, fouillèrent par tout ailleurs, et s'en retournèrent dire à leur maître que les Bohémiens n'avaient point volé le cochon. Cependant, comme tout se découvre enfin, les voleurs pour jouer au plus sûr, jugèrent à propos de s'éloigner; et pour transporter leur mort sans risque, ils firent entendre au seigneur que le défunt avait voulu être enterré en un certain lieu qu'ils nommèrent, et eurent l'effronterie de lui demander un chariot et des chevaux pour aller enterrer leur mort ; et le seigneur fut assez bon pour le leur accorder.

D'un cordelier.

Un cordelier étant monté sur un âne, vint pour passer une rivière, étant descendu de dessus son âne, eut peine à le faire entrer dans le bac, étant entré cet âne se met à trembler; un homme qui était près de lui, lui dit : Mon père, votre âne tremble. Je le crois, dit le cordelier, si tu étais en sa place tu tremblerais bien d'une autre façon. Comment ? dit cet homme. Si tu avais comme lui, dit le cordelier, la corde au col, les fers aux pieds et un cordelier auprès de toi, tu ne ferais pas meilleure mine. Il est à croire qu'en tel état tu serais prêt d'aller au gibet.

Plaisante sottise que l'on ſit à un gentilhomme amoureux d'une demoiselle.

Un certain gentilhomme, blessé de l'imaginative, était si transporté d'amour pour une jeune demoiselle de sa même ville,

qu'il en perdait le boire et le manger, et ce qui augmentait d'autant plus sa douleur, était qu'il ne pouvait trouver l'occasion de lui parler et de lui déclarer son martyre. Un jour, sachant qu'elle devait aller visiter une sienne tante, il ne manqua pas de s'y rencontrer, sans toutefois rien témoigner de sa passion. Elle ne fut pas plutôt arrivée, que notre amoureux l'alla saluer, et lui fit un compliment aussi facétieux qu'extravagant, dont voici les propres mots : Mademoiselle, dit-il, en relevant ses moustaches, j'ai entendu par le secrétaire de vos nouvelles, que le feu d'amour était épris dans le fagotier de votre âme, et que vous aviez pris la truelle de vos sens, pour bâtir une plate-forme de notre amitié, du mortier de fermeté ; c'est pourquoi cela étant, j'ai voulu allumer le fagot de ma nonchalance, pour mettre cuire la chair de mon affection dans le pot de vos beautés, afin d'y manger du potage de vos bonnes grâces ; si vous allez au donjon de la forteresse, je m'armerai de la cuirasse de patience, pour vous battre du double canon de mes prières, et ferai en sorte de faire ouvrir l'écurie de vos dissimulations, pour y loger le bidet de mes amours. Il croyait avoir dit les meilleures choses du monde. La jeune de-

moiselle, surprise d'une telle harangue, et n'y pouvant rien comprendre, lui dit d'une voix assez modeste : J'avoue que vous avez des termes si relevés, que je ne sais que répondre, et demeure muette à de si hautes pensées. Là-dessus notre extravagant recommença à se mettre sur d'autres discours, qui n'étaient pas de moindre étoffe. La tante, qui connaissait l'esprit du personnage, ne se pût tenir de rire oyant un si plaisant galimatias; néanmoins la jeune demoiselle, qui désirait en avoir plus de plaisir à l'avenir, feignit de prendre un singulier contentement en son entretien. Le gentilhomme, prenant cette apparence pour une vérité, crût qu'indubitablement il viendrait à bout de son entreprise, tirant une conséquence imaginaire, que toute ville qui parlemente est à demi rendue. La nuit s'approchant, il prit congé de la compagnie, et pria la demoiselle en sortant de trouver agréable sa visite, et ne prendre pas en mauvaise part s'il l'allait voir à son logis. La jeune demoiselle, qui ne demandait pas mieux que d'en tirer quelque plaisir, lui donna assignation à certain jour, que son père et sa mère devaient aller aux champs, afin d'avoir leurs coudées franches ; cependant elle avertit un jeune homme qui demeurait

proche de sa maison, de tout ce qui s'était passé, et le pria de lui jouer quelque fourbe. Le jeune homme, qui connaissait le visage, lui dit : Mademoiselle, ne vous souciez que de rire ; je jouerai si bien mon personnage, que vous n'aurez point sujet de me blâmer. Le gentilhomme, croyant trouver la pie au nid, ne manqua pas de venir au jour assigné, et afin de n'être vu de personne, attendit que chacun fut retiré ; aussitôt, prenant l'occasion aux cheveux, vint heurter à la porte de ladite demoiselle ; le jeune homme qui l'attendait, comme le chat fait la souris, demanda, contrefaisant la voix de la demoiselle : Est-ce vous, monsieur ? Oui, mon cœur, répondit le gentilhomme, pensant que ce fut la fille du logis. Hélas ! que je suis fâchée, dit ce jeune homme, que vous ne soyez venu de meilleure heure, car mon père et ma mère viennent d'arriver de la campagne. Le pauvre amant, étonné de se voir frustré de son attente, lui dit : Mademoiselle, au moins que j'aie un baiser de vous, pour témoignage de votre affection. Le jeune drôle repartit dans le même ton de voix : Monsieur, il n'y a pas moyen d'ouvrir la porte ; si vous désirez avoir un baiser de moi, il faut que ce soit par le trou de la chattière. L'amoureux, qui ne se souciait pas par où,

pourvu qu'il la baisât, passa librement la tête par ledit trou; aussitôt le jeune homme défait ses chausses, et lui présenta un gros cul de ménage; le gentilhomme, pensant que ce fut la bouche de la demoiselle, le baisa avec exclamation. O bouche nectarée! ô bouche remplie d'ambroisie ! ô bouche pleine de douceur! Lors le jeune homme, s'éclatant de rire, se retira un peu. Incontinent cet amoureux transi s'écria : Mademoiselle, ne me privez pas si tôt d'une telle félicité. Hélas ! repartit le jeune homme, ne l'épargnez pas, monsieur; aussitôt il représenta son visage, qui n'a point de nez : le gentilhomme, ravi d'une si douce parole, remit la tête au trou, pour baiser un si aimable visage : mais comme il redoublait ses baisers, le jeune homme laisse aller un certain vent qui ne sentait pas le musc, ce qui donna occasion au gentilhomme de dire : Mademoiselle, vous avez une haleine qui n'est pas des plus agréable; lors le jeune homme dit : C'est que j'ai une dent gâtée. Monsieur le gentilhomme, ne sachant à quelle sauce manger ce poisson, dit : Vous devriez vous la faire arracher, mademoiselle. Et incontinent s'en alla avec une courte honte.

Une fourbe payée par une autre.

Dans une certaine province, non loin de celle qui a vu heureusement terminer les différends de la plupart des princes chrétiens, arriva cette plaisante fourbe que je vais raconter. Un certain apothicaire voyant passer un jeune rustre, qui avait la mine fort simple, avec un levraut qu'il portait vendre au marché, dit à ceux qui l'accompagnaient : *Messieurs, il faut déniaiser ce paysan et lui ôter son levraut, je m'en vais vous dire comment : je tâcherai de lui faire croire que c'est un chat, et nous nous en rapporterons à vous.* L'invention fût trouvée bonne, et l'apothicaire abordant le villageois : *Cousin*, dit-il, *où portez-vous ce chat ? Comment*, dit le vilain, *prenez-vous ce levraut pour chat? Grosse bête*, dit l'autre, *es-tu fou de nous vouloir persuader que ce chat soit un levraut; à qui pense tu vendre tes coquilles? Je parie contre toi pour la valeur d'un lièvre que c'est un chat, et nous en ferons juges ces messieurs qui sont auprès de cette grande croix.* Le paysan ayant recolligé ses esprits, et se fiant à ses yeux, passa la ga-

geure aux conditions susdites; mais il fut bien penaud quand il se vit condamné par ces juges, qui lui firent accroire que c'était un chat, le renvoyèrent les mains vides en sa maison et allèrent manger le lièvre. Mais ce ne fut pas sans rire et sans se moquer de la simplicité grossière de ce villageois. Sa femme lui demanda combien il avait vendu son lièvre et où était l'argent qu'il en avait reçu. Mais elle faillit d'être battue, parce qu'il lui reprocha qu'elle lui avait donné un chat au lieu d'un lièvre. Tant y a qu'il s'éleva une si grosse noise entre eux que les voisins eurent de la peine à l'abattre, et le tort fut donné au lourdaud, qui confessa qu'un apothicaire l'avait attrapé et en dépeignit la procédure. La femme, qui avait de l'esprit, dit qu'il fallait rendre la pareille audit apothicaire, et s'avisa d'une autre fourbe. Elle emplit presque un petit tonneau de merde, et mit par dessus environ quatre doigts de miel, lequel son mari porta à l'apothicaire, demandant s'il voulait acheter son miel qu'il lui donnerait à bon marché. Il convinrent du prix, et il s'en retourna avec son argent, joyeux de voir que sa fourbe avait si bien réussi, laquelle étant découverte, l'apothicaire fut moqué de tous ses concitoyens, les-

quels en le brocardant, lui demandaient si le chat avait mangé le lièvre, et chié le miel.

Subtile réponse à l'effronterie d'un importun.

Un jeune homme allant souvent prendre ses repas chez un sien voisin, qui n'agréait aucunement sa compagnie, voyant son importunité, et continuant toujours, et voyant qu'on tardait à couvrir la table, il demanda à son voisin quand il serait temps de dîner. Quand vous serez hors d'ici, répond l'autre.

D'un bouffon.

Un seigneur avait un bouffon qui ayant dit quelque sottise devant son maître, pour laquelle il le voulait frapper, se mit à courir après lui. Le bouffon se voulut sauver, mais à la fin il fut attrapé par son maître, qui n'ayant point de bâton, lui donna un

coup de pied au cul. Incontinent le bouffon fit un gros pet; ce qu'ayant entendu le seigneur, il lui dit : Au diable soit le vilain puant. A quoi le bouffon répondit : Ho! ho! monsieur, comme vous heurtez en maître; à quelle porte frapperez-vous qu'on ne vous réponde point?

De la plaisante fin que fit un pauvre misérable cocu, bossu, borgne et boiteux.

Un pauvre misérable bossu, cocu, borgne et boiteux, se sentant proche de l'artillerie de la mort (je veux dire proche de l'article de la mort), envoya quérir un sien compère docteur en médecine, pour le venir voir, et lui demander avis de sa maladie : le médecin aussitôt le vint visiter, et l'ayant trouvé au lit, lui demanda : Hé bien, compère mon ami, *quomodo vales ?* Le patient, qui avait été toute sa vie de belle humeur et qui voulait finir de même, repartit promptement : Hélas! monsieur mon compère, je n'ai ni servante ni valet. Le médecin, voyant qu'il

faisait allusion au latin qu'il lui avait dit, se mit à rire, et lui dit : Ça, ça, compère, laissons la raillerie à part, montrez-moi un peu votre pouls. Le bon dégoûté, feignant d'entendre de travers, répondit : Monsieur mon compère, je crois que je n'ai ni poux ni puces. Cette plaisante répartie obligea derechef le médecin à rire; mais, après avoir discouru quelque temps avec lui, et connaissant que la maladie était périlleuse, lui dit : Écoutez, mon grand ami, vous savez que nous sommes tous mortels, et qu'il faut partir quand la carrière est finie, c'est ce qui doit vous faire songer à votre conscience. Le malade entendant cela, repartit incontinent: Je me suis toujours bien douté que mon heure était proche pour faire un voyage en l'autre monde, c'est la raison pourquoi j'ai voulu user de prévoyance et prendre mon paquet derrière moi pour partir quand il sera temps (voulant parler de sa bosse). Sa femme, qui était toute confite en larmes de voir une si prompte séparation, lui dit : Hélas ! mon cher mari, ces pensées ne sont plus de saison ; il faut quitter maintenant toutes ces folies d'esprit que vous avez eu pendant votre vie, et penser au ciel, dont vous allez prendre possession. Le mari, regardant sa

femme d'un œil de travers, en ce qu'il était borgne, lui dit : Mon cœur, je me réjouis au moins de ce qu'il ne me faudra point passer par les douze signes du zodiaque, d'autant que tu m'as déjà fait franchir celui du Capricorne. La femme, se pensant purger par serment et se laver de cette tache, lui dit : Mon mari, ceux qui vous ont donné cette impression de moi, ont doublement menti; je n'ai jamais fait de faux bond à ma race ni de tort à votre réputation; ceux qui me connaissent savent bien le contraire; et si j'ai eu des ennemis qui vous l'ont fait croire, c'est sans sujet; car il n'y a personne qui ne sache que j'ai toujours été le support du quartier, et la femme la plus prompte à obliger tout le monde. Tu n'as que faire d'en jurer, dit le mari, je sais assez combien tu as été libérale de tes pièces. Il n'importe, ma mie, je te pardonne de bon cœur, donne-moi seulement un demi téton pour boire par les chemins, car tu sais que je ne vais pas faire un petit voyage. Cela dit, il rendit son âme en bouffonnant. Sa mort aussitôt fut sue de tous les voisins, qui vinrent de tous côtés pour consoler la veuve et se condouloir avec elle de la mort de son mari; entre autres quelqu'un lui demanda : Hé bien, voisine, ce pauvre mi-

sérable a-t-il eu beaucoup de peine à mourir? Non vraiment, dit-elle, car il ne lui a fallu fermer qu'un œil et allonger qu'un pied, étant borgne et boiteux.

ÉPITAPHE DU DÉFUNT

Nud du ciel je suis descendu,
Et nud je suis sous cette pierre;
Donc pour avoir vécu en terre,
Je n'ai ni gagné ni perdu.

Maligne équivoque de la femme d'un pédant.

En mil six cents cinquante-huit, je fus invité à souper un soir de carnaval chez un de mes amis, qui demeurait près de la place Maubert. Un certain pédant et sa femme en étaient aussi. Comme le carnaval est un temps de divertissement et de goinfrerie, il se dit mille choses tantôt badines, tantôt sérieuses, selon le caractère de ceux qui parlaient. Le pédant, qui ne passait pas pour un homme opulent et qui avait bonne envie de le devenir, vint à parler des heureux à qui il venait de riches successions lorsqu'ils

y pensaient le moins. Il dit sur la matière quantité de choses qui, à la pédanterie près, pouvaient être de quelque usage, et finit par ce proverbe : *Pour moi, quand le diable mourrait, je n'hériterais pas de ses cornes.* Sa femme, qui passait pour être de bonne humeur, lui dit en souriant : Dequoi vous chagrinez-vous, mon mari, n'en avez-vous pas assez ? Cette équivoque fit rire la compagnie ; les uns crurent qu'elle parlait des richesses ou des cornes du bonnet de son mari, et les autres des cornes que les femmes font porter.

Pagnoterie satirique d'une vieille paysanne.

Une troupe de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe, firent partie dans la belle saison d'aller se promener à Meaux, et de voir les belles maisons de campagne qui sont aux environs de cette ville. A peu de distance d'un village nommé Chaut-Conin, par où ils devaient passer, ils rencontrèrent une vieille paysanne suivie d'une jeune fille passablement jolie, qui s'en allaient leur petit

pas. Un jeune cavalier de la troupe, qui avait envie de rire, mit la tête hors de la portière et demanda où était Chaut-Conin. La jeune fille, toute honteuse, baissa la vue et ne dit mot, ce qui obligea le cavalier de réitérer sa demande. La vieille, plus aguerrie que la jeune, se sentant importunée, répondit sans s'émouvoir : Là, là, monsieur, ne vous moquez point de ma fille; si votre nez était à son derrière, vous ne seriez pas loin du faubourg. Cette naïveté fit rire la compagnie, et le moqueur se trouva moqué.

Impertinente naïveté d'un laquais.

Un jeune avocat au parlement ayant besoin d'un laquais, en alla choisir un sur les degrés du Palais, où il s'en trouve d'ordinaire de toutes les façons. Il s'attacha à un jeune homme de dix-huit ans, dont la physionomie lui paru bonne, quoique l'esprit fut fort médiocre. Comme le garçon avait un bon répondant, il fut arrêté que l'avocat lui donnerait dix écus par an, et qu'il l'habillerait et chaufferait. Le garçon entra en service dès l'heure même; il servit assez bien

tout le jour ; mais le lendemain l'avocat attendait que son laquais vînt faire du feu dans la chambre, et lui donner ses habits pour se lever ; neuf et dix heures sonnèrent sans que le garçon parut. L'avocat, craignant qu'il fut mort ou qu'il lui fut arrivé quelque inconvénient, se lève, va à sa chambre, et le trouve bien et dûment éveillé. Il lui demande pourquoi il ne se levait pas pour l'habiller. Ho, ho ! monsieur, répondit le nigaud, vous ne vous souvenez donc plus du marché que nous fîmes hier ? Ne m'avez-vous pas promis, outre mes gages, de m'habiller et de me chauffer ? eh dame, je vous attendais à venir. L'avocat, au lieu de se fâcher, ne fit que rire de sa simplicité, et l'envoya se faire habiller et chauffer ailleurs.

D'un gentilhomme pressé d'aller aux lieux secrets.

Un gentilhomme dans Paris qui était logé vers le Louvre, se trouva à la rue St-Antoine fort empêché de sa contenance, car il se trouva pressé de servir son maître, c'est-à-dire d'aller lui-même où il ne pouvait

envoyer personne, et se trouvant en un quartier si éloigné, où il n'avait aucune connaissance, il ne savait à quoi se résoudre; mais passant par hasard devant la boutique d'un tapissier, il s'avisa de lui demander s'il n'avait point une chaise percée. Il lui en montra une. N'en avez-vous point de plus riche? lui dit-il. Oui, monsieur, répondit le tapissier, j'en ai de velours de toutes couleurs. Allez, dit-il, m'en querir deux ou trois que je choisisse. Comme le tapissier eut le dos tourné, il lâche l'aiguillette, et met son présent dans cette chaise qu'il lui avait premièrement apportée. Ce tapissier, le voyant en cette posture, lui dit : Que faites-vous, monsieur? Je l'essaye, répondit-il, et remontant ses chausses, s'en alla, lui disant : Je n'en veux point, elles sont trop basses.

Plaisante réplique d'un père cordelier à un bourgeois de Pontoise.

Un bourgeois de Pontoise s'étant levé pour sortir à la porte ouvrante et faire quelque promenade dans une de ses métairies, rencontra un bon dégoûté de cordelier, avec un

âne chargé de bribes qu'il avait quêtées aux environs de la ville. Le bourgeois, voyant que cet âne tremblait de froid, lui demanda : Mon père, d'où vient que votre bête tremble si fort ? Le cordelier, qui était d'une humeur joviale, lui répondit aussitôt : Si vous aviez le vent au cul, les pieds nus, et le bâton sûr à vos côtés comme lui, vous auriez possible plus de peur qu'il n'a, et n'en seriez pas quitte à si bon marché qu'il sera. Le bourgeois, étonné comme un fondeur de cloche, ne sut que répliquer.

Naïveté d'un laquais.

Un certain laquais aussi naïf qu'on le peut croire, étant à Paris au service d'un gentilhomme ; son maître, en un dimanche matin, étant convié de dîner chez un homme de condition, où il y avait fort bonne compagnie, tant d'hommes que de femmes, on fit avant dîner une partie pour aller après à la promenade, à laquelle les dames convièrent le maître de ce laquais, qui s'en excusa, disant avoir donné parole à un gentilhomme (à qui il avait nécessairement affaire), de

l'aller trouver l'après-dîner; mais la vérité était, que c'était une demoiselle d'amour, à laquelle il avait promis de l'aller voir. Les dames là-dessus insistèrent fort, afin qu'il fut de la compagnie. Voyant cela, il dit qu'il allait envoyer son laquais à ce gentilhomme, pour savoir à quelle heure il le pourrait trouver. Il appelle donc son laquais, et l'envoie vers cette demoiselle, lui disant tout bas qu'il s'allât informer d'elle, à quelle heure il la trouverait au logis; mais qu'en lui rendant réponse devant le monde, il se gardât bien de parler de demoiselle, mais de gentilhomme, et qu'il s'empêchât bien de se couper. Il s'en va, et quelque peu de temps après la compagnie se mit à table. Comme on était au milieu du dîner, le laquais arrive, à qui son maître dit tout haut : Eh bien, qu'y a-t-il ? Monsieur, dit-il, je viens de chez ce gentilhomme, où vous m'avez envoyé. A quelle heure, dit le maître, le trouverai-je au logis ? Monsieur, dit-il, il m'a dit qu'il vous y attendra sans en sortir. Que faisait-il? dit le maître. Monsieur, répondit le laquais, je l'ai laissé qu'il prenait sa coiffe et son masque pour aller à la messe. Là-dessus tout le monde se prit à rire, et de la sottise du valet, et la fourbe du maître fut découverte.

L'homme de lettres.

Un certain homme, tout simple et tout naturel depuis les pieds jusqu'à la tête, ayant appris qu'une personne de qualité cherchait un homme de lettres pour deux fils qu'il avait, courut la trouver à toutes jambes, et lui dit : J'ai appris, monsieur, que vous cherchez un homme de lettres pour messieurs vos fils; je viens vous offrir mes services. Vous ne sauriez trouver un plus grand homme de lettres que moi, car j'ai été toute ma vie facteur ou du messager ou de la poste, où vous savez, monsieur, qu'il y a des lettres à foison. Le gentilhomme rit de sa simplicité, et lui dit qu'il fallait s'adresser à un autre. S'il eût été homme de lettres de change, et non simplement homme de lettres, il aurait été mieux reçu.

Le mystérieux Bénédicité.

Le grand *roi Henry* ayant, par sa conversion et par ses hauts exploits, fait tomber les armes des mains aux ligueurs et ôté

l'envie aux Espagnols de continuer la guerre contre lui; ayant, dis-je, fait la paix avec eux, porta tous ses soins à repolicer son royaume et à faire refleurir les lois abattues par les guerres civiles. Il lui prit un jour envie de voyager par quelques provinces, pour se faire voir à ses sujets, et mettre fin par un baume salutaire à tous les désordres, s'il y en avait encore. Étant arrivé dans une petite ville, il s'informa de quelque habile prédicateur; on lui nomma un père cordelier fort éloquent, qu'il voulut voir, et commanda sur-le-champ qu'on le lui amenât. Le roi le voyant si beau, si gras et si bien fait, ne pût s'empêcher de lui dire en souriant, qu'il s'étonnait grandement de le voir dans un tel embonpoint, vu qu'il faisait profession d'une vie austère, et qu'il était dans des jeûnes et abstinences capables de faire flétrir sa bonne disposition; et que ses courtisans, dans les abondances et les superfluités de la Cour, demeuraient fort maigres et défaits. *Sire*, répondit le moine d'un visage gai, *c'est que vos courtisans ne savent pas leur Bénédicité*. Le roi, surpris de cette réponse qui semblait partir d'une âme qui sentait encore le levain de la Ligue : *Vous vous trompez*, dit-il, *ils le savent tous*. Alors

le bon père lui dit : *Votre Majesté me pardonnera, si je puis prouver qu'ils ne le savent pas bien, et s'ils le savaient comme moi, ils se porteraient encore mieux que je ne fais. Apprenez-moi,* dit le roi, *comme vous le faites en leur présence, afin qu'ils le sachent et deviennent gras comme vous, sans faire pénitence. Voilà, Sire, comme je le fais :* et, portant sa main au front, dit hautement afin d'être entendu de tous : *Sans souci*, et la portant au nombril, *sans amourettes*, et puis en l'épaule gauche, *sans querelles*, et la portant à la droite, acheva de dire, *sans procès*. Le roi, qui comprenait fort bien les raisons de ce *Bénédicité*, en fut tellement satisfait, qu'il s'écria : *Je veux*, dit-il, *que tous mes courtisans l'apprennent et s'en servent les soirs et les matins avec dévotion.* Je laisse au lecteur d'en éplucher les secrets mystérieux qui firent rire un si grand roi.

Les pois de Galardon.

Il y a à Paris un curé qui doit donner tous les ans un boisseau de pois de Galardon à celui qui, pendant un an, pourra faire faire à sa

femme tout ce qu'il voudra. Depuis cent ans que cette fondation est faite, il ne s'est encore trouvé personne qui en ait pu profiter. Il n'y a pas six mois qu'un homme de ma connaissance de la rue de Quinquempois, marié depuis onze mois et vingt-huit jours, s'étant imaginé qu'il avait été le maître absolu de sa femme durant tout ce temps-là, et qu'il devait par conséquent avoir les pois, prit une serviette, et s'en alla chez le curé, auquel il dit que, depuis qu'il était marié, sa femme avait fait tout ce qu'il avait voulu. Le curé l'ayant cru, et les pois étant déjà mesurés, il voulut les mettre dans la serviette, qui se trouva trop petite. Pourquoi n'avoir pas apporté un sac, dit le curé, au lieu de cette serviette ? Je le voulais bien faire, monsieur le curé, répondit le bonhomme, mais ma femme ne l'a pas voulu. Vous n'en êtes donc pas le maître, répliqua le curé ; ainsi vous trouverez bon que je garde les pois. Il les garde encore, et je crois qu'il les gardera jusqu'à la fin du monde.

D'un Anglais et d'un loueur de chevaux.

Un Anglais habitant depuis trois ou quatre mois en France, et résidant dans la ville de Rouen, eût affaire d'un cheval de louage pour aller à cinq ou six lieues de la ville, pour revenir le même jour. Il loua un cheval dans Rouen à qui il fit faire cette traite, et le ramena sans manger, car il ne le débrida pas; mais pour boire, je crois bien qu'il le laissa en passant au premier ruisseau boire tout son saoul, et l'ayant galopé au retour, de peur qu'arrivant trop tard, de trouver les portes fermées, il était tout efflanqué et hors d'haleine. Le loueur du cheval, à qui il le rendit, le voyant en cet état lui dit assez rudement (comme de pareilles gens ne sont guère civilisés !) : Qu'est-ce là, monsieur l'Anglais, vraiment vous me ramenez mon cheval en bel état. Que dites-vous, lui dit l'Anglais, qu'a-t-il donc votre cheval ? Comment, ce qu'il a, dit ce loueur de chevaux, le voilà tout flasque. L'Anglais, qui n'entendait point ce mot, lui dit : Que vol dit un chevau flasquova ? mon ami. Oui nous voilà

bien, lui dit ce maquignon; je vous dis que vous avez ramené mon cheval tout flasque. Ah! mon ami, lui dit cet Anglais, je te prie de me dire que vol dit un chevau flasquova? Oui, j'en ai bien affaire, lui répondit-il, je veux dire que vous ne lui avez point fait manger d'avoine. Pardi, par mon foi, dit l'Anglais, bon mot françouais; garçon, porte mon tablette. Il prend ses tablettes, et comme ont accoutumé de faire ceux qui apprennent une langue étrangère, il écrivit dessus: Un chevau flasquova, en bon français, vol dire qui n'a pas mangé d'avoine. Le loueur de chevaux, qui ne se trouvait point satisfait de cette harangue, lui dit assez brusquement : Nous voilà bien payés, monsieur l'Anglais, revenez-y une autre fois, je vous baillerai des chevaux, et ce n'est pas tout, on lui a changé sa bride; car ce n'est pas là celle qu'il avait. Ah! pardi pour cela répondit l'Anglais, vous si as un mauvais homme; car je jure qu'il n'a jamais debrinda. Voyez, je vous prie, si ce marchand de chevaux n'avait pas tort de se plaindre, et si l'Anglais n'avait pas eu grand soin du cheval.

D'un qui jurait à toutes mains

Un homme à qui le juge faisait lever la main pour affirmer quelque chose, levait la gauche au lieu de la droite; et comme le juge lui dit que ce n'était pas celle-là qu'il fallait lever, il répondit: C'est tout un, monsieur, je jure à toutes mains.

L'âne volé sous les jambes de son maître.

Quatre maîtres filous des plus distingués par les beaux tours qu'ils avaient faits, étant à la Croix-du-Tiroir, où il se faisait une exécution, remarquèrent dans la foule un paysan du village de Colombe, monté sur un âne de belle taille. Le paysan leur parut si attaché à regarder ce qui se faisait, qu'ils crurent qu'il ne serait pas malaisé de lui déniaiser son âne. Ils fendirent la presse, et s'approchèrent du manant. L'un se mit à la queue, l'autre s'appuya sur le cou dela bête, et lui cachait la tête de son manteau, et les

deux autres se postèrent aux deux côtés. Ceux-ci dessanglèrent l'âne le plus adroitement du monde, et enlevèrent le manant sur le bât sans qu'il s'aperçut de rien, tant il avait d'attention au *Salve Régina* qu'on chantait. Les deux autres emmenèrent l'âne, l'un le tenant par les oreilles, et l'autre le piquant par derrière. A peine les meneurs étaient-ils hors de la presse, qu'une petite émotion étant survenue au sujet de quelques bourses coupées, les deux filous qui tenaient le bât suspendu avec le manant, ne jugeant pas à propos de demeurer là plus longtemps, laissèrent tomber le paysan, et se retirèrent au plus vite. Le pauvre diable, se voyant à terre et ne sachant de quoi son âne était devenu, demeura si surpris, qu'il ne savait s'il était mort ou vivant. Étant un peu revenu à soi, il demanda à ceux qui étaient autour de lui, s'il n'avaient point vu son âne ; mais tout ce qu'il pût en apprendre fut qu'un homme habillé de noir l'avait emmené. Il fut donc contraint de s'en retourner sans âne, et je ne doute pas qu'il ne crût, et ne dit à sa femme, à son curé et aux gens de son village, que l'homme noir qui avait emmené sa bête, était le diable.

De deux Gascons.

Deux Gascons sortirent un jour de Bordeaux, en résolution de voir le pays ensemble et de faire fortune, tâchant de filouter le monde. Ils arrivèrent à Paris, où en exerçant leur métier, ils furent attrapés dans le Palais, et un d'eux saisi d'une bourse fraîchement coupée ; on leur met à tous deux la main sur le collet, et parce qu'ils avaient bien la mine d'en avoir fait d'autres, on les dépouilla pour voir s'il n'étaient point officiers de Sa Majesté, c'est-à-dire marqués à la marque royale, mais on n'en trouva qu'un des deux qui l'avait sur l'épaule, qui fut condamné à être pendu en Grève, et l'autre à être fouetté au pied de la potence. L'arrêt ayant été exécuté, celui qui avait évité la mort fut mis en liberté ; et quelque temps après il s'en retourna en son pays, où il fut visité par ses parents et amis, auxquels ils racontait des merveilles de son voyage. Comme chacun s'enquêtait ce qu'était devenu son compagnon. Il a fait une belle fortune, dit-il, et a bien fait trouver le proverbe véritable, qui dit que « Nul n'est prophète en

son pays ». Comment ? lui demanda-t-on; quelle fortune a-t-il faite? Il s'est marié, dit-il, fort richement en pays étranger. Et comme on lui demandait à qui il avait été pourvu: En haut lieu, dit-il, et j'ai bien dansé à ses noces. N'était-ce pas bien déguiser l'affaire ?

Gentillesse d'un Gascon.

Un Gascon ayant été convié en un festin où il y avait fort bonne compagnie et de condition, se plaça en la place du niais, c'est-à-dire au milieu de la table, où à droite et à gauche on peut atteindre de tous côtés. Il n'était pas pourtant si près d'un plat où il y avait douze perdreaux qu'il ne lui fallut allonger le bras pour y atteindre ; et voulant en prendre un, il se trouva qu'il demeura agraffé par le pied avec un autre de ceux qui étaient dans le plat, en étant éloigné de sorte qu'il ne pouvait pas y mettre les deux mains, et ayant de sa droite fait quelques efforts pour tâcher à les déjoindre, voyant qu'il ne le pouvait pas, les mettant tous deux sur son as-

siette, il dit tout haut : Cap de bious, quand vous vous devriez battre tout le jour, je ne vous séparerai point.

Réponse d'une dame à la servante de sa rivale.

Un jeune cavalier étant marié, fût depuis amoureux de la femme d'un de ses voisins qu'il trouva si facile qu'il s'accommodait fort librement avec elle; de sorte qu'il y dépensait une bonne partie de son bien, ce qu'il ne put faire si secrètement que cela ne vînt à la connaissance de sa femme, qui, discrète pourtant, n'en témoignait rien et ne laissait point de hanter la maîtresse de son mari. Cette dame, pour se maintenir aux bonnes grâces de la femme de son ami, lui envoya aux jours gras une demi-douzaine de chapons. Cette dame répondit à la servante qui lui apportait ces chapons : Dites à madame votre maîtresse que je la remercie très humblement de son beau présent, que je n'ai que faire de ses chapons, et que je la prie seulement de me renvoyer mon coq.

Le dégraisseur de manteaux.

Un autre filou, qui n'était pas moins habile que ceux dont on vient de parler, et qui cherchait à faire un tour de son métier, s'en alla chez une veuve logée sur la place Maubert, où elle tenait des pensionnaires. Il monte hardiment, trouve trois manteaux, et s'en saisit en attendant mieux. Comme il descendait un peu plus vite qu'il n'était monté, il rencontra dans le degré un jeune avocat qui revenait de la ville, et qui était en pension dans la maison. L'avocat, qui avait un beau manteau doublé de panne, voyant cet homme avec tant de manteaux, lui demanda où il avait pris cela. Le filou répondit froidement que c'était les manteaux de trois messieurs du logis, qui les lui avaient donné à dégraisser. Tu dégraisseras donc bien le mien, dit l'avocat, car le collet en a grand besoin; mais, ajouta-t-il, tu me le rapporteras à trois heures. Je n'y manquerai pas, monsieur, dit le filou. Sur cela, monsieur l'avocat lui donna son manteau, qui est encore à revenir aussi bien que les trois autres.

Le bon métier qui fait pendre son maître.

Un voleur ayant été pris et condamné à mort, on lui envoya un confesseur pour le conduire au supplice. Le bon ecclésiastique fit plusieurs saintes remontrances à son pénitent, et lui dit entre autres choses qu'il devait avoir une vive repentance de s'être amusé à voler, au lieu d'apprendre un bon métier pour gagner sa vie en honnête homme. Celui que j'avais appris, répondit le criminel, était fort bon pour s'enrichir en peu de temps si l'on m'avait laissé faire. Les misérables sont toujours les malheureux. On me punit pour avoir volé, pendant que d'autres volent impunément avec autorité.

D'un curé de Domfront.

Domfront est une petite ville en la basse Normandie, qui a le bruit d'avoir plus de faux témoins qu'en tout le reste de la province. Elle est du ressort de l'évêché du

Mans; et d'autant que les curés de ce diocèse exigeaient de leurs paroissiens des sommes excessives pour leurs droits, l'évêque fit un règlement pour tous les droits des curés, pour les baptêmes, enterrements, mariages, etc. Mais le curé de Domfront n'en voulait baptiser aucun, si on ne lui payait quatre fois autant que l'évêque leur permettait de prendre par ce règlement ; ce qui donna lieu d'en faire plainte à l'official, qui ordonna que ledit curé ne prendrait dorénavant que la taxe qui avait été faite par le règlement de l'évêque, et le condamna à restituer le surplus qu'il en avait exigé, sous peine de saisie de son temporel, dont il se porta pour appelant comme d'abus à la Cour, devant laquelle les parties firent production du règlement de l'évêque, et quantité de plaintes furent dressées contre lui par plusieurs de ceux dont il avait exigé ces sommes. A quoi il répondit : Messieurs, je vous supplie de m'entendre, et je vous dirai la raison qui m'oblige à n'obéir pas en ce point aux règlements de monsieur mon évêque. Il est raisonnable que celui qui sert à l'autel vive de l'autel; je les baptise tous, mais je ne les enterre point; on sait qu'un enterrement nous vaut mieux que six baptêmes; quand je les

ai baptisés, sitôt qu'ils sont grands, ils se vont tous faire pendre à Rouen, pour faux témoins, tellement que je suis privé des droits des enterrements, et je n'ai pour tout que le casuel de ma paroisse; car la dîme appartient à monsieur l'abbé de St-Lo; de sorte que je leur fais payer le baptême et l'enterrement tout ensemble, m'obligeant quand ils seront morts, s'il y en a quelqu'un qui se fasse enterrer, de lui rabattre le surplus sur les frais de l'enterrement. Et, pour preuve de cela, il apporta une liste d'environ deux cents qu'il avait baptisés, dont plus de cent quatre-vingts avaient été pendus. A quoi la Cour ayant égard, elle trouva sa raison bonne, cassa la sentence de l'official, permit au curé de se faire payer de l'enterrement avec le baptême, aux conditions proposées par ledit curé.

D'un Normand qui fut pendu à la Croix-du-Tiroir.

DURANT l'Avent on pendait un Normand à Paris, à la Croix-du-Tiroir, dans la rue St-Honoré; étant à l'échelle près d'être

jeté, le bourreau lui demanda s'il n'avait plus rien à dire; il dit qu'il priait l'assistance de lui chanter un *Salve Regina.* Le bourreau dit tout haut : Messieurs, ce pauvre patient vous prie de lui chanter un *Salve Regina.* Chacun ôte son chapeau, et on se mit à chanter le *Salve.* Quand ce fut fait, il lui demanda s'il n'avait plus rien à dire; il lui dit qu'il voudrait bien parler à quelqu'un de son pays. Il lui demanda d'où il était. Il dit qu'il était de Falaise. Le bourreau là-dessus dit tout haut : Messieurs, s'il y a ici quelqu'un de Falaise, qu'il lève la main; ce pauvre patient veut lui parler. De fortune, il s'en rencontra un qui s'approcha de lui; le patient lui dit : Êtes-vous de Falaise, mon ami ? Oui, dit-il. Connaissez-vous bien Pierre un tel et Jacqueline une telle. L'autre ayant dit que oui. Ah Dieu ! dit-il, c'est mon père et ma mère; mon ami, lui dit-il, ils seront bien affligés, quand ils sauront le malheur qui m'est arrivé; car il n'y a jamais eu de reproche à notre race, et je suis si malheureux que je suis le premier à la déshonorer; mais je suis bien aise que tu sois présent à ma mort, car quand tu les verras, tu les pourras consoler, en les assurant que si je les déshonore d'un côté, je leur apporte bien de

l'honneur de l'autre. Tu pourras leur témoigner, mon ami, que je suis mort comme un saint, et qu'avant de mourir, comme tu viens de voir, j'ai fait un miracle, car j'ai bien fait chanter des cocus en hiver. Sitôt que le peuple l'eut entendu, chacun commença à crier : Pendez ! pendez !

D'un boiteux qui fut secouru par des Suisses.

Un boiteux étant à cheval et galopant devant un corps de garde des Suisses, son cheval le jeta par terre, et s'échappa; le pauvre homme abattu commença à crier de toute sa force : Au secours ! Les Suisses, qui de leur naturel sont grandement secourables, le relevèrent de terre, et le voyant boiter extrêmement, ils crurent que ce mal lui provenait de sa chute; ils le couchèrent tout plat, et, en dépit qu'il en eut, le débotèrent et le déchaussèrent pour voir où le mal lui tenait; ne lui voyant aucune blessure, ils lui tirèrent les jambes de telle force, qu'ils lui firent plus de mal que sa chute ne lui en avait fait. Le pauvre boiteux avait beau crier qu'il ne

sentait aucune douleur, qu'il était estropié de nature, que cela ne lui était point venu d'être tombé; mais autant valait parler à des Suisses, comme l'on dit, car ne l'entendant point, ils crurent que tous les discours qu'il tenait étaient autant de plaintes de sa blessure, ils le laissèrent aller derechef pour voir s'il ne se soutenait point mieux sur les jambes ; mais le voyant boiter autant qu'il faisait, ils le reprirent de nouveau, lui tirèrent encore les jambes, de sorte qu'ils l'eussent tout de bon fait devenir fou, sans du monde qui y accourut, qui l'ôta des mains de ces charitables importuns. Par là on peut voir combien en pays étranger est nuisible l'ignorance de la langue où l'on est, puisque bien souvent les bonnes intentions nuisent.

Remarque sur les tables de la loi.

Fort peu de jours après le saccagement des églises et le renversement des autels, un bon compagnon fort jovial, passant par la cathédrale d'une ville des Pays-Bas, qui était devenue fort claire, s'arrêta à lire les

dix commandements de la loi, qui étaient placés un peu plus bas que n'avait été le grand crucifix abattu. Cet homme se tournant vers ses camarades : *Messieurs*, leur dit-il en riant, *je vois là écrit en lettres d'or : Tu ne déroberas point. Vraiment, il est bien temps de mettre là ce commandement, puisque tout est emporté, et qu'il n'y a plus rien à dérober*. Il fallait dire cela quand l'église était remplie de riches ornements, et non pas à cette heure que tout est râflé, et qu'un cheval aveugle ni saurait faire aucun dommage.

Les deux curés et leurs servantes.

Les dévots de deux paroisses de l'évêché de Limoges s'étant plaints à l'évêque que leurs curés avaient des jeunes servantes, le prélat envoya son official sur les lieux pour savoir ce qui en était. Cet official était un homme âgé et de fort petite intelligence. Etant arrivé chez un des curés, il lui dit tout naturellement le sujet de son voyage. Il faut assurément, monsieur l'official, répondit le curé, que vous me preniez pour un autre; car je vous proteste, foi de prêtre, que

ma servante a cinquante ans sur la tête; ce qui était vrai, car il avait écrit cinquante ans, et les avait attachés sur la tête de sa servante. L'official, prenant cette déclaration pour la vérité même, s'en alla chez l'autre curé sans demander à voir la prétendue servante de cinquante ans, que le prêtre, averti de la visite, n'avait pas manqué de faire cacher. Il fit au second le même compliment qu'il avait fait au premier. Hélas! monsieur l'official, répondit le bon curé, rien n'est à couvert des traits de la calomnie. Ce sont de méchantes âmes qui font courir ces faux bruits; car je vous jure, mettant la main sur la poitrine, que ma servante, est aussi vieille qu'un vieux cheval. Après un tel serment, le bon official se retira sans autre examen, et alla faire son rapport à l'évêque. Vous êtes de trop bonne foi, monsieur l'official, lui dit le prélat, et ces messieurs en savent plus que vous. Avez-vous vu les servantes? Non, monseigneur, répondit l'official. Vous verrez que le premier aura écrit cinquante ans sur la tête de sa servante; et pour l'autre, vous n'avez pas fait réflexion qu'un cheval est vieux à dix-huit ans, mais une fille de cet âge est bien jeune. Ainsi, monsieur l'official, vous avez mal fait votre devoir.

Plaisanterie du bouffon du roi de Naples.

Alphonse, roi de Naples, avait en sa Cour un bouffon, qui mettait en écrit dans un livre toutes les ſolies des gentilshommes et des seigneurs qui hantaient la Cour de son temps. Il advint donc que le roi ayant un More en sa maison, l'envoya au pays de Levant avec dix mille ducats, pour acheter des chevaux, ce que le bouffon ajouta en son livre, comme l'estimant une pure folie. Quelques jours après, le roi demanda au bouffon à voir son livre, pour ce qu'il y avait assez de temps qu'il ne l'avait vu. En lisant dedans, il trouva à la ſin de ce livre son histoire, celle du More et des dix mille ducats, dont le roi, courroucé, demanda au fou pourquoi il l'avait mis dans son livre ? Parce que (dit le bouffon) vous avez fait une folie d'avoir donné vos deniers à un étranger, que vous ne verrez jamais. Et s'il revient (dit le roi) et amène des chevaux, quelle folie est-ce à moi ? Le bouſſon dit : Lorsqu'il sera revenu j'effacerai votre nom du livre, et y mettrai le sien ; car alors il sera plus fou que vous de retourner avec l'argent.

Simplicité d'un apprenti de médecine.

Un laboureur étant malade envoya son fils au médecin avec son urine. Ce fils, qui était simple, fut trouver ce médecin qui était son parrain, lequel voyant cette urine lui dit : Vois-tu ces petits filaments qui sont là-dedans, cela témoigne que ton père est tout rempli de flegmes. Vraiment, dit ce garçon, il y aura donc bien des heus sur le quai ? (heus ce sont des vaisseaux qui viennent de Flandres). Comment ? dit le médecin. Parce que, dit-il, mon père pisse des Flamands. Je dis : des filaments, reprit le médecin ; sache, ajoute-t-il, que ton père est hydropique, et s'il ne pense bien à lui, qu'il deviendra éthique tout à fait. Ce garçon s'en retourna trouver son père, à qui il dit : Mon père, le médecin m'a dit que vous êtes plein de plumes, que vous étiez déjà hypocrite, et que si vous ne pensiez bien à vous que vous deviendriez hérétique tout à fait. Ce garçon ensuite dit à son père que le métier de médecin lui semblait fort bon, et qu'il était résolu de prier son parrain de lui vouloir apprendre son métier. Le père, qui était aussi simple que

son fils, crut que c'était aussi aisé à faire qu'à dire. Il va donc trouver ce médecin, qui oyant sa proposition, lui dit : Mon ami, il n'y a métier au monde plus aisé que le nôtre; il ne consiste qu'en charlatanerie, et bien souvent il n'y a que la réputation qui nous fait valoir, que nous acquérons avec fort peu de peine; car quand nous entrons chez un malade, nous prenons garde à ce que nous voyons dans la chambre, comme par exemple, si nous voyons des pelures de pommes ou de poires, ou quelques os de pigeon ou de poulet, après nous lui prenons le pouls, et en lui tâtant, nous disons : Sans doute je connais au pouls de ce malade qu'il a mangé des poires ou des pommes crues, ou du pigeon, et enfin ce que nous avons rémarqué dans la chambre, c'est ce qui lui a donné la fièvre; et le peuple croit que cette connaissance nous vient par le pouls que nous manions, ce qui le plus souvent nous met en réputation. A quoi donc servent les médecins aux malades? dit le jeune garçon. Ils servent, répondit le médecin, si le malade doit mourir, il meurt plus tôt; s'il doit guérir, il guérit plus tard. A ce compte là, dit ce jeune homme, il me sera bien aisé d'être médecin. Son parrain le retint chez lui, et le mena avec

lui chez plusieurs malades où il allait. Un jour il l'envoya porter une médecine à un homme de village qui était hydropique; entrant chez lui, il voulut pratiquer le secret que son parrain lui avait montré; il vit dans la chambre du malade le bât d'un âne, et, ayant vu qu'il était extraordinairement enflé, il demanda son pouls, et l'ayant manié : Je ne m'étonne point, dit-il, si ce malade est si fort enflé, je le connais bien à son pouls. Comme il vit que chacun se prit à rire : Ne vous en moquez point, dit-il, je sais bien ce que je dis, en voilà encore le bât.

D'un mari à sa femme.

Une femme assez âgée, se plaignait à son mari d'un rhume et d'une fluxion qui lui tombait sur l'épaule. Le mari, qui avait l'esprit assez subtil, lui dit : Ma mie, vieillesse est une étrange maladie; c'est une hôtellerie de langueurs, où il pleut par tous endroits ; cela n'est rien, il ne s'en faut pas fâcher, car on dit communément qu'en vieille maison il y a toujours quelque gouttière. Oui bien, dit la femme, qui se plaignait

de n'être pas assez caressée, quand elle est mal couverte, et qu'on ne monte pas souvent dessus pour boucher le passage à l'eau.

D'un labourenr à sa femme.

Un homme des champs, allant un jour à la ville, sa femme le pria de lui apporter une paire de souliers neufs; ce qu'il fit. Sitôt qu'il fut de retour, sa femme essaya les souliers, qu'elle trouva bien faits et ne les ôta point des pieds. Un des valets du logis, bon compagnon, et qui avait coutume de s'éjouir avec elle en l'absence du mari, la trouvant seule dans une chambre, voulut jouir de l'occasion; il la prit et la renversa sur un lit. Elle, qui était acoutumée à de telles caresses, le laissa faire; mais, n'ayant pas bien alors fermé la porte, le mari les surprit comme ils étaient bien avant dans le combat, ce que voyant, il lui dit tout haut, sans se mettre autrement en colère : Vraiment, ma mie, si vous allez toujours de la façon, il y a apparence que vos souliers vous dureront longtemps.

Ce que c'est que vivre de ménage.

Un fameux débauché qui vivait de ménage, c'est-à-dire qui vendait ses meubles les uns après les autres et les mangeait, voyant que sa femme se désespérait de voir tout emporter pièce à pièce, lui dit pour la consoler : Ma femme, ne te tourmente point tant, je t'en prie; il vaut mieux manger nos meubles, que de les laisser manger aux sergents.

Ridicule comparaison.

Un gentilhomme, voulant récompenser un jeune laquais qui l'avait bien servi, fit venir un savetier pour le lui donner en apprentissage. On convint plus aisément du prix que du temps de l'engagement. Le gentilhomme ne voulait engager le garçon que pour trois ans, et le savetier le voulait avoir pour cinq. Puis qu'ainsi est, monsieur, dit alors le savetier, je reprends ma parole, et vous déclare que quand Monsieur, frère uni-

que du roi voudrait apprendre mon métier, il faudrait qu'il s'engagea pour cinq ans. Une comparaison si singulière fit rire le gentilhomme et conclure le marché.

Plaisante rencontre d'un barbier avec un vice-roi.

DANS cette contrée d'Italie qui a toujours été si fatale aux Français et si souvent arrosée de leur sang, se trouvait un vice-roi, lequel, contre la gravité espagnole, avait ordinairement le mot pour rire et l'humeur extrêmement joviale. Ce seigneur, ayant appris qu'il y avait en la ville un barbier plein de belles rencontres, commanda qu'on le lui amenât. Ce barbier, ayant fait le poil à Son Excellence sans sonner mot, reçut par son commandement une pièce si petite qu'elle ne pouvait souffrir de division. Ledit barbier, après avoir fait la révérence au maître, demanda froidement à qui il rendrait le reste. Cette façon sérieuse plut tant au vice-roi, qu'il lui fit incontinent donner dix pistoles.

Repartie d'un comte de Nassau.

Le comte de Nassau, lieutenant de l'empereur Charles V, ayant assiégé la ville de Péronne, qui tenait pour le roi François Ier, la reine de Hongrie, sœur et régente des pays de l'empereur, envoya des lettres audit comte qui portaient qu'elle s'ébahissait comme il était si longuement devant Péronne sans la prendre, vu que ce n'était qu'un petit colombier; à quoi le comte fit réponse, qu'à la vérité ce n'était qu'un colombier, mais que les pigeons qui étaient dedans étaient forts et difficiles à prendre.

D'un qui fit un pet à table.

Un homme de fort bonne humeur et d'excellent esprit, étant à la table d'un homme de haute condition, où il y avait une très honorable compagnie, ayant pris une cuillerée d'un bouillon un peu trop chaud, et le respect du lieu l'empêchant de la rejeter, il la tourna tant de fois dans sa bouche qu'à la

fin il l'avala, quoi qu'elle fût toute bouillante ; sitôt qu'il l'eut avalée, l'effort qu'il fit fut cause qu'il fit un gros pet, lequel fut entendu de toute la compagnie. Là où un autre fut mort de honte et de confusion, il répara cet affront par un mot subtil, disant : Morbleu, messieurs, il a bien fait de sortir, car il se fût brûlé aussi bien que moi. Voulant dire que le bouillon qu'il avait avalé était si chaud, que si le pet fut demeuré dans son corps, il se fut brûlé ; ce dont toute la compagnie eut un ample sujet de risée.

D'un maître et de son valet.

Un homme avait un valet fort jovial et d'une excellente humeur ; le maître se plaisait quelquefois à raisonner familièrement avec lui. Il lui demanda un jour : Monsieur, quelle différence y a-t-il entre la vérité et la raison ? Pour moi, dit le maître, je ne crois pas qu'il y ait grande différence. Bon, dit le valet, si vous aviez le nez à mon derrière, ce serait la vérité, mais serait-ce la raison ? Non, dit le maître. En ce cas, dit le valet, vous voyez qu'il y a de la différence

entre les deux; mais encore posons que cela fût et que vous n'en pussiez pas sortir, lequel aimeriez-vous mieux qu'on vous coupât le nez, ou à moi les fesses? J'aimerais mieux mille fois, dit le maître, que l'on te coupât les fesses. Vraiment, monsieur, dit le valet; si cela était, vous auriez une belle paire de lunettes.

Mauvaise intention sans succès.

Un de ces gens qui empruntent volontiers pour ne rendre jamais, pria un de ses amis de lui prêter cent francs. L'ami lui promit, et le mena chez un notaire pour lui en passer une obligation. L'emprunteur, voyant que le notaire l'allait faire sur du papier : Mettez-la sur du parchemin, lui dit-il, afin qu'elle dure plus longtemps. C'est-à-dire, dit le prêteur, que vous voudriez emprunter à payer aux calendes grecques; ainsi trouvez bon, s'il vous plaît, que je ne sois pas votre dupe, et que je remporte mon argent. Apprenez à ne vous pas moquer une autre fois à l'avance.

Naïveté d'un valet.

Un bourgeois de Paris avait un valet qui avait nom Noël, et était naïf s'il en fut jamais. Son maître, étant las de lui ou n'en ayant plus besoin, le donna à un de ses amis, conseiller au Châtelet. Quelque temps après, le bourgeois, ayant un procès au Châtelet, fut obligé d'aller solliciter ce conseiller. Trouvant Noël dans la cour qui décrottait les bottes, et qui le reçut avec beaucoup de caresses, il lui demanda comment il s'accommodait avec son nouveau maître. Assez bien, dit Noël, à une carogne de servante près qui me fait enrager. Elle me brouille continuellement avec mon maître et ma maîtresse, et s'il se fait quelque chose de mal dans la maison, c'est toujours Noël qui l'a fait. Durant cette conversation, le conseiller, qui était au lit, se leva, et passant dans la salle, où il vit deux carreaux de vitres cassés, il demanda à la servante qui avait fait cela? Elle dit d'abord que c'était Noël. Noël, qui l'entendait de la cour, dit au bourgeois : Ne vous ai-je pas dit, monsieur, que c'est Noël qui fait tout. Le conseiller, voyant ensuite une ser-

viette brûlée, demanda qui avait fait brûler cette serviette. C'est Noël, répondit la servante. Eh bien, monsieur, dit Noël au bourgeois, ai-je menti ? Où est donc ce maraud de Noël ? dit alors le conseiller. A quoi s'amuse-t-il ? Que ne se tient-il auprès de sa maîtresse, qui est sur le point d'accoucher et à qui il arrive à tout moment quelque accident ? Vous voyez, dit Noël à son premier maître, qu'on me jette tout sur le corps, et je parie contre qui voudra qu'on va dire que c'est moi qui ai fait l'enfant dont madame va accoucher.

Qui perd son procès, peste contre ses juges.

Un Normand et un Provençal sans procès est une chose bien rare. Il y a quelques années qu'un homme de Provence en avait un au parlement, et peut-être même n'était-il pas des meilleurs. Il fut mis entre les mains de quatre petits commissaires qui ne passaient pas pour d'habiles gens. Les commissaires l'ayant rapporté à la grand'chambre, le

Provençal le perdit tout du long. En sortant du Palais bien fâché, il rencontra un de ses amis, qui lui demanda ce qu'il avait. Je viens mon ami, répondit-il, d'être tiré à quatre chevaux. Jugez de l'état où je dois être.

Voyage de la Terre-Sainte.

Un bourgeois de Paris rencontrant un jour en rue un de ses amis, qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu, lui demanda entre autres choses après les civilités ordinaires, comment sa femme se portait. Je l'ai laissée en état, répondit l'ami, d'aller bientôt visiter la Terre-Sainte. Comment, répliqua le bourgeois, elle veut faire un si long voyage ? Il n'y a pas si loin que vous pensez, repartit l'ami, de chez nous au cimetière, où je crois que ma femme ira bientôt ; elle a la poitrine fêlée, et j'ai prié le marguillier de notre paroisse d'attendre le paiement de l'enterrement d'un enfant qui me mourut l'autre jour, dans l'espérance de lui payer en peu avec celui de ma femme.

D'un seigneur à une dame de condition.

UNE certaine dame de haute condition, qui avait l'esprit excellent, jusque à composer de très beaux livres, étant déjà sur l'âge, et ayant passé sa jeunesse en toute sortes de délices et particulièrement au jeu d'amour, se mit à composer un livre de la Madeleine, qui eut grande vogue par toute la France. Comme elle discourait un jour avec un seigneur de qualité, elle lui demanda s'il n'avait point vu son livre de la Madeleine. Lui, qui la connaissait fort bien : N'est-ce pas de votre façon, madame ? Oui, répondit-elle. Je n'en ai vu que la première partie, madame. Il est vrai qu'elle divisait son livre en deux parties ; mais cette réponse était équivoque, lui voulant dire qu'il n'avait vu en elle que la première partie de la Madeleine, à savoir le péché et la vie libertine ; mais non pas la seconde, qui était la conversion.

Sotte promesse d'un Italien.

TOUTES les nations sont barbares au dire des Italiens, et il n'y a qu'eux qui soient sages; mais ils se trompent grandement, combien qu'ils puissent accuser cette histoire de fausseté. Un certain villageois était venu à Rome vendre un âne, qu'il mit à prix à un autre de pareille étoffe, lequel, avant que de lui en offrir de l'argent, demanda comme il était conditionné. *Ah!* répondit le maître de l'âne, *c'est la meilleure bête du monde. Eh bien*, dit l'autre, *voilà votre argent, et je vous promets que s'il est tel que vous le faites, il trouvera en moi, non seulement un bon ami, mais un bon frère.* Tous les paysans qui se trouvèrent présents à ce marché eurent sujet de rire et de se moquer de la lourdise de ce badaud, dont les Suisses mêmes se fussent raillés.

Hardie réponse d'un comte à un marquis.

FRANÇOIS de Bourbon, comte d'Anguein, étant pour le roi François Ier en Piémont contre l'armée de l'empereur Charles V, dont

était chef le marquis de Guast, lequel manda audit comte d'Anguien qui était jeune, qu'il avait la barbe trop petite pour avoir la hardiesse de le combattre. A quoi il fit réponse que les barbes des Français tranchaient ni ne combattaient, mais que c'était l'office des épées, avec lesquelles il cherchait la bataille (laquelle il gagna).

D'un gentilhomme et d'une demoiselle.

Un gentilhomme à cheval venait de la campagne ; étant aux faubourgs de Paris, son cheval le jeta par terre. Ce que voyant, une jeune demoiselle qui était près de là se prit à rire, ce qui fâcha tellement ce cavalier, qu'il lui dit en colère : Ne vous étonnez pas de cela, mademoiselle, mon cheval en fait autant toutes les fois qu'il voit une putain. A quoi la demoiselle en riant répondit : Si cela est, monsieur, je ne vous conseille pas d'entrer dans la ville, car assurément vous vous romprez le cou.

D'un jeune homme et d'une fille.

Un jeune homme rencontrant une jeune fille fort jolie, après l'avoir cajolée, il vit qu'elle n'avait pas manqué d'esprit et qu'elle lui répondait fort à propos. En prenant congé d'elle, il lui dit : Adieu, la belle fille ; je voudrais bien avoir mis un de mes membres dans un des vôtres. Plût au ciel ! monsieur, répond la jeune fille. Comment l'entendez-vous, ma mie ? dit le jeune homme. Votre nez en mon cul, monsieur, dit la fille. Ce jeune homme demeura un peu surpris de cette réponse, car je crois qu'il l'entendait d'une autre façon.

D'une belle-fille et de sa belle-mère.

C'est l'ordinaire que rarement les belles-filles s'accordent avec leurs belles-mères. Un jour une belle-mère envoya à sa belle-fille, qui était nouvelle mariée, son portrait, qui était de sucre ; elle mit la langue dessus, et dit : Voyez un peu ce que c'est, encore qu'il soit fait de sucre, il ne laisse pas de me sembler amer.

Naïveté d'un seigneur de la Cour.

Une dame de la première qualité régalant un soir plusieurs personnes de la Cour, voulut leur donner après souper le divertissement de la comédie. Il y avait au nombre des conviés un seigneur qu'elle connaissait pour un homme simple, et très facile à émouvoir pour tout ce qui pouvait donner la moindre compassion. Les comédiens eurent ordre de jouer *Sophonisbe*, qui est une tragédie pleine de grands mouvements, et surtout vers la fin, où il s'agit de l'empoisonnement de cette reine. Ces endroits-là firent tant d'impression sur le cœur de ce pauvre seigneur, qu'il versa des larmes en abondance, accompagnées de soupirs qui n'étaient pas moins entendus que ceux des acteurs. Les spectateurs, le voyant pleurer si libéralement, ne purent s'empêcher de pleurer aussi, mais ce fut à force de rire. La dame, qui était assise auprès de lui, ravie d'avoir fait ce qu'elle voulait, lui dit : Hé quoi, monsieur, vous pleurez ! Qui ne pleurerait pas, répondit-il en essuyant ses yeux, et poussant des soupirs et des sanglots qui lui entrecoupaient la

parole, je ne saurais m'en empêcher, madame; la pauvre Sophonisbe me fait trop de compassion. Si vous êtes si sensible, lui dit la dame, à une chose qui ne doit pas vous toucher, que serait-ce si l'on venait vous apprendre la nouvelle de la mort de votre femme? Ce n'est pas la même chose, madame, répondit-il, ceci n'est point une fable, c'est une histoire véritable que j'ai lue dans Tite-Live.

Affront fait à un amant avaricieux.

Dans une certaine province qu'un bras du Rhin arrose et que l'invincible empereur *Charles-Quint* a annexée à celles des Pays-Bas, se passa, environ l'an 1626, cette plaisante aventure que je vais raconter. Un jeune rustre, des plus riches de son village, faisait l'amour à une fille de qui les dons de nature étaient plus avantageux que ceux de la fortune. Cette fille, qui ne manquait pas d'esprit, tâchant d'attirer cet oiseau niais dans son colombier, non comme passager, mais comme domestique, par les liens que la mort seule peut rompre, le sût tellement charmer et lui persuader la nécessité à laquelle son amour l'avait réduite, qu'il accepta

l'offre qu'elle lui fit de le recevoir à heure indue dans sa chambre, voire dans son lit. Il ne manqua pas à l'assignation, mais bien d'en venir aux prises, faute de résolution ou plutôt pour avoir plus d'avarice que d'amour. Il eut pourtant la hardiesse de s'approcher du lit de la fille, qui lui tendait les bras, mais il se contenta d'un baiser, et en lui passant la main sur le sein de lui dire qu'il n'osait hasarder le combat, parce que le pain était trop cher et qu'il coûterait beaucoup d'élever un enfant. La pucelle, au désespoir d'un si grossier affront, le voyant prendre le chemin des degrés, se lève dans une furie qui se peut mieux comprendre qu'exprimer, et lui donna un tel coup de pied qu'elle lui fit descendre les degrés sans les compter. Au bruit qu'il fit en tombant, les parents s'éveillèrent et demandèrent à leur fille d'où procédait ce tintamare. *Ne vous en épouvantez pas*, leur dit-elle à haute voix, *c'est la cherté qui tombe de ma chambre*. Cette agréable rencontre étant venue à la connaissance de tous les villages d'alentour, on en fit une chanson, et ce jeune badaud fut tellement moqué qu'il n'osait plus se trouver avec ses égaux. La fille ne laissa pas de faire un meilleur mariage que lui.

D'un marquis frustré de ses espérances et de son bouffon.

Le marquis de Guast, tenant la victoire assurée d'une bataille qu'il devait livrer, donna à un sien bouffon des armes dorées avec un cheval d'Espagne, lui promettant cinq cents ducats pour aller dire les premières nouvelles de sa victoire à sa femme. Il advint que les Français gagnèrent la journée, où l'armée de l'empereur fut défaite ; parmi les prisonniers espagnols fut trouvé le plaisant du marquis, qui, pour être aussi bien monté et armé, passait pour quelque grand seigneur ou chevalier. Étant mené devant le seigneur d'Anguien, il le reconnu et lui demanda qui l'avait mis en si bon ordre ; il répondit : C'est monsieur le marquis, qui m'a donné un cheval et les armes, et me devait encore donner cinq cents ducats pour aller dire à madame la marquise les premières nouvelles de sa victoire ; mais je crois qu'il a voulu gagner son argent lui-même, et qu'il y est allé en personne.

D'une nouvelle mariée.

Un jeune homme ayant longtemps recherché une jeune fille, qui n'avait ni père ni mère, l'obtint en mariage. La première nuit de leurs noces, cette jeune fille, assez niaise, extrêmement étonnée des caresses que son époux lui faisait, ne s'étant jamais imaginée le plaisir au point qu'elle le goûtait, dit tout hors d'elle-même à son mari : Ah ! mon ami, je crois que si on en eût fait autant à ma mère qu'elle ne serait pas morte.

D'un homme qui trouva sa femme couchée avec un commissaire.

Un certain tailleur devait une somme d'argent à un marchand de Paris, pour du vin qu'il lui avait livré. Il le fit assigner au Châtelet et sur deux défauts fut condamné à payer la somme, pour laquelle un commissaire fut l'exécuter chez lui ; lequel ne le trouvant pas au logis, fit inventaire des meubles qu'il voulut saisir ; mais sa femme

qui était au logis, vint au devant de lui en pleurant, et le pria d'avoir pitié d'elle. Cette femme était extrêmement jolie, et toucha le commissaire, qui se mettant à discourir avec elle, peu à peu s'échauffa en son harnais ; il lui dit que si elle lui voulait accorder son amour il n'emporterait rien de chez elle, et remettrait l'exécution à une autre fois, et que peut-être il n'y reviendrait jamais ; la jeune femme s'en excuse le mieux qu'elle pût, mais voyant qu'il n'y avait d'autre remède, et qu'il la menaçait d'emporter jusqu'au lit qui était sous elle, elle aima mieux faire sa volonté que de recevoir cet affront. Il la baise, et ne trouvant pas beaucoup de résistance à ses caresses, il la prend et la couche sur un lit, et fit tout ce qu'il voulut avec elle, le temps lui semblant fort court ; il recommence de nouveau tant qne le mari arrive, qui les trouva en cet agréable exercice. Ce que voyant, il se mit à dire : Que diable est-ce là ? que faites-vous, carogne ? Mais elle, bien plus en colère que lui, se levant en sursaut, crie encore plus haut que lui disant : Paye tes dettes, de par le diable, paye tes dettes, et les commissaires n'auront que faire céans. De sorte que le bonhomme, voyant qu'il s'acquittait par ce moyen de ce qu'il devait, fut

tout heureux de se taire ; et faisant une grande révérence au commissaire pour le remercier de sa courtoisie, lequel, sans lui dire autre chose, sortit du logis sans même prendre congé de lui.

D'une fille riche et laide.

Un cavalier très bien fait, épousa une fille fort laide, mais extrêmement riche; comme chacun lui reprochait le mauvais choix qu'il avait fait. Il répondit : Ne vous étonnez point, je l'ai prise au poids sans considérer la façon, pour laquelle je n'ai rien donné.

Plaisant duel sur des devises.

Un gentilhomme français, ayant vu un Espagnol en une cérémonie portant des armes et des devises semblables aux siennes, qui étaient une tête de taureau, fit appeler l'Espagnol en duel pour se battre contre lui, si mieux il n'aimait quitter ses armoiries.

Étant tous deux en présence, et sur le point de se battre, l'Espagnol dit au Français : Mais quel est notre différend? C'est (dit le Français) que vous avez usurpé les armes de ma maison, qui sont une tête de taureau. Il n'est pas besoin, dit l'Espagnol, de nous battre pour cela, car mes armoiries sont une tête de vache.

D'un homme et de sa servante.

Un bourgeois de Paris, ayant une servante fort gentille et une femme fort peu agréable, devint amoureux de sa servante, de sorte que toutes les fois qu'il la trouvait seule, il l'importunait extrêmement, la priant d'amour; à quoi elle résistait toujours, le menaçant que s'il lui en parlait davantage, qu'elle s'en plaindrait à sa maîtresse. Cette servante faisait tout dans la maison, car il n'y avait qu'elle pour aller à la halle quand sa maîtresse n'y allait point, pour faire les chambres, balayer la maison et aller à la cave; elle aimait extrêmement à boire, et toutes les fois qu'elle allait au cellier, elle n'oubliait pas à goûter si le vin était bon, et

le plus souvent en tirait des bouteilles entières, qu'elle cachait pour s'en donner au cœur joie quand elle était seule en la maison. Le maître avait acheté un muid d'excellent vin de Bourgogne, qu'il ne mit point d'abord en perce, parce qu'il le gardait pour l'arrière-saison. Mais parce que cette servante avait plusieurs fois ouï exagérer la bonté de ce muid de vin, dont son maître faisait fête à tout le monde, c'était à celui-là seul à qui elle s'adressait; et parce qu'il n'était percé qu'avec un foret, elle y fit un trou entre deux cercles vers le bas, qu'elle boucha d'un petit fosset, en sorte qu'on ne s'en pouvait pas facilement apercevoir, et toutes les fois qu'elle allait à la cave, elle n'oubliait pas de le visiter, et le plus souvent buvait à même le pot ou la bouteille dans quoi elle l'avait tiré. Il y avait longtemps qu'elle agissait ainsi, sans que personne en sut rien. Mais un jour, comme le maître allait visiter la cave, en frappant contre tous les muids pour voir ceux qui étaient pleins et ceux qui commençaient à se vider pour repercer un nouveau muid, il fut tout étonné de trouver ce muid, d'où il croyait que l'on n'en avait point encore tiré, presque à demi-vide; il regarde de tous côtés avec de la

chandelle, pour voir s'il ne s'écoulait point par quelque endroit; mais voyant tout sec autour de lui, il ne savait que penser. Il le dit à sa femme, qui en demeura aussi étonnée que lui; et ruminant sur ce fait en lui-même, il jugea bien qu'il fallait que la servante le bût, puisqu'il n'y avait qu'elle qui allait à la cave. Il se résolut de l'épier, et un jour comme elle allait tirer du vin pour leur dîner, il la suivit tout doucement et la surprit sur le fait. Elle fut extrêmement étonnée, car d'inventer quelque fourbe qui la pût excuser, il lui était impossible; tout ce qu'elle pût faire, fut de se jeter à ses pieds et lui demander pardon, Lui, bien joyeux d'avoir une si belle occasion, lui dit : Il n'y a que deux mots, ma mie, si tout présentement vous ne m'accordez ce que je vous ai tant de fois demandé, je m'en vais le dire à votre maîtresse. La pauvre fille, qui eût autant aimé mourir que sa maîtresse l'eut su, car elle savait bien qu'elle l'eut mise tout à l'heure dehors, avec honte et scandale, voyant qu'il n'y avait point d'autre remède pour apaiser son maître, qui lui protestait que personne n'en saurait jamais rien, aima mieux lui accorder franchement ce qu'il demandait. Il ne se fit pas beaucoup prier,

et l'accolant sur le cul d'un muid, il y demeura si longtemps que sa femme, étant en peine de ce long retardement, lui cria par la porte : Que faites-vous là si longtemps, mon ami? Ah! ma fille, lui dit-il, j'ai trouvé le trou par où s'écoule notre vin. Sa femme lui cria : Hé! bouchez-le, mon ami. Aussi fais-je, répondit-il. Ainsi le maître fut satisfait, et la servante contente, qui retourna plusieurs fois boire de son vin sans crainte, aux dépens de qui il appartenait.

La carpe dans les chausses.

Un gentihomme de la campage avait une terre en justice et pour juge un procureur d'une ville voisine. Comme il y avait peu d'affaires, monsieur le juge n'allait au château pour y tenir l'audience qu'une fois tous les ans, et la coutume du gentilhomme était de régaler ce jour-là ses voisins. Il arriva pour lors que le jour de ce régal fut un jour maigre. Monsieur le juge étant arrivé, et ne trouvant personne dans la cour,

comme il était familier dans la maison, il entre et gagne d'abord la cuisine, d'où heureusement le cuisinier venait de sortir. Il jeta les yeux sur un vaisseau plein d'eau, où il vit plusieurs carpes vivantes. Ce spectacle lui fit plaisir, et il conclut de là qu'il ferait bonne chère ; ce qui lui était fort extraordinaire. Se voyant seul dans la cuisine, et songeant au lendemain, il s'avisa de prendre une de ces carpes et de la mettre dans ses chausses, bien persuadé qu'on ne le soupçonnerait jamais de l'avoir prise, supposé qu'on s'aperçut qu'elle manquât. Son coup étant fait, il sort, et rencontre un laquais, qui s'en alla avertir le gentilhomme de son arrivée. On le fait entrer dans la salle où la compagnie commençait à s'assembler, et il eut place auprès des dames qui étaient autour du feu, car c'était en hiver. Pour mieux cacher son larcin il mit sa robe sur ses chausses, afin qu'on ne s'aperçut pas de leur grosseur; cependant la carpe, sentant le feu, commença à se trémousser. Le hasard voulut qu'une des dames de la compagnie s'en aperçut, en rit sous chape, et le dit à ses voisines, qui, voyant aussi le mouvement, ne purent s'empêcher d'en rire et de jeter de temps en temps des œillades à monsieur

le juge, s'imaginant que ce fut tout autre chose que le mouvement d'une carpe. Le juge, voyant qu'elles avaient toutes les yeux sur lui, vit bien d'abord qu'elles riaient à ses dépens ; mais il n'en savait point le sujet, et c'était ce qui faisait sa peine. Il ne fut pas longtemps dans l'incertitude, et comme il n'était pas un homme à se déconcerter : Je vois bien, mesdames, leur dit-il, que vous riez de moi ; mais pour vous faire voir que j'ai bien plus de sujet de me rire de vous, je m'en vais vous montrer ce qui vous fait rire ; et, en disant cela, il mit la main dans ses chausses. Les pauvres dames, croyant qu'il leur aller montrer ce qu'elles se figuraient, commencèrent à se lever et à mettre la main devant les yeux sur peine d'écarquiller les doigts. Non, non, mesdames, leur dit-il, rassurez-vous : ce n'est point la bête que vous pensez. Ayant enfin tiré la carpe : Vous voilà bien attrapées, leur dit-il ; je parie que vous avez cru que c'était de la chair, et non pas du poisson. Chacun rit de l'aventure, et les dames furent raillées tout le long du jour.

Dispute de trois hommes contre leurs femmes.

Trois hommes étant un jour ensemble à boire et à se réjouir dans un cabaret, où ils passèrent la plus grande partie du jour, étaient en peine comment à leur retour ils apaiseraient leurs femmes, qui étaient d'étrange humeur et extrêmement terribles, car il n'y en avait pas un d'eux qui ne se pût vanter d'être heureux, puisqu'il pouvait boire, manger et coucher tous les jours avec son maître; c'est être bien familier avec lui. L'un d'eux dit : Pour moi, quand je serai de retour au logis, je suis résolu de souffrir tout ce qu'elle me dira, sans lui répondre un seul mot. Et moi, dit l'autre, j'obéirai à tout ce qu'elle me dira, sans réplique. Je ferai le semblable, dit le troisième. Tant y a que pour tâcher à refaire la paix des uns et des autres, ils conclurent, que tous trois ensemble verraient leurs femmes, et qu'ils feraient tout ce qu'elles leur commanderaient, sous peine de dix écus à celui qui ne lui obéirait point. Ils vont donc tous trois chez la femme du premier, qui, d'abord qu'elle le vit, com-

mença à l'appeler ivrogne, fripon, maraud, et à quereller les deux autres, leur disant qu'ils débauchaient son mari, ce qu'ils écoutaient tous trois paisiblement sans réplique. Se voyant ainsi méprisée, elle lève la main pour le frapper, il se recule, et ce faisant il trouva un méchant pot de terre derrière ses pieds qu'il cassa, ce que voyant cette femme : Va, fripon, dit elle, romps tout, brise tout. Lui qui était obligé d'obéir, avec un bâton qu'il tenait, il casse toutes les vitres et tout ce qui se présenta devant lui. Sa femme courant après lui un bâton à la main, il s'enfuit avec ses camarades, qui étaient témoins comme il avait satisfait à la gageure. De là, ils s'en allèrent tous trois au logis du second, qui trouva sa femme aussi courtoise envers lui que son compagnon avait trouvé la sienne, qui lui débita quantité d'injures, avec des menaces, à quoi l'autre ne repartit aucune chose, sinon que son derrière, par malheur, lâcha quelque exhalaison (peut-être que ce fut de peur) qui fit assez de bruit pour venir jusque aux oreilles de sa femme, qui lui dit : Chie-là, vilain puant. A quoi, obéissant promptement, il met ses chausses bas et obéit à son commandement; voyant cette vilainie, elle se retourna derrière elle

pour chercher un bâton afin de l'étriller; durant ce temps, il eut le loisir de remonter ses chausses, et de gagner la porte avec ses compagnons. Etant sortis, ces deux premiers furent en quelque dispute, pour savoir qui avait le mieux obéi des deux. Le premier dit qu'ils avaient gagé qu'ils obéiraient à ce que leur femme leur commanderait, qu'il l'avait véritablement exécuté; mais que ce devait être sans répondre aucune chose, et que son derrière n'avait pas laissé de parler; la question n'était pas petite. Mais le troisième dit qu'il fallait voir comme il s'acquitterait de son devoir, et donna son avis que s'il obéissait aussi bien que le premier, le second paierait, ou son derrière pour lui, parce que qui répond paye. Ils furent donc tous trois pour voir comme le dernier s'acquitterait de son devoir chez sa femme, qui d'abord les voyant monter l'escalier, dit hautement : Voici venir mon ivrogne; il entre le premier sans s'étonner, et en voulant mettre le pied dans la chambre, il fit un faux pas qui le fit broncher, sur quoi sa femme lui dit : Romps-toi le cou, ivrogne, romps-toi le cou. Maugrebleu de la carogne, dit-il, elle m'a fait perdre. De façon qu'il aima mieux payer la gageure que d'obéir à ce commandement. Il

leur fut force de sortir promptement pour éviter les coups qu'on leur préparait déjà, et s'en retournèrent boire sur la gageure. Je ne m'informai point depuis comment ils firent leur paix ; je crois que la nuit les accorda.

D'un maître et de sa servante.

Un homme avait une servante qu'il faisait coucher au grand lit en l'absence de sa femme; il y avait longtemps qu'il l'entretenait sans que la femme en sut rien. Sa femme tomba malade, et mourut de cette maladie; le maître ne laissait point de se jouer toujours à sa servante, qui, voyant l'amitié que celui-ci avait pour elle, se mit en l'esprit qu'avec le temps il la pourrait épouser. Une nuit, comme il était couché avec elle, elle lui en toucha quelques mots; à quoi il ne lui répondit ni oui ni non. Comme il se mit à l'accoler, dans le plus fort de leur travail, elle lui dit : Mon maître, épousez-moi, je vous prie; je serai si femme de bien ! Et lui continuant toujours, lui dit : Voilà fort bien commencé, ma mie, voilà bien commencé.

Bon mot du sieur Fracany.

Fracany, excellent médecin, disait qu'il y a au monde trois choses inanimées, plus assurées en leur usage que pas une autre qui se pratique, à savoir : le soupçon, le vent et la loyauté. Le premier n'entre jamais en un lieu d'où il part après ; l'autre n'entre jamais en un lieu d'où il ne voit la sortie, et le troisième ne retourne jamais d'où il est une fois sorti.

D'un homme qui avait une femme maigre.

Un homme fort bon compagnon, discourant avec un sien ami, qui lui reprochait qu'il était peu dévotieux, et que s'il mourait en un lieu où il ne fût pas connu, on ne l'enterrerait jamais en terre sainte, en demanda la raison ; son ami lui dit : Parce que vous ne portez pas une marque sur vous qui puisse faire juger que vous soyez catholique, car je ne vous vois jamais ni d'Heures,

ni de chapelet, et par là j'inférerais que vous ne priez jamais Dieu. La conséquence en est mauvaise, répondit-il, car pour d'Heures je n'en ai pas besoin, puisque je sais mon service tout par cœur, et pour un chapelet j'en ai encore moins affaire, car j'ai une femme si maigre qu'on lui peut compter tous les os, et particulièrement ceux de l'épine du dos, auxquels je dis toutes les nuits mon chapelet. Son ami lui répond : Mais quand vous êtes au bout, baisez-vous la médaille ? Je ne crois pas qu'il y eut beaucoup de réponse à ſaire là-dessus.

Autre sur le même sujet.

Un autre homme avait une femme qui n'avait pas ce défaut là, mais laquelle en avait un bien pis ; car elle était fort sujette, la nuit, à certaines exhalaisons du derrière qui sentaient un peu plus fort que l'ambre, mais non pas tout à fait si bon ; de sorte qu'elle abreuvait son mari plus souvent qu'il n'eût pas désiré, quoiqu'il aimât ſort à boire. Etant un jour couché avec elle, et ce vent venant plus fréquemment qu'il n'avait ac-

contumé, ayant le dos tourné vers son mari, il pissa contre elle, ce qui la réveilla en sursaut ; se sentant toute mouillée, et voyant bien d'où la chose provenait, elle demanda à son mari qui l'obligeait à cela ; à quoi il répondit : Ma mie, j'ai toujours ouï dire que petite pluie abat grand vent.

Comme un maltotier fut attrapé par un paysan.

Il n'y a pas longtemps que certains maltotiers avaient introduit un impôt d'un sol pour livre, qui pour de bonne considérations a été depuis peu supprimé, vu qu'il allait entièrement à la ruine du peuple, et ne servait que pour enrichir ceux qui vivaient aux dépens du public. Un certain paysan, faisant entrer dans la ville de Rouen quelques marchandises, fut arrêté à la porte et rançonné pour payer cet impôt ; il s'avisa quelques jours après d'atrapper le maltotier. Ayant fait venir certaines marchandises et plusieurs paysans qui portaient dans des poches des cochons de lait, il se chargea d'une et mit un chien dedans, laissant la poche déliée : ayant été arrêté à la porte pour l'im-

pôt de ses marchandises et étant convenu du prix, il dit au maltotier : Monsieur, je n'ai point d'argent à présent sur moi (il lui fallait quinze ou vingt sols), vous me connaissez bien, je vous ai payé le droit assez de fois, permettez-moi d'aller au logis quérir de l'argent, voilà ma poche et mon cochon de lait que je vous laisse pour gage. Il fit mettre cette poche dans le bureau, le laissa aller quérir de l'argent ; étant donc parti, comme on ne prenait point garde à cette poche qui n'était point liée, le chien en sortit ; peu de temps après le bonhomme revint, qui ayant apporté son argent redemanda son cochon, lequel ne se trouvant point dans la poche, menaça le maltotier de le faire adjourner pour se voir condamner au payement de son cochon ; de sorte que, pour se délivrer, il fut contraint de le laisser aller sans lui rien demander pour le sol pour livre de ses marchandises.

Repartie d'un serviteur à un avaricieux.

Un homme riche et fort avaricieux, ayant beaucoup de serviteurs, leur faisait mettre les trois quarts d'eau en leur vin, voire

leur eût ôté les dents s'il lui eut été possible, pour les empêcher de manger. Une fois étant entré dans la cuisine pendant que ses gens dînaient, il en vit un entre autres qui expédiait matière comme il fallait, mangeant des deux côtés, auquel il dit : Holà, quand est-ce que ton moulin cessera de moudre ? A quoi le serviteur répondit : Il n'a garde d'arrêter si tôt, puisque vous ne le laissez pas manquer d'eau.

Le pied de biche.

Une jeune fille de douze à treize ans, fort jolie, mais fort innocente à cause de sa jeunesse, travaillait à la tapisserie chez une demoiselle de la campagne, qui avait un fils assez remuant et assez enjoué. Trouvant un jour cette fille endormie, il la baisa sans l'éveiller, mais voulant lui mettre la main sous la jupe, elle s'éveilla. Le garçon la railla d'abord de s'être ainsi endormie, et lui fit accroire qu'il l'avait maniée partout pendant qu'elle dormait. Elle en rit, et lui dit que cela n'était pas vrai. L'éveillé, soutenant toujours qu'il l'avait fait, lui dit : Pour te

faire voir que cela est, veux-tu gager que je te dirai comme ton petit je ne sais quoi est fait ? Ah ! vraiment, répondit-elle, je parie que vous n'en savez rien. Tiens, reprit-il, faisant une figure avec deux de ses doigts, n'as-tu pas vu le pied de cette biche qui est attaché à notre porte, je gage qu'il est fait de même. Sur cela l'innocente, toute honteuse, alla trouver la mère en pleurant, et lui dit : Votre fils, mademoiselle, m'a manié partout pendant que je dormais. La mère gronda son fils, qui jura que c'était faux, et qu'il n'avait dit cela que pour lui faire dépit. La jeune fille pleurait toujours. Il se moque de toi, lui dit la mère, c'est un petit menteur. Non, mademoiselle, répliqua la fille, il ne ment point, car il m'a dit comment il est fait.

D'un jeune peintre et de sa femme.

Un jeune peintre ayant épousé un jeune femme extrêmement jolie, il en devint si jaloux, qu'il ne voulait point souffrir que personne approchât d'elle, ni seulement qu'elle vint jamais à la boutique, de peur que les acheteurs n'eussent plus d'envie de

l'original que de la peinture. Un certain gentilhomme de la campagne, ayant fait bâtir une maison toute neuve, et se résolvant de la faire peindre, il vint à la ville, et fit marché avec ce jeune peintre, à qui il faisait fort mal de quitter sa femme, craignant les accidents qui pouvaient arriver en son absence; mais voyant le grand gain qu'il espérait de ce marché, où il trouvait son compte, il se décida de faire cette violence sur soi-même, et sans se fier aux protestations que sa femme lui faisait de ne lui faire aucun tort durant qu'il serait dehors, il voulut assurer ses craintes, et se résolut de peindre quelque chose sur le bas du ventre de sa femme, avec telle peinture qu'on eût pu y toucher un peu rudement sans l'effacer, et cette femme fut contrainte à le souffrir, car autrement il ne fut point sorti de la maison, et ce gain leur eût échapé, dont ils avaient besoin pour lors. Il y peignit donc un âne, et croyant qu'aucun ne pourrait approcher de sa femme sans qu'il s'en aperçut, il crut être bien assuré de ce côté là. Il avait un jeune apprenti qui regardait cette femme il y avait longtemps de très bon œil, et elle aussi ne manquait point de bonne volonté pour lui; de sorte qu'il y avait longtemps qu'ils ne fai-

saient qu'attendre l'occasion. Ce jeune homme voyant son maître parti et qu'il était seul avec sa maîtresse, il la caresse, il la baise, et la jette sur un lit ; elle crie qu'il s'arrête, craignant qu'il n'effaça la peinture de son mari ; mais il était trop échauffé en son harnais pour s'arrêter en si beau chemin : il passe outre, et achève ce qu'il avait si heureusement commencé. Après qu'il eût fini, cette femme commence à se plaindre, disant qu'elle était perdue, et que son mari s'apercevrait bien de l'affaire, vu que ce qu'il avait peint était effacé. Le jeune apprenti lui demande ce que c'était; elle lui conte que son mari, craignant ce qui était arrivé, avait peint un âne sur son ventre. Il y regarde, vit qu'il était presque effacé, et qu'il n'y paraissait quasi plus que la tête et la queue; ce jeune homme lui dit qu'elle ne se mit point en peine, et qu'il en savait assez pour en peindre un autre : il prend aussitôt les couleurs et le pinceau, et se servant de ce qui paraissait de l'âne, achève le reste ; mais comme il n'avait pas vu auparavant comme il était, il le peint tout bâté, au lieu que le maître l'avait peint tout nu. Au bout de deux ou trois jours, le maître revient, qui était en grande impatience pour

savoir si sa femme lui avait été fidèle ; sitôt qu'il fut en particulier avec elle, il voulut assurer ses soupçons, et voir si son âne était tout entier ; mais comme il vit qu'il était bâté, il demeura extrêmement surpris, et comme il était Gascon de nation, il s'aperçut bien qu'on avait monté dessus, il s'écria : Au diable soit l'âne, et celui qui me l'a bâté.

L'image de saint Sébastien.

A quatre ou cinq lieues de Paris, il y a un village dans une paroisse qui a saint Sébastien pour son patron. L'image de ce saint était sur le grand autel ; mais comme il s'était sentit des guerres de religion, et qu'il avait eu le malheur de tomber entre les mains des huguenots, il lui en avait coûté la tête et les bras. Le curé ayant représenté à ses paroissiens qu'il était honteux de laisser leur patron ainsi délabré, pouvant en avoir un neuf pour fort peu de chose, il fut résolut qu'on prendrait de l'argent de l'église pour en faire faire un autre de bois qu'on

devait argenter. Suivant cette résolution, les marguilliers furent envoyés à Paris avec l'argent nécessaire pour faire faire le saint de la grandeur qu'il le fallait. Ils allèrent trouver un sculpteur, et lui demandèrent combien il leur ferait payer pour un saint Sébastien. Il leur demanda de quelle matière ils le voulaient. Ils dirent de bois, qu'ils feraient ensuite argenter. Mais de quel bois ? reprit le sculpteur. De chêne, répondirent-ils. Il voulut savoir la grandeur du saint; ils lui montrèrent la mesure qu'ils avaient apportée. Ce n'est pas tout, continua le sculpteur, il faut savoir si vous le voulez mort ou vivant. Cette question embarrassa fort les marguilliers, qui ne s'étaient point préparés là-dessus, et qui ne savaient que répondre. C'est une grande pitié, dit l'un d'eux, faut-il pour cela nous en retourner sans rien faire ? Il le faut bien, dirent les autres, car quelle apparence de leur apporter un saint vivant, s'ils le veulent mort. Celui de tous qui se croyait le plus habile, décida la question. Vous voilà bien embarrassés, leur dit-il ; il n'y a point tant à consulter, vous n'avez qu'à le faire vivant, dit-il au sculpteur, si on le veut mort, il y aura moyen de le tuer après.

D'un jeune soldat qui jouit de la femme d'un bourgeois sous prétexte d'être devin.

Dans Grenade, fameuse cité d'Espagne, et la dernière qui fut reconquise sur les Maures par les monarques catholiques de Castille et d'Arragon, Ferdinand et Isabelle, aïeux du fameux empereur Charles-Quint, le roi Philippe second, son successeur, faisait une levée de gens de guerre pour aller contre la ville d'Alger. A mesure qu'on les levait dans la ville on leur donnait un billet pour loger chez les bourgeois d'icelle, jusqu'au lendemain qu'ils devaient battre la campagne. Parmi les soldats qui se firent enrôler, il y eut un jeune homme de fort bonne mine, et extrêmement adroit, comme vous verrez par la suite de cette histoire, qui eut son billet pour aller loger comme les autres chez un bourgeois de la ville; il était déjà tard et quasi sur l'heure de souper quand il vint frapper à la porte : une servante lui ouvre, qui s'enquête de ce qu'il demandait; il répond qu'il venait loger là-dedans par

ordre du roi. La servante appelle sa maîtresse, qui étant descendue, et ayant appris les prétentions du soldat, dit qu'elle était jeune femme nouvelle mariée, que son mari étant absent du logis, et seule avec une servante, qu'elle ne pouvait pas recevoir d'homme chez elle. Le soldat ne se rebuta point de cette réponse, et lui dit qu'il était bien fâché de l'incommoder, mais qu'il était trop tard pour aller demander un autre logis; que ses camarades étaient tous logés, et qu'il n'y avait pas d'apparence qu'il couchât à la rue, la pria de le mettre en tel lieu qu'il lui plairait, et qu'il tâcherait de lui donner le moins d'incommodité qu'il lui serait possible, et qu'elle ne l'obligeât pas à prendre de force ce qu'elle lui pouvait accorder par courtoisie. La jeune femme que cela fâchait extrêmement, mais qui voyait bien que c'était un faire le faut, et qu'aussi bien il prendrait de force ce qu'on lui refuserait par amitié, encore qu'elle voyait bien que cela pourrait troubler ses desseins, elle dit à sa servante qu'elle le laissât entrer, et qu'elle le mit coucher au galetas. Le jeune homme, en entrant, dit à cette jeune femme : Mademoiselle, je n'ai point soupé, ce n'est pas que je vous en demande, ni que vous y soyez

obligée, puisque le roi nous paye pour cela, mais parce qu'il est tard et que je ne trouverais à cette heure-ci rien dans la ville (car aux villes d'Espagne on ne trouve pas des cabarets comme en France); obligez-moi de me faire donner quelque chose pour mon souper, et je le payerai. Comment, lui ditelle, croyez-vous que ce logis soit un cabaret? Allez vous coucher si vous voulez, car à souper vous n'en aurez point céans. Lui, qui voyait bien qu'en sortant il aurait peine à trouver à souper dehors, et qui craignait qu'à son retour on ne lui fermât le porte, aima mieux s'aller coucher sans souper; ce qu'il fit. On le fait monter au haut d'un galetas assez mal en ordre, on lui montre un méchant lit, dans lequel il fut contraint de se coucher; car, outre que les soldats en Espagne n'osent pas traîter leurs hôtes avec tant d'empire qu'ils font en France, ils n'osent pas faire dans les grandes villes ce qu'ils font dans les villages où ils ont la force en main. Ce soldat, étant assez mal couché et mourant de faim, n'avait pas grande envie de dormir; il ne faisait que tourner d'un côté et d'autre, sans pouvoir fermer l'œil. Environ une heure après qu'il se fut mis au lit, jetant les yeux

dans la chambre de tous côtés, il vit une lumière qui sortait par une crevasse du plancher de la chambre où il était; il eut la curiosité de voir ce que ce pouvait être, il se lève nu en chemise, se couche tout plat à terre, et voit que ce trou répondait à une belle chambre qui était au-dessous de lui, bien meublée et bien tapissée, où il y avait un beau et grand feu avec deux broches qui tournaient, pleines de gibier, et la jeune demoiselle à qui il avait parlé auprès du feu, entre les bras d'un jeune avocat, ou pour le moins paraissait-il être tel avec sa soutane et son long manteau, et la servante qui tournait les broches. Comment, dit-il en lui-même, est-ce ici cette femme qui ne reçoit point d'homme chez elle en l'absence de son mari? Il ne dit mot, voyant qu'il n'était pas encore temps de parler; mais affamé qu'il était, il regardait avec grande envie ce qui était à ces broches qu'il dévorait des yeux; il eut la patience de voir cuire le souper, et s'il n'était du festin, pour le moins mâchait-il à vide la fumée du rôti. Il vit couvrir la table, apporter des bouteilles de vin qu'on venait de rafraîchir dans la glace, comme c'est la mode en été en ce pays-là, et bref mettre les viandes sur la table. Comme ils se

lavaient les mains, ils entendirent frapper à la porte; la servante mettant la tête à la fenêtre, et ayant demandé : Qui va là ? elle connut à la réponse que c'était le maître du logis, qu'on n'attendait que dans deux ou trois jours, qui revenait des champs. La servante, toute effrayée, dit à sa maîtresse : Ah ! mademoiselle, tout est perdu, c'est monsieur qui arrive. La maîtresse, fort étonnée, ne sait que faire : de cacher cet homme en aucun lieu, elle ne pouvait, car il n'y avait pour tout que cette chambre et une à côté où couchait la servante, où cet homme se cachant, il n'eût pu sortir qu'on ne l'eût vu; car il fallait qu'il repassât dans la même chambre : de le mettre en haut dans ce galetas où était couché le soldat, il n'y avait nulle apparence de découvrir la chose à cet étranger, et le mettre à la discrétion d'un homme qu'elle ne connaissait point, et qui pouvait publier partout son infamie ; et d'autre côté de le faire loger en bas, il n'y avait que l'escalier par où il fallait que montât le mari, qui était à la porte, et puis la grande presse que ce mari leur occasionnait ne donnait pas lieu à tous ces raisonnements. Tout ce qu'elle put faire à la hâte, fut de le faire cacher à la ruelle du lit, et ouvrir une grande

armoire qui était proche, dans laquelle elle fit mettre tout le souper en l'état qu'il était, les plats, les assiettes, les serviettes, le vin, le fruit et tout le couvert, mettre le tapis sur la table et s'asseoir auprès du feu. Cependant le mari, qu'on faisait attendre à la porte, frappe plusieurs fois, et crie qu'on lui vienne ouvrir; ce qu'on fait à la fin. Il entre, monte, et trouve sa femme assise auprès du feu, qui lui jetant les bras au cou, lui dit : Ah ! mon cher ami, que je suis aise de vous voir, je ne vous attendais pas encore sitôt. Ma mie, lui dit-il, ayant fait mes affaires plutôt que je ne pensais, je suis venu à toute bride tant j'avais envie de vous voir; j'ai fait aujourd'hui dix-huit lieues, désirant arriver ici à quelque heure qu'il fût, pour ne loger point dans ces méchantes ventes (ainsi appelle-t-on les hôtelleries qui sont sur les chemins) où l'on est si mal accommodé. Mais que veut dire, lui demanda-t-il, un si grand feu ? Ah ! mon ami, lui dit-elle, j'ai été attaquée d'une colique, que je l'ai fait faire pour me chauffer des serviettes pour me mettre dessus le ventre ; je crois que cela m'est venu de l'affliction que j'ai reçue ce soir d'un soldat qui, malgré moi, a voulu loger céans, disant avoir ordre du roi. Cela

m'a tant fâchée de voir un homme ici, lorsque vous n'y êtes point, que cela m'a causé, comme je crois, ce mal là. Incontinent le soldat jugea bien qu'il était temps de paraître, puisqu'on le mettait en jeu ; il s'habille promptement, ayant pourtant l'oreille éveillée pour ouïr la fin de leur discours. Le mari lui dit : Ma mie, ce n'est pas tout, je n'ai point soupé et j'ai besoin de manger, avez-vous quelque chose à me donner ? Moi, mon ami, lui dit-elle, que voulez-vous que j'aie, moi qui ne vous attendais point ? Pensez-vous quand vous êtes hors d'ici que je fasse ordinaire ? je me passe d'une pomme cuite et ma servante d'une autre. Mais le moyen donc, dit le mari, de m'aller coucher sans souper ; car de trouver maintenant rien à la ville, il ne faut pas l'espérer à l'heure qu'il est. En entendant cela, le soldat qui s'était promptement habillé descend et frappe à la porte, on lui ouvre, il vient saluer le mari, le priant de l'excuser s'il avait donné de l'incommodité à sa femme, qui ne voulait point le loger ; mais qu'il y venait par ordre du roi dont il lui fit voir le billet, de peur qu'il n'entrât en ombrage. Toutefois, monsieur, dit-il, mademoiselle ne se peut pas plaindre de moi, de lui avoir dit aucune chose qui lui put déplaire.

Je ne m'en plains pas, répliqua-t-elle. Monsieur, lui dit le soldat, vous n'avez point soupé, ni moi aussi; si vous voulez, je vais vous donner à souper et à mademoiselle aussi, et j'ai moyen de vous faire faire bonne chère. Comment serait-il possible, lui dit-il, monsieur, vu qu'à l'heure qu'il est, il est impossible de rien trouver dans la ville? Ne vous en mettez point en peine, dit le soldat, le souper ne tardera guère à être apprêté. Je vous avoue franchement (je crois que je suis céans du tout en liberté, et que vous ne m'irez pas accuser à l'inquisition) que je suis magicien et que je commande aux démons comme il me plaît; laissez-moi faire, et je vous ferai voir que j'ai crédit en enfer, où l'on apprête les viandes aussi bien pour le moins qu'en ce pays-ci. Il prend un petit bâton auprès du feu, qu'il fait servir de baguette, fait un cerne à l'entour de lui, et comme il était extrêmement adroit et matois, il prononça quelque jargon étrange qu'il composa de son esprit, que les autres n'avaient garde d'entendre, puisqu'il ne l'entendait pas lui-même, quoiqu'il s'entendit fort bien; après plusieurs étranges grimaces qu'il fit, pour donner plus de lieu à la fourbe, il prononça tout haut en langue intelligible :

Je te commande que tout présentement tu nous fasse apporter à souper, pour mon hôte, pour mademoiselle sa femme et pour moi ; mais prends garde à toi, et nous traite bien. Que désirez-vous manger, monsieur ? dit-il au maître de la maison. Ce maître tout étonné, lui dit : Tout ce qu'il vous plaira, monsieur. Fais donc promptement apporter un bon potage aux herbes bien fait, avec un chapon bouilli, un bon chapon rôti, une couple de perdrix, un levraut et deux bécasses, qui était la viande qu'il avait vue au feu et qu'il avait bien eu loisir de remarquer. Est-ce assez, dit-il, mon hôte ? Ah ! monsieur, dit-il, c'est trois fois plus qu'il ne faut ; que voulez-vous faire de tant de viande ? Va, dit-il, encore une douzaine d'alouettes pour nous curer les dents. Outre cela, prépare-nous du vin rafraîchi dans la glace, du dessert en bon ordre et des confitures ; mais que tout soit cuit comme il faut, et te garde bien de faire paraître quoi que ce soit ici dedans, ni de faire peur à mademoiselle que voilà par aucune vision. Je veux que tout ce que je te demande se trouve promptement et tout prêt dans cette grande armoire que voilà. Monsieur, dit-il, faites-la ouvrir, car tout ce que je viens de demander y est sans faute, et

vous verrez comme je suis ponctuellement obéi. La femme, qui vit bien qu'elle était découverte et que ce serait en vain qu'elle voudrait résister à l'ouverture de cette armoire, loua l'adresse et la subtibilité du soldat en elle-même. Tout ce qu'il avait demandé s'y trouva ponctuellement tout chaud et prêt à manger, au grand étonnement du mari, qui était si confus qu'il ne savait que dire. La demoiselle faisait l'étonnée aussi bien que lui, et sans doute elle avait raison de l'être, mais d'une autre façon que son mari. Le soldat, qui faisait le maître comme celui qui voulait qu'on crût qu'il défrayait ses hôtes, commande qu'on mette la nappe et qu'on serve les viandes tandis qu'elles étaient chaudes. Comme il était affamé, il coupe une cuisse de chapon, qu'il mangea à l'instant, disant au mari qu'il était fort bon, et qu'il en goûtât. Le maître avait peine à se résoudre à manger de ces viandes, qui venaient, comme il s'imaginait, d'un si étrange lieu. La demoiselle, faisant la sucrée, lui dit qu'elle n'avait garde d'en manger. Le soldat lui répondit qu'elle n'appréhendât rien, qu'elle en mangeât seulement et que sans doute elle le trouverait bon; il fait donner l'eau à laver, fait les honneurs de la maison,

fait asseoir son hôte et sa femme, et s'assit auprès d'elle, prend une cuillère, goûte au potage, dit qu'il était fort bon, convie le maître à y goûter, qui ne s'y pouvait bonnement résoudre, mais à la fin en ayant tâté, et l'ayant trouvé fort bon, en fait goûter quasi par force à sa femme, qui, quoiqu'elle ne demandât pas mieux, se faisait pourtant prier; mais à la fin ils y furent bientôt accoutumés l'un et l'autre, et mon drôle, qui mourait de faim, exerçant la vigueur de son appétit, mangeait autant que quatre eussent fait. Enfin le mari fut contraint de louer et les viandes et les sauces, et d'avouer qu'il y avait d'aussi bons cuisiniers en enfer qu'à Grenade. Ils trouvèrent le vin excellent et extrêmement frais, et le fruit bien en ordre; de sorte que le mari confessa n'avoir jamais fait si bonne chère. Comme ils eurent soupé, le soldat, ayant pitié du pauvre avocat qui voyait manger son bien sans en retirer sa part, quoiqu'il eût besoin de manger, et pour lui donner lieu de sortir en assurance de l'endroit où il était, ce qui lui donnait encore plus de peine que la perte de son souper, il s'avise d'une plaisante subtilité. Or ça, dit-il à son hôte, vous ne vous plaindrez pas, je crois, que vous n'ayez soupé à

votre contentement ? Non assurément, monsieur, répondit le maître, de votre grâce, un peu plus assuré qu'il n'était au commencement. Ce n'est pas tout, dit le soldat, je vous veux faire voir celui qui nous a donné à souper. Ah ! monsieur, ne faites pas cela, s'il vous plaît, dit la demoiselle toute tremblante de peur qu'elle avait qu'il ne découvrit ce qu'elle avait tant d'envie de céler ; mais lui, entendant ce qu'elle voulait dire : Non, madame, dit-il, n'ayez pas de peur, je ne ferai pas ce que vous pensez, je suis trop discret pour désobliger les dames, assurez-vous sur moi. Le mari n'en était pas d'avis non plus que sa femme ; mais ils avaient tous deux une peur bien différente l'une de l'autre. Non, non, monsieur, dit-il, vous ne verrez rien qui ne vous puisse faire appréhender aucune chose, ne vous mettez pas en peine. Madame, dit-il à la femme, faites ouvrir toutes les portes de céans, tant d'ici que de la rue ; car autrement, pour sortir plutôt, il briserait tout à mon commandement. La dame commença à comprendre ce qu'il avait envie de faire. Mon Dieu, dit-elle à sa servante, ouvrez promptement la porte de la chambre et de la rue; ce qui fut fait. Et tout à l'heure le soldat, se levant de sa chaise, dit

avec une voix relevée : Et toi qui es ici présent, qui nous a si bien traités, qui nous vois et qui nous écoutes, sors promptement d'ici par les portes qui sont ouvertes, afin que tu ne rompes rien, et fais-toi voir à la compagnie, non en ta forme, car tu ferais mourir de peur madame que voici ; pour monsieur, je ne crois pas qu'il soit si aisé à effrayer. Monsieur, lui dit-il, en quel habit voulez-vous qu'il paraisse ? En tel qu'il vous plaira, répondit-il sur-le-champ, tant il avait hâte qu'il fût parti : Sors donc en habit d'avocat. Ce pauvre avocat, qui vit une occasion si favorable d'échapper comme il souhaitait, enfonçant son chapeau bien avant sur sa tête de peur d'être reconnu, passe le plus promptement qu'il lui fut possible au travers de la chambre et gagne le degré de la rue. Le mari, en le voyant, pensa tomber pâmé de son haut, et la dame, pour mieux jouer son jeu, fit semblant d'être évanouie de peur ; on la déshabille et on la met dans le lit, où le mari se met auprès d'elle ; et le jeune homme s'en alla coucher avec plus d'envie de dormir qu'il n'avait auparavant. Le mari ne pût fermer l'œil, songeant toujours aux choses étranges qu'il avait vues, dont il entretenait sa femme, qui faisait autant l'éton-

née que lui. Le lendemain au matin, le soldat vint prendre congé de son hôte, qui lui fit mille remerciements ; étant hors du logis, il épia quand le mari en serait sorti, et aussitôt qu'il le fût, il rentra dans la maison, et trouva la dame encore dans le lit, à qui il donna le bonjour. Elle demeura toute honteuse, et se voulait cacher de lui, sur quoi il lui dit : Pourquoi, madame, me refusez-vous l'honneur de votre vue ? ai-je fait quelque chose qui vous puisse déplaire ? Au contraire, monsieur, dit-elle, je vous ai tant d'obligation que j'ai honte de paraître devant vous. Ces discours continuèrent en compliments et s'achevèrent en l'accommodement des deux personnages, que cette dame n'osa refuser, vu le signalé service qu'il lui avait rendu, et qu'il était homme qui méritait bien autant pour le moins d'être obligé que monsieur l'avocat, dont le mari ne sût rien non plus qu'il avait sû de l'autre.

Les pois de Zérobabel.

Un bonhomme avait acheté des pois pour son carême, et les avait mis dans son grenier. Un voleur escalada de nuit la mai-

son et enleva les pois. Le bonhomme demande de tous côtés des nouvelles de ses pois, et apprend enfin que le voleur se nommait Zérobabel. L'homme lui étant inconnu, il demande inutilement à droite et à gauche si on ne le connaissait point. Comme le nom était bizarre, il vint enfin à l'oublier et ne trouva personne qui pût l'en faire souvenir. Quelque temps après, étant à la grand'messe le jour de la Nativité de la Vierge, où l'évangile est la généalogie de Jésus-Christ, rapportée au premier chapître de saint Mathieu, le curé n'eut pas plutôt lu ces paroles : *genuit Zorobabel, Zorobabel autem genuit*, que le bonhomme s'écria comme un perdu : Le voilà justement, mon voleur ! Ceux qui ne savaient pas l'aventure furent surpris d'une pareille audace, et ceux qui la savaient et connaissaient le personnage en rirent de bon cœur. Le bonhomme cependant retint si bien le nom de son voleur de pois, et s'en informa si bien, qu'à la fin il le trouva et le réduisit à composer.

Naïveté d'un Gascon.

Un certain Gascon voyant un jour passer par la rue le favori du roi, grandement accompagné (car ces personnages-là ne vont guère seuls), il s'enquit quel il était ; on lui dit que c'était une personne de grande considération, qui possédait l'oreille du roi. Ce pauvre Gascon, prenant ce discours au pied de la lettre, comme il se trouva un jour en compagnie qu'on vint à parler du roi : Je n'eusse jamais cru que nous eussions eu un roi essorillac, s'imaginant que celui qu'on lui disait posséder l'oreille du roi l'avait dans sa pochette ou dans son cabinet.

Dispute résolue par un fou.

On disputait un jour lequel était à préférer et digne de plus grand honneur d'un avocat ou d'un médecin. L'un disait, que l'avocat plaide les causes pour la con-

servation du bien privé et public ; un autre disait que le médecin, par sa doctrine, entretient l'homme en santé et chasse la maladie. Sur cela le fou, demandant à dire son avis, dit : Quand on mène un larron au gibet, le larron va le premier et le bourreau après.

Le juge ignorant.

Un paysan emprunta une ânesse à son voisin, pour porter quelque chose au marché ; il en revint si tard que l'ânesse revenant à vide s'égara dans le bois et fut mangée des loups. Le prêteur redemande son ânesse. L'emprunteur répond que les loups l'avaient mangée; qu'il en était la cause, et que par conséquent elle était perdue pour lui. D'abord assignation par devant le juge ordinaire, qui étoit un ignorantissime. La cause se plaide, et l'emprunteur sentant par quelques paroles que le juge avait lâché qu'il était dans les intérêts de sa partie, et qu'il allait être condamné, s'écria tout haut : Avant que de passer outre, messieurs, je dois vous dire que je récuse monsieur le juge, et soutiens pour cause de récu-

sation qu'il est parent de la défunte, et c'est ce que je puis prouver aisément. Les assistants, qui connaissaient l'ânerie du juge, ne purent s'empêcher de rire. Celui-ci n'osa répondre à la cause de récusation, et le procès demeura au croc.

Le prédicateur ennuyeux.

Un prédicateur éternel, c'est-à-dire qui avait toutes les peines du monde à finir, et qui souvent oubliait le sujet de son sermon, après avoir prêché deux heures durant, et était deux autres heures à le retrouver, prêcha un jour bien plus longtemps qu'à l'ordinaire. Les auditeurs, persuadés qu'il en avait pour tout le reste du jour, commencèrent à défiler un à un. Le sacristain, se voyant seul et le prédicateur prêchant toujours : Je vous laisse les clefs, monsieur le curé, lui dit-il. Prêchez à votre aise, et quand vous aurez terminé, vous fermerez s'il vous plaît la porte et serrerez les clefs.

La fiancée.

Une belle, qui mourait d'envie de tâter des plaisirs du mariage (car il n'y a point de si grande Agnès qui ne sache que le mariage en donne), fut enfin fiancée à un jeune homme. Comme elle avait entendu dire à ses compagnes qu'il y avait eu des filles qui avaient été contraintes de se faire démarier à cause de l'impuissance de leurs maris, et qu'elle avait vu tout de nouveau que le Parlement de Paris, ayant ordonné le congrès en présence de témoins, avait démarié pour le même sujet une dame de grande qualité, elle craignait extrêmement d'être du nombre des malheureuses. Cette appréhension la rendait fort attentive à toutes les actions de son époux prétendu. Un jour entr'autres qu'il venait la voir, l'ayant aperçu de loin et s'étant mise à la fenêtre, le galant se mit à pisser sans prendre garde que sa maîtresse le regardait. Comme il lui tournait le dos, la belle ne put voir que l'eau qui donnait contre la muraille; mais croyant en avoir assez vu pour faire rompre son ma-

riage : Je n'en serai pas la dupe, dit-elle ; la mèche est trop déliée pour que le cierge soit bien gros.

D'un homme qui fut cocu, battu et content.

Un jeune gentilhomme de condition avait demeuré quelque temps en Italie à apprendre les exercices ; étant de retour en son pays, il sut qu'une jeune demoiselle, sa voisine, dont il avait autrefois été passionnément amoureux, s'était mariée en son absence, à sept ou huit lieues de là, à un vieillard âgé de plus de soixante ans, ce dont il pensa mourir de déplaisir. Il s'informe des qualités de ce personnage, sut qu'il avait besoin d'un valet de chambre, qu'il en cherchait un de tous côtés. Il lui prit fantaisie de passer pour tel chez lui, et communiquant son dessein à un gentilhomme son parent, qui avait grand accès auprès de ce vieillard, il approuva sa résolution, et lui promit de le faire recevoir là-dedans ; il lui en parle, et promet de lui donner un gentil garçon pour valet de chambre, dont il répondait. Le bonhomme l'accepte. Le jeune gen-

tilhomme se déguise et se fait présenter par son parent, enfin il est reçu pour domestique sous le nom de Fabrice. Il y avait longtemps qu'il était absent du pays, ce qui était la cause que la femme de ce vieillard, qui l'avait connu en ses jeunes ans, ne le reconnaissait pas. Il se rend extrêmement soigneux de plaire au maître et particulièrement à la maîtresse, tant qu'il se mit aux bonnes grâces de son maître qui l'aimait extrêmement. Il fut près de trois mois dans la maison sans oser se faire connaître, ou peut-être sans en avoir pu trouver l'occasion comme il la désirait. Un jour qu'il était seul avec la dame, il prend la hardiesse de l'entretenir avec plus de familiarité, et de discours entre autre il vint à parler de lui-même sous son vrai nom; il remarqua de l'émotion en cette dame, qui lui fit juger qu'il avait eu autrefois quelque part en ses bonnes grâces, ce qui l'obligea à parler en sorte qu'elle le regarda plus fixement qu'elle n'avait encore fait, et commença à rappeler sa mémoire ; voyant ce visage, quoique changé et sous un habit indigne de sa condition, elle eut quelque soupçon en elle-même que ce pouvait bien être celui qui autrefois avait eu de la passion pour elle, et qu'elle ne méprisait

point. Comme il recommença de nouveau à lui parler de lui-même, elle lui dit: Je souhaiteràis volontiers que vous fussiez celui dont vous me parlez. A ce mot, il ne se put contenir et franchement lui avoua qu'il était le même, qui pour l'amour qu'il lui portait s'était déguisé de la sorte, pour avoir l'honneur de la servir, de l'aborder, ayant appris à son retour qu'elle était mariée, ce dont il avait pensé mourir de chagrin. Elle en demeura si ravie que, jetant les bras à son cou, elle lui témoigna le contentement qu'elle recevait d'une vue si inespérée, le blâme de s'être si longtemps caché à elle. En un mot, ils refirent si bien connaissance qu'elle lui promit de récompenser l'amour qu'il avait pour elle, et ne mit pas l'accomplissement de sa promesse plus loin que la nuit même. Elle lui conseilla (parce qu'autrement il lui était presque impossible) de la venir trouver à minuit, nu en chemise dans son lit, qu'elle laisserait la porte de sa chambre ouverte à ce dessein, qu'il ne fit point de bruit, de peur de réveiller son vieillard, et qu'il verrait si elle était femme de parole. Il ne manque point d'obéir à ce qu'elle lui commandait; il trouva, comme elle lui avait dit, la porte de la chambre ouverte, il

approche de la ruelle du lit tout doucement, la prend par le bras et l'éveille; elle, qui l'attendait avec impatience et qu'un léger sommeil avait un peu gagnée, s'éveilla promptement, et, le reconnaissant, lui prend avec la main les deux bouts du poignet de sa chemise, et lui dit tout bas que, pour chose qu'il ouït, il ne s'étonnât de rien. Là-dessus elle éveille son mari, lui disant : Mon ami, lequel, je vous prie, de tous vos serviteurs croyez-vous qui vous soit le plus fidèle? Moi, dit-il, pourquoi? sans doute c'est Fabrice. Fabrice! répondit-elle, vous seriez bien étonné s'il m'avait aujourd'hui priée d'amour. Fabrice, surpris d'entendre ce discours, fait mine de vouloir s'enfuir, mais elle le retint doucement, et par un certain signe qu'elle lui fit en lui pressant la main, lui témoigna qu'il ne devait point avoir peur. Comment, dit le mari, il vous a priée d'amour! que lui avez-vous répondu? Moi, dit-elle, pour le convaincre et afin que vous le preniez sur le fait (car je sais bien que vous l'aimez si fort, que vous ne le croiriez pas de lui autrement), j'ai fait semblant de condescendre à sa volonté et lui ai donné rendez-vous, ce soir à minuit, à la porte de notre jardin; il ne manquera pas d'y être assuré-

ment à cette heure, car je viens de compter minuit, et c'est ce qui m'a fait vous éveiller en sursaut. Mon ami, pour vous faire voir que ce coquin de Fabrice ne vaut rien et qu'il abuse de l'amitié que vous lui portez, obligez-moi de prendre mon cotillon et quelque chose de blanc à votre tête, et d'aller au rendez-vous; car la nuit étant obscure, et m'attendant comme il fait, il ne manquera pas de vous prendre pour moi, et par là vous ne douterez nullement de l'affront qu'il a envie de vous faire. Le mari trouve cet expédient fort bon : il prend le cotillon de sa femme, et met sa cornette à sa tête, signe que les cornes y devaient bientôt être; comme il se mettait en état de s'en aller, sa femme lui dit : Mon ami, s'il n'est pas encore arrivé, attendez-le, il ne tardera pas; car nous sommes demeurés d'accord que le premier venu attendrait l'autre. Il s'en va donc en délibération de bien attraper Fabrice, qui ne manqua pas, sitôt qu'il fut parti, d'entrer en sa place et de prendre avec sa dame la jouissance de ce qu'il avait si longtemps désiré. Après qu'il eut bien passé son temps avec elle, elle lui dit ce qu'il fallait qu'il fît, pour non seulement ôter la mauvaise opinion que son mari devait avoir de lui, mais pour

se mettre encore plus en ses bonnes grâces. Il prend le bâton avec quoi on faisait le lit, qu'il trouva à la ruelle, et descend à la porte du jardin, où il aperçut ce fou de mari, qui lui dit d'un ton de voix contrefaite : Est-ce vous, mon ami ? Il répondit sur-le-champ : Oui; est-ce vous, madame ? Oui, mon cœur, dit-il, je vous attends. Là-dessus Fabrice prend son bâton, et ruant plusieurs coups sur son maître, lui dit : C'est donc vous, madame la putain ; quoi ! vous imaginez-vous qu'il me pût jamais tomber en la fantaisie de faire cet affront à mon maître, à qui j'ai de si grandes obligations ? Ce que je vous ai dit n'était que pour vous éprouver, et sans quelque chose qui me retient, je l'irais dire à mon maître, qui vous traiterait comme vous le méritez; mais pour ce coup je me contenterai de vous châtier moi-même. Et, en disant cela, il lui donne tant de coups de bâton, qu'il s'en alla vivement se sauver entre les bras de sa femme, à qui il dit : Ah ! ma mie, si vous y eussiez été, il vous aurait maltraitée. Fabrice sans doute est le plus fidèle serviteur qu'il y ait au monde. Ainsi il fut cocu, battu et content, et si satisfait de la fidélité de son valet, que si après il l'eût vu couché avec sa femme, il ne l'eût pas cru.

Les gages qui courent.

Le valet de chambre d'un gentilhomme de la campagne, voulant quitter son maître, dont il ne pouvait pas arracher un sou, lui dit qu'il cherchait un autre maître, et le pria de le payer pour le temps qu'il l'avait servi. Le gentilhomme, qui se trouvait bien du garçon et qui n'avait pas envie de le perdre, ne croyant pas en trouver un autre qui le servit mieux et à meilleur marché, lui dit : Mon enfant, tu as tort de te plaindre; il est vrai que je te dois, mais aussi tes gages courent. C'est là le diable, répondit le garçon : j'ai peur qu'ils courrent si bien que je ne puisse jamais les attraper.

La fille abusée.

Une jeune fille ayant été débauchée par un homme à bonnes fortunes, auquel elle avait tout accordé sous promesse de mariage, conçut ensuite une si forte aversion pour lui,

qu'elle aurait fait toutes choses au monde pour le perdre. Comme on n'est toujours que trop ingénieux à accommoder la religion à ses intérêts et à ses passions, la belle se trouva à un sermon. Le sujet du prédicateur était la fornication. Après avoir décrit bien pathétiquement la grandeur du péché d'un homme qui débauche une fille sous promesse de mariage, nouveau degré d'atrocité, et remarqué que c'était la jeter dans un malheur irréparable et l'obliger ensuite à se prostituer à tout le monde, il apostropha les hommes avec la sainte aigreur dont un prédicateur devait seul être capable. Prenez-y garde, messieurs, dit-il. Je parle à vous, jeunes gens, qui faites gloire de tromper de pauvres filles, et je soutiens que vous répondrez, non seulement du péché que vous avez commis avec elles, mais même de ceux qu'elles commettront avec d'autres, parce que vous en êtes la cause, et que c'est vous qui les aurez mises dans cette mauvaise route. Cela fit tant de plaisir à la jeune fille, qu'au retour ayant rencontré une de ses bonnes amies : Ma chère, lui dit-elle, je ne voudrais pas pour rien au monde avoir manqué au sermon du Père. Il a dit que le lâche qui m'a trompée répondrait de tous les

péchés de la même nature que je ferai désormais. Je me vengerai de ce traître, et j'en ferai tant que le perfide sera damné.

D'un seigneur de village et de son meunier.

Un gentilhomme, qui avait la réputation d'être d'une humeur étrange et extrêmement cruel, fit décréter la seigneurie tant temporelle que spirituelle d'un certain gentilhomme qui la possédait, et qui lui devait quantité d'argent. Comme il fut en possession de cette terre, il ouït que le curé de la paroisse faisait profession de deviner : c'était un terme dont usaient les simples paysans du village, qui appelaient ainsi l'astrologie judiciaire dont le curé était extrêmement curieux. De sorte que quelquefois il se plaisait à rafiner sur les almanachs, promettant de la pluie ou du beau temps, selon qu'il le voyait par la conjonction des astres, qui le plus souvent trompent ceux qui s'y fient trop. Cela donna lieu à ses paroissiens de dire qu'il savait bien deviner. Le nouveau seigneur, qui se moquait de la superstition

de ceux qui croyent qu'il y a des hommes qui puissent deviner, non seulement les choses passées, mais les futures, ce qui est réservé à Dieu seul, envoya un matin quérir le curé, qui le vint trouver au lit en tremblant, vu la mauvaise opinion qu'on lui avait imprimée de sa bizarre humeur. Comme il fut entré dans la chambre, le seigneur lui dit : On me veut faire accroire que vous vous mêlez de deviner. A quoi le pauvre curé répondit : Monsieur, c'est de quoi je ne fais nulle profession, mais bien suis-je curieux de l'astrologie judiciaire, et par le moyen des astres nous rencontrons quelquefois de dire la vérité, par le jugement que nous faisons de leurs aspects, de leurs conjonctions et de leurs influences. Le seigneur, qui était extrêmement ignorant et qui n'entendait rien à ce discours, dit au curé (comme il était tout à fait déraisonnable) : Vois-tu, mon ami, si tu ne me devine quatre choses que je veux savoir, je te ferai donner les étrivières et te traiterai comme un affronteur. Le curé voulut s'excuser. Il faut te résoudre à l'un des deux. Ces quatre choses que je veux savoir sont : la première, où est le milieu du monde; la seconde, ce que je vaux; la troisième, ce que je pense; et la quatrième, ce

que je crois. Le curé lui voulant dire qu'il n'y avait que Dieu seul qui connût les cœurs d'autrui. Non, non, mon ami, lui dit-il, tu penses attraper les simples par tes impostures ordinaires, mais ne crois pas me traiter de la façon ; je veux que tout présentement tu confesse que tu n'es qu'un affronteur ou que tu satisfasse à ce que je te demande. Le pauvre curé, connaissant cet extravagant brutal jusqu'au dernier point, et que ce serait l'irriter davantage que de lui contester, lui demanda seulement terme jusqu'au lendemain, pour avoir loisir de consulter son éphéméride, ce qu'il lui accorda. En retournant à son presbytère, il rencontre le meunier du village, qui, le voyant triste, lui demanda ce qu'il avait ; il lui conta ce qui s'était passé entre lui et le nouveau seigneur, sur quoi le meunier lui dit : Laissez-moi faire, je vous délivrerai de cette peine, vous me donnerez seulement demain au matin votre robe et votre bonnet ; il ne m'a jamais vu, quand vous lui avez parlé il était encore au lit, à ce que vous venez de dire, et la chambre était obscure; ainsi il ne vous aura pas sans doute remarqué, j'y veux aller sous votre nom, et le satisferai de ses demandes. Le curé, qui connaissait le meu-

nier pour un homme extrêmement subtil et entendu, et d'ailleurs étant fort empêché de ce qu'il répondrait le lendemain, se résolut de lui laisser conduire cette affaire. Il lui accorda volontiers ce qu'il lui demandait, et dès le soir même il lui envoya sa robe, sa soutane et son bonnet carré. Le lendemain au matin le meunier s'habille de ces longs habits, et n'y eut eu personne qu'il ne l'eût pris pour un maître ès arts. Il va trouver le seigneur qui se levait, et lui fit dire par un laquais que son curé le demandait, pour lui rendre raison de ce qui lui avait proposé. A ce mot, étant presque habillé, il le fait entrer dans la chambre, et lui demande s'il pourrait satisfaire à ses demandes ? Il répond que oui, sur le péril de la vie. Le seigneur, bien joyeux, sitôt qu'il fut habillé, lui dit : Eh bien, dis-moi où est le milieu du monde? Je ne vous le dirai pas seulement, lui dit le meunier, mais je vous le veux montrer, si vous me voulez suivre, et même il ne faudra pas aller loin, car il est assez proche d'ici. Est-ce possible ? dit le seigneur. Oui, monsieur, dit le meunier, je prétends, si vous le voulez voir, vous le montrer dans un quart d'heure. Je le veux, dit le seigneur. Ils sortent ensemble, et le meunier le mène

dans une grande campagne, où, après avoir quelque temps fait semblant de mesurer la terre avec un long bâton qu'il avait apporté à ce dessein, il le ficha en terre, et dit au gentilhomme : Monsieur, voilà justement le milieu du monde. Le seigneur lui demanda comment il le justifierait. Ah ! monsieur, lui dit-il, faites-le mesurer, et en cas que vous y trouviez manque d'un pouce, je veux perdre la vie. Le seigneur, voyant que cela n'était point en son pouvoir, lui dit : J'aime mieux te croire; passe pour celui-là. Venons au second : Combien crois-tu que je vaux? Monsieur, dit-il, Notre-Seigneur, qui sans vous faire tort valait un peu mieux que vous, ne fut vendu que trente deniers, quand je vous mettrais à vingt-neuf auriez-vous raison de vous plaindre ? Non, mon ami, tu as raison, dit le seigneur. Voyons maintenant si tu me pourras dire à quoi je pense, ce ne sera pas peu fait pour toi. Ma foi, dit le meunier, je gagerais, monsieur, que vous pensez plus à votre profit qu'au mien, et par ce moyen je crois avoir satisfait à votre demande. Il est vrai, dit-il; mais que répondras-tu au quatrième ? Me diras-tu bien ce que je crois ? Oui, monsieur, dit-il; n'est-il pas vrai que vous croyez que je suis votre curé ? Oui, dit

le gentilhomme. Cependant, dit l'autre, vous vous trompez, car je ne suis que votre meunier. Ainsi, par cette subtilité, il fit rire le seigneur et passer sa mauvaise humeur.

Que la sagesse et la vérité sont rares.

Un certain personnage, considérant combien la vérité est pour l'ordinaire aujourd'hui bannie du commerce des hommes, dit que de quelque endroit qu'il vint il trouvait chez lui toutes choses hors la vérité, que son père lui avait dit autrefois, qu'elle était fort malade de son temps, et qu'il croyait que pour l'heure elle était morte, et qu'elle n'avait point trouvé de confesseur ; aussi se trouve-t-il peu de gens qui la pratiquent et peu de gens sages au temps où nous sommes. Comme les Perses appelaient leurs sages mages, les Grecs leurs philosophes, les Indiens leurs gymnosophistes, les Malabres leurs brachmanes, les Egyptiens leurs prêtres, les Cabalistes leurs prophètes, les Gaulois leurs druides, les Turcs leurs calayers, c'est-à-dire, gens de bien sacrés. Il n'y a eu que sept sages en Grèce, encore ne sait-on pas au jugement de qui ils ont été estimés tels.

Panégyrique de saint François

Un cordelier faisant un jour le panégyrique de saint François, ne manqua pas, selon la coutume, d'en faire le pontife de tous les saints. Il n'en trouvait point qui lui fussent comparables, et qui ne fussent cent piques au-dessous de lui. Il avait beau lui chercher une place, il n'en trouvait point d'assez glorieuse pour lui. Où le mettrons-nous, s'écriait-il, le bienheureux père séraphique saint François ? Où le mettrons-nous ? Le confondrons-nous dans la foule des autres saints ? C'est trop peu de chose pour lui. Le mettrons-nous avec les prophètes ? Ah ! il est bien au-dessus de tous les prophètes. Avec les patriarches ? ce n'est pas encore assez. Où le mettrons-nous donc, messieurs ? Avec les anges ? il est encore bien plus excellent que ni les anges, ni les archanges, ni les chérubins, ni les séraphins. Où le mettrons-nous donc, messieurs ? s'écria-t-il encore. Un certain goguenard, qui était présent et s'ennuyait fort de ces répétitions fleuries, se leva, et dit tout haut au prédicateur : Mon père,

puisque vous ne savez où le mettre, vous le mettrez, s'il vous plaît, à ma place, car je m'en vais.

Repartie d'un cardinal à un soldat.

En la guerre que le pape avait au camp de Picène, l'on vint à être contraint de combattre, et de vaincre ou être vaincu ; de sorte que le cardinal d'Espagne, ayant vu l'armée rangée, entra dans les troupes du pape exhortant chacun de bien faire son devoir, sans épargner sa vie, pour le bien, l'honneur et les Etats de Sa Sainteté, ajoutant à cela une plénière rémission de tous péchés, et que que ceux qui mourraient ce jour-là en cette occasion iraient dîner au ciel avec les anges. Après avoir dit cela, il se retira de la bataille, pour voir de loin ce qui se ferait, ce que voyant un soldat, il lui dit : Et vous, monseigneur, ne demeurez-vous pas avec nous, pour aller aussi dîner en paradis ? A quoi répondit le cardinal : Mon ami, mon heure de manger n'est pas venue, car je n'ai point encore d'appétit.

D'un ramoneur de cheminée et d'une accouchée.

Un ramoneur de cheminée criant par la rue pour avertir ceux qui avaient besoin de lui, fut appelé par une servante, pour ramoner une cheminée; elle le fit parler à son maître, qui était de la religion prétendue réformée et tous ceux de la maison aussi; il fit marché avec lui pour ramoner la cheminée de sa chambre, et convinrent du prix; le ramoneur s'habilla comme il avait accoutumé pour faire un semblable office, qui est la chose la plus laide qui se puisse voir au monde, comme ceux qui les ont vus le peuvent savoir, mais ils sont encore beaucoup plus hideux, quand ils descendent des cheminées tout pleins de suie, la tête enveloppée d'un linge noir, où l'on ne leur voit que les yeux; de sorte qu'ils sont capables de faire mourir de peur quiconque les regarderait en cet état, ne les connaissant point. Celui-ci donc s'étant mis en cet équipage, grimpe au haut de la cheminée ; en montant, comme ils ont tous coutume, il fait le

signe de la croix : le maître du logis croyant, à cause qu'il était de ceux qu'on appelle huguenots, qu'il le faisait pour se moquer de lui, résolut de s'en venger. Comme il fut au haut de la cheminée, il fit allumer de la paille au bas pour le faire enfumer; le pauvre ramoneur aveuglé par la fumée, n'osant descendre de peur de se brûler, grimpe à mont la cheminée le plus promptement qu'il pût ; pour éviter la flamme et la fumée qui l'offusquait, il sort du tuyau, et se sauve sur le toit de la maison, pour se mettre en lieu de sûreté; n'osant descendre par cette cheminée, va de toit en toit, comme un chat dans une gouttière, et gagne le tuyau de la première cheminée qu'il trouva, par lequel il se résolut de descendre. Il vint donc jusqu'au milieu du tuyau ; pensant mettre son pied pour s'appuyer, il manqua à l'asseoir où il prétendait, et tomba tout de son haut au foyer. Cette cheminée était celle de la chambre d'une accouchée qui était toute seule dans le lit avec sa garde, attendant toute la compagnie qui était allée à l'église au baptême de l'enfant; cette femme, dis-je, jetant les yeux sur cet horrible spectacle qu'elle avait vu avec grand bruit être descendu par la cheminée,

jeta un si grand cri qu'elle s'en évanouit; sa garde, la voulant assister, et voyant celui-ci, qu'elle prit pour un démon de l'enfer, s'enfuit hors de la chambre en criant et fermant la porte sur elle; le pauvre diable, aussi étonné qu'elles, avait beau appeler, personne ne venait, et la femme était toujours dans son évanouissement. Celui-ci, voyant une belle collation sur la table, altéré comme il était, se mit à boire et à manger tout son saoul; après qu'il fut bien repu, il sort du logis et s'en va; la compagnie revient en la maison, trouve la maîtresse à demi-morte, qui ne savait parler; la garde, après s'être longtemps fait appeler, vient à la fin aussi effrayée que sa maîtresse. Etant revenues peu à peu, elles attestent avoir vu le diable; quelque chose qu'on leur pût dire, on ne leur put ôter cette opinion de l'idée. Il ne fallut point parler de collationner, car le diable avait mis la collation en un étrange état; ils furent assez empêchés à rappeler l'accouchée de son évanouissement, elle en eut une grosse fièvre dont elle pensa mourir.

Vengeance subtile d'un cordelier sur un jacobin.

Un cordelier allant prêcher le carême en un lieu où il avait une station, se trouvant de nuit en une petite ville où il fallut qu'il couchât, pour n'y avoir point de couvent de son ordre, ni personne de sa connaissance dans cette ville-là, il fut contraint d'aller à l'hôtellerie, où par hasard il trouva un jacobin, qui y était venu aussi coucher; et parce que le lendemain au matin ils prenaient une même route, ils soupèrent ensemble et couchèrent en une même chambre. Il plût à verse toute la nuit, le matin la pluie étant apaisée ils voulurent se mettre en chemin, mais il fallut auparavant payer l'hôte; le cordelier crût être quitte, comme il était partout, pour un *Dominus retribuat*; mais l'hôte, qui était huguenot, comme quasi tous ceux de la ville l'étaient, n'entendait pas ce latin-là, il voulut avoir de l'argent; le jacobin paya pour lui. Le cordelier le pria de lui prêter de l'argent, lui promettant de le lui rendre sur sa quête, mais le jacobin lui dit qu'il ne lui en saurait bailler sans se faire

tort, et qu'il n'en avait que ce qui lui en fallait, encore bien petitement, pour faire son voyage; de façon que pour sortir de l'hôtellerie, il fallut que le cordelier laissât ses livres en gage, dont il fut extrêmement fâché, et résolut de se bien venger du jacobin, s'il s'en présentait jamais l'occasion, comme elle ne tarda guère allant ensemble, (car ils faisaient le même chemin). Les avalasses étaient si grandes, à cause de la pluie qui avait tombé toute la nuit, qu'à peine se pouvait-on retirer des chemins; mais comme ils eurent marché environ deux lieues, il leur fallut passer entre des collines, où l'avalasse était de plus de deux grands pieds de haut, et de plus de cinq cents pas de large. Le cordelier, ne s'étonnant point de cela, prend ses sandales à ses mains, retrousse sa robe et se met en état de passer au travers; le jacobin, qui était bien chaussé, qui comme le chat craignait de mouiller la patte, était bien empêché de sa contenance. Le cordelier, le voyant en cette inquiétude, lui dit : Que me donnerez-vous, et je vous passerai cette eau, vous portant sur mes épaules? Ah! frère, lui dit le jacobin, si tu fais cela pour moi, je te promets de dégager tes livres et de payer pour toi à la première

hôtellerie; le cordelier le fit obliger par serment, le prend sur son dos et se met à passer l'eau; comme ils furent justement au milieu, le cordelier lui dit : Mais as-tu de l'argent pour me tenir ta promesse? Oui, oui, répondit-il, n'ayez pas peur; et en disant cela fait sonner sa pochette, pour lui témoigner qu'il ne mentait pas. Le cordelier, qui brûlait d'envie de se venger du tour qu'il lui avait fait, le jette en bas tout au milieu de l'eau, lui disant : Ah! vous me faites contrevenir à ma règle : nous faisons profession de ne porter point d'argent sur nous. Et en disant cela, gagne le bord de l'eau et s'esquive, laissant le pauvre jacobin se sècher tout à son aise.

Naïveté d'un paysan.

Un prince souverain étant tombé malade en un lieu éloigné de sa demeure, les médecins l'ayant un peu rétabli, lui ordonnèrent le lait d'ânesse, lui conseillèrent de changer d'air et de retourner dans ses États. Il emmena deux ou trois ânesses, et fit marché avec un paysan pour les gouverner et

les nourrir, moyennant quarante francs par mois. Le mois étant expiré et le paysan ne pouvant être payé des officiers du prince, trouva moyen de parler à celui-ci et de se plaindre de ses gens, dont il ne pouvait pas arracher un sou. Le prince, qui était équitable, commanda à son maître d'hôtel de payer tout à l'heure le pauvre homme. Le maître d'hôtel l'emmène et lui compte quarante francs. Ce n'est pas là mon compte, monsieur, dit le bonhomme. N'est-on pas convenu avec vous à quarante francs par mois ? répartit le maître d'hôtel; je vous paye le mois expiré, et dans le temps je vous payerai l'autre. Il est vrai, dit le paysan, que l'accord est fait à quarante francs par mois pour les ânesses ; mais de quoi vivront les petits ânons, qui sont frères de lait de monseigneur ? Voulez-vous qu'ils meurent de faim ? Puisque le lait des mères contribue à la nourriture de monseigneur, il me faut bien quelque chose pour la nourriture des enfants. On en fit le conte au prince : il en rit, trouva que le bonhomme avait raison, et ordonna qu'on lui donnât encore quarante francs pour ses frères de lait.

L'enseigne du borgne.

CEUX qui voulaient tenir cabaret à Rouen, payaient autrefois pour le droit d'enseigne un écu ou quatre francs, et de ce droit était alors fermier un borgne, aussi de travers lui seul que cinquante autres marqués au B. Un certain homme qui avait eu un démêlé autrefois avec le borgne, ne pût avoir la permission de mettre une enseigne à moins d'une pistole. Le cabaretier, ne pouvant faire autrement, fut contraint d'en passer par là, sauf à chercher les moyens de se faire dédommager d'ailleurs. Il n'eût pas plutôt permission de lever une enseigne, qu'il fit peindre un borgne qui prenait une pistole, avec ces mots en grosses lettres : AU BORGNE QUI PREND. Ceux qui voyaient l'enseigne et qui savaient l'aventure riaient de tout leur cœur. Le borgne l'ayant su fut extrêmement choqué, et mit le cabaretier en justice. Celui-ci avoua devant le juge qu'il avait mis cette enseigne pour se moquer du borgne, qui lui avait fait payer une pistole pour une chose dont les autres ne payaient qu'un écu. Le borgne convint du fait, et fut con-

damné à rendre le surplus, et le cabaretier à réformer son enseigne. Cette réforme fut bientôt faite, car il ne fit qu'ôter un P sans toucher à la peinture, si bien qu'on lisait: AU BORGNE QUI REND. Le borgne s'en plaignit encore; mais il fut renvoyé sur ce que le cabaretier soutint qu'il avait satisfait à la sentence, en faisant ôter le P. Aussi était-il vrai que le borgne faisait une certaine posture en prenant la pistole, qu'on ne savait s'il la prenait ou s'il la rendait.

Dit plaisant d'un seigneur de condition.

En une certaine compagnie, où il n'y avait que des personnes de haute condition, on discuta pour savoir quelle charge chacun des seigneurs souhaiterait pour lui en France; les princesses qui étaient présentes interrogeaient les seigneurs sur ce sujet. L'un disait qu'il souhaiterait être connétable, l'autre colonel général de l'infanterie française, l'autre grand-maître d'hôtel, l'autre grand-écuyer, l'autre surintendant des finances,

l'autre amiral de France, etc. Comme on demanda à un certain seigneur quelle charge il souhaiterait pour lui : Je désirerais seulement, madame, dit-il, d'être chef de la panneterie; chacun se prit à rire du souhait qu'il faisait, si disproportionné à la condition et aux souhaits qu'avaient fait les autres. Comme on lui demanda pourquoi il désirait un office si bas, si mécanique et si fort au-dessous de lui : Parce, dit-il, madame, qu'on me viendrait dire tous les jours: Venez couvrir pour le roi. Ceux qui au commencement se moquaient de lui, trouvèrent qu'il avait raison. De même firent certains pages qui discouraient ensemble de ce qu'ils souhaiteraient être; comme chacun eut dit son souhait, l'un d'eux dit : Et moi je souhaiterais seulement être melon. Comme on lui en demandait le sujet : C'est afin, dit-il, que chacun me vint fleurer au cul.

Bonne repartie à un juge.

Un bourgeois étant appelé par devant le juge, pour répondre sur quelque chose, le juge lui dit : Je ne crois pas ce que vous

dites, vous êtes un menteur. Celui-ci répondit : Voici ce seigneur qui affirmera que ce que je dis est véritable. Le seigneur ayant assuré que l'affaire se passait de la façon, le juge répartit : Il faut donc que je vous rende votre honneur. Non, non, répond l'autre, si vous le vouliez rendre à tous ceux à qui vous l'avez ôté, il ne vous en resterait point du tout pour vous.

Le prédicateur ignorant.

Un prédicateur des plus ignares prêchant, le jour des Rois, sur ces paroles de l'Évangile : *Venient Reges*, etc., dit à ses auditeurs : L'évangéliste, messieurs, nous prédit un grand malheur ; car *venient Reges* veut dire qu'il viendra des enragés. Mais si la prédiction est affligeante, ce qui suit est fort consolant : *aurem*, *thus*, *et myrrham*, c'est-à-dire qu'ils auront la toux et mourront.

La belle au poil blond.

Un jour qu'on parlait de la beauté dans une compagnie assez nombreuse, composée de cavaliers et de dames, presque tout le monde demeura d'accord qu'une demoiselle de la compagnie l'emportait sur toutes celles de la troupe. Comme on louait avec profusion son teint et son éclat, la belle, qui ne manquait pas de modestie, ou qui voulait s'attirer de nouvelles louanges, dit : Ce qui vous fait juger si favorablement de moi, messieurs, c'est peut-être parce que j'ai le poil de ma nature blond, et d'ordinaire la blonde a de la blancheur; mais c'est un faux éclat qui est sujet à tromper. Chacun rit du tour de son expression. Ceux qui aimaient la pagnoterie ne manquèrent pas de la relever, mais les personnes du meilleur goût et les plus équitables virent bien qu'elle n'avait pas fait attention à l'équivoque, et qu'elle avait voulu dire qu'elle était blonde de son naturel. Cette transposition est assez ordinaire à bien des gens, qui ne croyent pas qu'il vaille la peine de s'en corriger; cepen-

dant il est certain que cela fait souvent de fâcheuses équivoques.

D'une femme qui se vengea d'un sergent qui la venait exécuter pour des dettes.

Un homme ayant obtenu sentence contre un qui lui devait de l'argent, il envoya chez lui un sergent pour exécuter tous ses biens, pour le payement de cette somme. Le maître n'étant point au logis, sa femme qui s'y trouva, pensa au commencement par de belles paroles apaiser la colère du sergent et l'obliger à ne pas saisir ses meubles, mais elle ne gagna rien; car il prit tout ce qu'il pût rencontrer sous ses mains. La femme, voyant qu'elle ne pouvait rien gagner par la douceur, voulut user contre lui de violence; mais, se sentant trop faible, elle eut recours aux injures, dont le sergent témoigna ne se soucier pas beaucoup; car en dépit d'elle, il prit jusque à un grand chaudron plein d'eau qui bouillait au feu, dessus un trépied. Ce que voyant la femme, et que toutes les larmes et tous les soupirs ne pouvaient rien

sur ce cœur de rocher, voyant qu'il emportait tous les meubles, et qu'il disait qu'il voulait tout avoir ; cette femme, oyant ce discours, prend avec des pincettes toutes rouges qui étaient au feu, le trépied sur lequel était le chaudron et le met au cou du sergent, lui disant : Puisque vous voulez tout avoir, il ne vous faut pas laisser cette pièce. Elle le brûla jusqu'aux os, et il eut toutes les peines du monde à s'en dépêtrer. Ainsi se vengea cette femme du sergent, de qui encore chacun se moque.

D'une dame à son serviteur.

On dit ordinairement que les femmes sont le paradis des hommes, l'enfer des âmes et le purgatoire des bourses, qu'au bout de six mois qu'une femme est mariée, elle est laide pour le mari et belle pour les autres. Un jeune cavalier ayant longtemps été passionnément amoureux d'une demoiselle, sans jamais avoir osé lui découvrir la passion qu'il avait pour elle, se trouvant un jour en sa compagnie, il s'enhardit de lui dire qu'il y avait fort longtemps qu'il

l'aimait, mais qu'il n'avait jamais osé le lui dire. Je m'en étonne, lui répondit-elle, car quand vous l'eussiez fait, qu'eussiez-vous pour lors hasardé à perdre que vous ne perdiez maintenant? Mais pour moi je blâme extrêmement ces timides amoureux, et beaucoup plus ceux qui font déclarer leurs passions par d'autres. On dit ordinairement qu'il n'est point de meilleur messager que soi-même, et l'Italien a raison de dire : *I ministri non operano mai bene come à cui tocca.* (Que les serviteurs n'agissent jamais si bien comme celui à qui le fait touche), et l'Espagnol : *Dis a una mugur una vez que la quieres, e el diabolo selo dira ciento.* (Dis seulement une fois à une femme que tu l'aimes, et le diable lui dira cent fois après.)

Réponse d'un Italien à un Espagnol.

Un certain Espagnol, se trouvant en une ville d'Italie le jour de la Fête-Dieu, se mit assez indiscrètement à blâmer les Italiens, comme mauvais chrétiens, d'autant qu'ils n'étaient pas assez soigneux d'accompagner

le saint Sacrement quand on le portait publiquement en procession ; à quoi faire les Espagnols étaient assidus, car la noblesse même n'y eût osé manquer à peine de blâme. Ce discours importuna tellement un gentilhomme florentin, qu'il dit à l'Espagnol : Mon grand ami, Dieu n'a que faire de compagnie en ce pays, car il est en terre d'amis.

D'un laboureur à un cordonnier.

Un laboureur vint dans la ville commander à un cordonnier une paire de souliers. Le cordonnier lui demanda de combien de points il les lui fallait. Je ne les ai pas comptés, lui dit-il, je m'en vais au logis, et demain, en passant par ici, je vous le dirai. Il fut à sa maison, et défit une paire de vieux souliers qu'il avait, compta tous les points, puis revint trouver le cordonnier, à qui il dit : Faites-les moi de cent vingt-quatre points, un peu grands.

L'étudiant.

Un jeune homme de bonne mine étudiait autrefois à Orléans, et s'était mis en pension chez un bourgeois qui avait une fort belle femme, dont l'étudiant était passionnément amoureux. Le mari était si jaloux de sa femme qu'il la gardait à vue : excellent moyen pour lui faire venir l'envie d'écorner la foi conjugale. Comme le galant était aussi bien fait que le mari l'était peu, et que la belle était outrée de déplaisir des algarades de son jaloux, l'étudiant n'eut pas de peine à donner autant d'amour qu'il en avait reçu. Il ne s'agissait plus que de trouver l'occasion de sacrifier à l'amour ; mais cette occasion était très difficile à trouver, attendu la vigilance du mari. Comme il suffit d'être amoureux pour être inventif, il fut convenu qu'à un certain signal ils se rendraient aux lieux l'un après l'autre. L'endroit était assez spacieux, et il y avait deux sièges où les personnes pouvaient être fort à l'aise. L'étudiant s'y rendit le premier, et la belle ne le fit pas attendre longtemps. Ils ne furent pas plutôt enfermés que, sans perdre le temps aux préam-

bules inutiles, ils commencèrent à officier; mais leurs plaisirs furent troublés par le jaloux, qui cherchait sa femme de tous côtés, et ne la trouvant pas, s'avisa de l'aller chercher aux lieux. Voyant la porte fermée, et ne doutant pas qu'il n'y eut quelqu'un, il se mit à heurter. La belle bien surprise, connaissant son mari à sa manière de heurter, demeura plus morte que vive. Le galant, qui ne pouvait faire le sourd, demande: Qui va là? C'est moi, monsieur, répondit le jaloux, ouvrez, je vous prie, car je suis fort pressé. Je ne le suis pas moins que vous, répondit l'étudiant. Il y a deux trous, répliqua le mari, vous n'en pouvez occuper qu'un. Il est vrai qu'il y a deux trous, repartit l'étudiant, mais j'en occupe un et l'autre est sale. Ne vous impatientez pas, je suis à vous. La belle se croyait perdue, lorsque l'Amour envoya tout à propos un gentilhomme de la part de l'intendant, qui fit dire au jaloux qu'il avait à l'entretenir d'une affaire importante, où tous les moments étaient précieux. Il alla donc parler au gentilhomme, et les amants profitèrent du temps pour se tirer d'affaires.

D'un qu'on menait pendre.

Un larron pour ses méfaits avait été condamné à être pendu et étranglé; comme on le menait au gibet, son confesseur lui dit : Courage, mon ami, vous allez souper avec Dieu. Hélas! mon père, lui dit-il, pourvu que j'y sois demain à dîner, ce ne sera pas mal aller. Non, mon ami, lui répliqua son confesseur, il faut tenir pour assuré que vous irez souper ce soir, mourant contrit et repentant comme vous faites; quelle félicité de se voir servi par les anges, en la compagnie des saints, avec des mets tous divins ! Ah ! mon père, répondit-il, vous me feriez bien plaisir si vous y vouliez aller en ma place; car je vous jure que je n'ai nul appétit. Le cordelier qui n'en avait nulle envie, lui dit : J'irais fort volontiers, mon ami, mais il est aujourd'hui jeûne en notre couvent.

La femme à haut-de-chausses.

Un homme avait une femme si méchante et de si mauvaise humeur, qu'il n'osait

ouvrir la bouche où elle était, ni même trouver mauvais les cornes qu'elle lui faisait porter, au vu et au su de tout le monde. Ce roi des cocus, le plus pacifique qui fut jamais, avait un valet goguenard et qui bouffonnait familièrement avec lui. Parlant un jour à ce valet de quelque chose qu'il avait envie de faire. Il faut avant toutes choses, dit le valet, avoir l'approbation de votre femme. Il faut, dit le cocu, que ma femme veuille ce que je veux. Vous pourriez faire accroire cela, répartit le valet, à un homme qui ne vous aurait pas vu en affaire comme moi. Je suis persuadé que si vous aviez avalé un plein panier de plumes, vous n'oseriez ni tousser, ni cracher devant elle, à moins qu'il ne lui plût. Je te prie de croire, répliqua le cocu, que quand je voudrai, je mettrai ma femme à la raison. Je suis le maître chez moi, et je porte le haut-de-chausses. Oh! cela étant, reprit le valet, votre femme est donc plus maître que vous. Vous ne portez qu'un haut-de-chausses, et peut-être le même pendant un an, tandis que votre femme en porte cinq ou six en une heure, et quelquefois davantage.

Réponse d'un capitaine.

Un capitaine extrêmement vaillant, étant un jour interrogé à combien d'hommes il pourrait bien tenir tête pour se défendre en cas qu'il fut attaqué : Si c'est un homme de cœur, répondit-il, j'aurai assez à me défendre d'un seul, mais si ce ne sont que des marauds et des lâches, je ne fuirais pas d'eux quand j'en verrais la rue toute pleine. Comme on lui parlait d'un certain homme de ses voisins qui avait chassé l'épée à la main tout seul quatre hommes qui étaient venus l'attaquer chez lui : Je ne m'en étonne point, dit-il, un homme est bien fort sur son palier. En disant cela, étant dans la rue, il vit un homme mort dans un coffre de plomb qu'on tirait du logis pour le porter en terre. Voyez, leur dit-il, si je ne dis pas vrai ; que ne ferait point cet homme-là, s'il était en vie et qu'il eût les armes à la main, puisque tout mort, comme vous le voyez et sans aucune résistance, quatre hommes sont bien empêchés de le tirer hors de la maison ?

Repartie de Démosthène à Phocion.

Démosthène disait un jour à Phocion : O Phocion, les Athéniens te tueront un de ces matins, s'ils entrent en leur folie. Phocion répondit : Ils me tueront véritablement, s'ils deviennent fous quelque jour ; mais prends garde à toi, Demosthène; car ils t'en feront autant, s'ils deviennent jamais plus sages qu'ils ne sont.

D'un qui pensa se rompre le cou.

Un homme ayant dressé une grande échelle pour dénicher des moineaux qui étaient sous la couverture d'une haute maison, étant en la compagnie d'un de ses amis qui guettait au pied de l'échelle, il voulut s'appuyer sur le bout des pieds, pour atteindre plus avant dans le trou où étaient les oiseaux; le bout du pied lui manquant, il se laissa choir du haut de l'échelle tout en bas. Son ami courut à lui, pensant qu'il se

fut rompu le cou ; mais il trouva qu'il se portait bien. Ce que voyant, il lui dit : Vraiment, mon ami, Dieu vous a fait une belle grâce. Quelle ? répondit celui qui venait de faire le saut. De vous avoir, dit l'ami, préservé en ce péril-là. Comment, dit l'autre, il m'a fait une belle grâce ! il ne m'a pas fait grâce d'un seul échelon ; suis-je pas tombé du haut en bas ?

D'un valet d'étable.

Un certain gentilhomme de la campagne désirant s'aller divertir, dit à son valet d'étable qu'il lui sellât son cheval, parce qu'il voulait aller à la ville. Le valet, après avoir accommodé le cheval, chercha la bride de tous côtés, et ne la trouvant point, vint trouver son maître, à qui il dit : Monsieur, je ne sais ce que l'on a fait de la bride de votre cheval ; quand vous revîntes dernièrement de la ville, la rapportâtes-vous ? Voyez la brutalité de ce maraud-là, dit le maître ; serais-je revenu à cheval sans qu'il eut été bridé ? Va, cherche-là, coquin, lui dit-il. Il

va chercher de tous côtés et remuer partout. Cependant la femme de ce gentilhomme, voulant être accolée de lui devant qu'il partit, se jette à son cou et le mena dans la chambre, où il prit le déduit avec elle ; après il s'amusait à bouffonner avec elle sur le lit, à la regarder et contempler partout, et considérant attentivement certain lieu que la nature commande à la femme de cacher à tout autre qu'à son mari, il lui dit : Vertubleu ! que de guenilles, que de haillons et que de brimborions il y a là-dedans ! Le valet, qui avait cherché et fureté partout, et qui ne trouvait point la bride, regardant alors par hasard dans cette chambre par un certain trou, par lequel il voyait son maître et sa maîtresse en la posture où ils étaient, et ayant ouï le discours de son maître, il lui cria par ce même trou : Monsieur, regardez, je vous prie, si la bride ne se trouverait point par hasard parmi tous ces haillons, ces brimborions et ces guenilles que vous dites qui sont là-dedans ; car je l'ai cherchée partout et je ne la saurais trouver.

Il est aisé de lever la queue.

Dans Rouen, un avocat se voyant licencié nouvellement aux lois, s'étant un jour solennel équipé de ses plus beaux habits, pendant qu'il donnait l'aumône par la ville, une demoiselle, saisie de son vert-coquin, lui dit : Monsieur, levez votre queue, voulant se moquer de lui et prendre sujet de son long manteau. L'avocat, se sentant piqué, repartit : Elle est assez levée, mademoiselle, pour votre service.

La serrure à toutes clefs.

Un bourgeois de Paris avait une fille si bien faite et si belle, qu'elle avait autant de soupirants qu'il y avait de jeunes hommes dans le quartier. Comme le diable se fourre partout, il arriva malheureusement que la belle devint grosse. Son père s'en aperçut le premier. Il lui fit une mercuriale un peu violente, qui fut suivie de maintes

gourmades. La mère accourut au bruit, et voyant que son mari la battait à outrance, elle voulut savoir la cause d'une si véhémente colère. Le mari lui apprit la grossesse de sa fille, et se tournant vers la mère tout furibond : Ce serait toi, coquine, lui dit-il, qu'il faudrait bâtonner. C'est par ta faute que cet affront nous est arrivé. Si tu avais eu l'œil sur elle, et que tu l'eusse bien gardée, cette infamie ne serait pas tombée sur notre famille. Vous n'y pensez pas, mon ami, répondit la femme : il n'est pas si aisé que vous croyez de garder une serrure que toutes sortes de clefs peuvent ouvrir.

Subtile réponse de Cicéron à Metellus

Metellus, voulant reprocher à Cicéron son extraction basse et de pauvre lieu, lui disait : Dis-nous un peu quel fut ton père ? A quoi Cicéron répondit bravement : Ta mère a bien empêché que l'on ne puisse savoir qui fut le tien.

D'un Picard.

Un certain Picard entrant dans une église le jour de la fête du saint, vit toutes les reliques étalées, et à la suite un encensoir d'argent qui avait servi à la messe, lequel était encore tout plein de feu. Il se mit à baiser fort dévotement toutes les reliques l'une après l'autre; étant donc au bout et voyant cet encensoir, il crût que c'en était encore une, c'est pourquoi il se mit à le baiser aussi; s'étant brûlé les lèvres, il dit en son patois : *Ti Dié, que sti petio saint a la goule caude!*

La belle dame par derrière.

Un cavalier ayant rencontré dans la rue une dame fort propre et de belle taille, crut, la voyant par derrière, qu'elle ne pouvait qu'être très belle. Le cavalier s'avance et trouve que le visage répondait fort mal au reste. Chagrin de s'être trompé, il voulut se venger par une malhonnêteté. Je suis bien marri, madame, lui dit-il, de m'être donné

tant de peine pour vous voir. Je vous croyais aussi bien faite par devant que par derrière, et je m'avançais dans la résolution de vous donner un baiser; mais vous êtes trop laide, et je vous en remercie. Vous vous rebutez bien aisément, monsieur, lui dit-elle. Il n'est pas juste que vous perdiez vos peines. Si vous me trouvez belle par derrière, vous pouvez me baiser par ce côté-là.

D'un valet.

Un homme rencontrant le valet d'un de ses amis, qui était un bon paysan, lequel ordinairement en été allait pieds nus, il lui dit : Mon ami, quand les bas que tu portes seront usés, je t'en donnerai d'autres; entendant parler de ses jambes qu'il avait nues. Le valet, qui n'était pas un sot, lui répartit sur-le-champ : Je vous remercie de bon cœur, monsieur, il y a longtemps qu'ils me durent, ils ne sont pas prêts d'user; l'étoffe en est si bonne qu'il y a plus de trente ans que j'en porte le haut-de-chausses de même, où il n'y a encore qu'un trou, qui est bien à votre service.

Le trésorier inutile.

Il y avait un cardinal qui, faisant beaucoup de dépense, mangeait deux fois plus que son revenu, et devait de tous les côtés. Cette Éminence était souvent visitée par un abbé, qui, tout accommodé qu'il était, mangeait la plupart du temps chez le cardinal, qui tenait fort bonne table. Quoique l'abbé ne tint point maison, et qu'il donnât à ses gens leur argent à dépenser où bon leur semblait, il ne laissait pas d'avoir un maître d'hôtel, un train fort leste et très bien entretenu. Etant un jour à table chez le cardinal, Son Eminence lui dit : Vous êtes bien fou de nourrir et de payer un maître d'hôtel, en ayant si peu de besoin que vous avez, puisque vous ne tenez point d'ordinaire. Vous avez raison, monseigneur, dit l'abbé. Votre trésorier et mon maître d'hôtel sont deux domestiques bien superflus.

Le sergent à grand nez.

Un sergent se promenant à Paris pour exécuter un arrêt du conseil, et passant devant la boutique d'un marchand, il se mit en devoir de la faire abattre, et le marchand en devoir de s'y opposer. Le sergent produisit l'arrêt du conseil, portant qu'on jeterait par terre tout ce qui s'avançait dans la rue et qui ne servait de rien ; il fit voir en même temps la commission qu'il avait d'exécuter l'arrêt. Le marchand, voyant que le seigneur sergent avait un nez d'une longueur énorme, et qui surpassait de deux grands pouces ceux qui étaient de la taille la plus démesurée : Vous devriez commencer à faire exécuter votre arrêt par votre visage, où il y a plus de superflu qu'à ma boutique, dit le marchand. Remarquant ensuite que le sergent avait peu de barbe : Je ne suis pas surpris, dit-il, qu'une barbe ne puisse pas pousser à couvert d'un nez d'une si prodigieuse circonférence.

Plaisants traits que fit le singe d'un gentilhomme de Marseille.

COMME c'est l'ordinaire des singes d'imiter en beaucoup de choses les actions des hommes, il arriva qu'un gentilhomme de la ville de Marseille, en ayant acheté un pour donner du plaisir à ses enfants, fit les plus plaisants traits du monde : entr'autres, comme il eut un jour remarqué la façon que la servante donnait la bouillie aux enfants, il lui prit fantaisie d'en faire de même, un dimanche que tout le monde de la maison était allé à l'église pour faire leurs dévotions. La servante ayant laissé le poêlon plein de bouillie près du feu, le maître singe le prit, et voulant empâter l'enfant, lui barbouilla tout le visage, de telle manière que l'on ne pouvait discerner le nez d'avec les yeux. Puis d'un même temps prit ses habits, pensant l'habiller aussi bien que la servante ; mais il fit tout à rebours, mettant les pieds dans les manches de sa robe et les bras dans les chausses, de sorte que c'était la plus naïve chose de la terre de voir ce pauvre enfant vêtu à la mode du singe. Cependant il s'é-

gosillait à force de crier, ce qui obligea enfin cette méchante bête de le laisser en ce plaisant équipage. Aussitôt la servante revint du service, et, le trouvant dans un tel attirail, fit plus d'exclamations et de signes de croix qu'il en eût fallu pour chasser le diable du corps d'un possédé. Après l'avoir un peu apaisé, elle lui demanda qui l'avait ainsi accommodé : cet enfant, qui à peine pouvait avoir atteint l'âge de trois ans, répondit en son langage que c'était le moine bourru, d'autant que l'on lui parlait toujours de ce nom-là pour lui donner de la crainte et de l'appréhension. Le père et la mère revinrent pareillement à la maison et le trouvèrent encore dans la même posture que la servante l'avait rencontré, ce qui les étonna si fort que s'ils fussent tombés des nues; toutefois le père, plus judicieux que la mère, jugea incontinent que le singe avait fait ce bel ouvrage, ce qui l'excita à rire, voyant que la mère n'entendait point de raillerie, voulant faire tuer le singe à l'heure même, craignant qu'une autre fois il ne fit quelque mauvais tour à ses enfants. Or cela ne fut rien à l'égal de ce qu'il fit après, comme vous verrez par la suite de ce récit. Un jour il arriva que tout le monde du logis étant allé à la

promenade, le singe s'avisa de se délier, et de faire la barbe au chat à l'exemple du chirurgien qui venait tous les dimanches la faire à un gentilhomme de la maison; pour cela, il attacha les pattes du chat aux bras d'une chaise avec les bandelettes du berceau de l'enfant, puis s'en alla prendre un méchant torchon dans la cuisine, lui mit autour du cou, et au même temps prit un plat qu'il rencontra plein d'une matière noire dont la servante se servait pour noircir les souliers; y ayant mis un peu d'eau, vint pour laver le museau de monsieur le chat, qui chantait une musique enragée, tellement qu'il le lava si bien avec ce noir que l'on ne lui voyait que le rond des yeux; cela fait, il lui coupa les moustaches avec de méchants ciseaux qu'il trouva sur la table, puis il se mit à faire mille gambades par la chambre, renversant tout sens dessus dessous. Pendant ce beau ménage, le gentilhomme arriva avec tout son train; en voyant le chat si bien ajusté, il pensa se pâmer de rire, et fit appeler tous les voisins pour venir admirer l'ouvrage de son singe, lesquels étant venus se prirent à rire aussi bien que lui.

Néanmoins le gentilhomme, craignant que cet animal ne fit plus grand désordre en sa

maison pendant son absence, l'envoya pour quelque temps à l'un de ses métayers qui n'avait point d'enfants, lui recommandant d'en avoir un soin particulier. Ce métayer ne l'eut pas gardé un mois qu'il lui fit un dégât pour plus de cinquante francs : tantôt il arrachait tous les pois et les fèves de son jardin, tantôt il cassait sa vaisselle de terre, tantôt il découvrait le dessus de sa maison; bref, il n'y avait sorte de malices qu'il ne fit. Enfin étant lassé de le garder, il s'en vint en la ville un jour de marché avec sa charette, sur laquelle il mit un pourceau gras et un petit tonneau de vin pour vendre, et par le même moyen rendre le singe à son maître. Ce méchant animal étant près du pourceau ne cessait de lui farfouiller le cul avec ses doigts ; de plus, voyant qu'il pétait le long des chemins, fit un bouchon de paille pour lui fermer le derrière; mais cela n'étant pas bastant de l'empêcher de péter, il s'avisa de tirer le bondon du tonneau de vin pour lui enfoncer dans le cul. Cependant le vin s'en allait de tous côtés, sans que le métayer y prît garde, mais étant arrivé en la ville, il le trouva entièrement vide; de sorte qu'il ne savait à qui s'en prendre, ne jugeant pas que le singe lui eût joué cette pièce; toutefois

comme il vint à vendre son pourceau, il trouva le bondon qui était encore à son cul, ce qui le mit en telle colère, que si ce n'eût été la considération de son maître, qu'il ne désirait pas désobliger, il l'eût tué sur-le-champ. Après donc la fin du marché, le métayer ne manqua pas d'aller au logis du gentilhomme pour lui rendre sa bête, et le prier de l'excuser s'il ne la pouvait pas garder plus longtemps, attendu les méchancetés qu'elle faisait continuellement chez lui. Le gentilhomme, fâché de savoir que son singe était si vicieux, se délibéra de s'en défaire à quelque prix que ce fût.

Cependant l'ayant fait attacher dans sa chambre avec une chaîne de fer, pour l'empêcher de faire aucun mal, il arriva quelque temps après que ce gentilhomme tomba malade d'une colique venteuse, qui l'incommodait grandement; c'est pourquoi désirant y remédier de bonne heure, il envoya quérir promptement le médecin, lequel lui fit préparer aussitôt une médecine, commandant à l'apothicaire de la lui porter le lendemain matin, ce qu'il fit; mais ayant trouvé monsieur dans un profond sommeil, il n'osa l'éveiller; tout ce qu'il fit, fut de laisser ladite médecine qui était dans un gobelet d'argent

sur la table, et dit au valet de chambre de la lui donner aussitôt qu'il serait éveillé. Le singe s'étant détaché monte incontinent sur la table, et trouvant la médecine d'une qualité fort douce ne fit aucune difficulté de l'avaler. Je crois qu'il ne lui fallut point de bouillon aux herbes pour le provoquer d'aller à la selle; car une heure après vous eussiez vu mon singe foirer de tous côtés et jeter des fusées merdifiques par toute la chambre; bref c'était un plaisir non pareil de le voir courir de çà et de là, renversant les chaises et les bancs sens dessus dessous. Le gentilhomme, entendant ce bruit, se réveille en sursaut; voyant les postures et les grimaces extraordinaires de son singe, qui faisait jouer ses dents comme les sautereaux d'un clavecin d'épinette, s'éclata si fort de rire qu'il se porta le mieux du monde le jour suivant. Cela fut sû aussitôt par toute la ville, ce qui excita un chacun d'en rire à son tour. Le général des galères qui était pour lors à Marseille, entendant les plaisantes galanteries de ce singe, l'acheta de ce gentilhomme, mais il ne le garda guère. Car comme ce maître singe avait vu mettre le feu aux canons que l'on tira à l'entrée de M. de Guise, il se détacha un jour, et avec un tison

de feu alla sur les murailles de la ville, où trouvant une grosse pièce de batterie y mit incontinent le feu ; pendant que l'amorce brûlait, il courut vitement à la bouche du canon pour voir ce qui en sortirait, mais venant à faire son effet, le boulet emporta le singe si loin que l'on n'a jamais sû ce qu'il était devenu.

D'un cavalier gascon.

Un cavalier de Gascogne étant un jour en compagnie où la bravoure était le sujet de la conversation, matière sur laquelle le Gascon parle plus volontiers que sur aucune autre, fit une longue énumération de ceux qu'il avait tués. Comment osez-vous, lui dit-on, vous promener par Paris après en avoir tant tué? Paris est bon, ou vous avez des lettres de grâce pour tous les meurtres que vous avez faits. Vous moquez-vous de moi, cadédis ! dit le Gascon ; les châssis de mes fenêtres ne sont faits d'autres choses. Nos prédécesseurs étaient bien de meilleure affaire qu'on ne l'est aujourd'hui. Je tuai dernièrement un homme le plus galamment du

monde, et j'ai plus de peine à obtenir ma grâce, que je n'en ai eu de tous ceux que j'ai expédiés depuis dix ans. Le chancelier n'est pas généreux comme l'étaient ses prédécesseurs. J'ai beau lui dire que j'ai tué cet homme honnêtement, il ne fait, morbleu, que de se moquer de moi. Je suis au désespoir de n'avoir pas affaire à un homme d'épée. J'enrage. Il n'y a point d'honneur à acquérir avec les gens de robe.

Propos ingénieux.

Un soldat romain ayant quitté le parti de César, s'était rangé de celui de Pompée, et disait que le désir qu'il avait de venir lui avait fait laisser son cheval; Cicéron lui répondit : Vous avez mieux fait pour votre cheval que pour vous.

D'un gentilhomme gascon.

Un gentilhomme gascon étant allé il y a quelques années à une des cours d'Allemagne, trouva le moyen de s'y établir

assez avantageusement. La princesse, qui était enjouée et qui aimait les saillies, prenait plaisir à le faire parler, et le voyait volontiers. Un jour l'après-dînée qu'elle avait grosse compagnie, elle lui dit : Monsieur le chevalier, les gens de votre pays savent si bien faire des gasconnades, faites-nous en une, je vous prie, pour divertir la compagnie. Je n'ai point encore vu de Gascon qui y réussisse mieux que vous. Il s'en excusa d'abord; mais étant pressé : Non, madame, dit-il, je n'en ferai rien, s'il vous plaît. J'ai trop d'obligation à Votre Altesse, et votre vie m'est trop précieuse. Si je vous faisais une gasconnade, je vous ferais tous mourir de peur.

Plaisant discours d'une savetière qui se faisait entretenir de trois compagnons.

En une petite ville de ce royaume, non guère loin de Rouen, demeurait un savetier, vivant petitement de ce métier. Sa femme, qui était assez jeune et belle, connais-

sant sa pauvreté et voulant subvenir à la nécessité de la maison, s'efforça d'acquérir beaucoup d'amis, qu'elle savait si proprement entretenir que le mari ne s'en enquérait pas beaucoup, pourvu que sa panse en fut remplie. Entre les plus familiers, il y en avait trois, dont l'un était maréchal, voisin de la maison; l'autre était un jeune marchand forain et étranger, qui souvent trafiquait en la ville ; et le troisième plus dispos était un moine gras et joyeux, au reste docte en la faculté des bas souhaits. Ces trois compagnons étaient si finement aimés de madame la savetière qu'ils ne savaient rien de leur conjonction. Un jour le mari, étant allé à Rouen pour ramasser toutes les savates de la ville, laissa sa femme pour la garde seule de l'honneur de sa maison. A quoi elle fit tel devoir, que rencontrant ces trois champions elle fit promesse à chacun d'eux de le festoyer, banqueter et de le recevoir pendant l'absence de son mari. Le premier, et qui fut le plus chaud de se présenter, fut le marchand qui prit assignation d'aller souper avec elle. A quoi la dame ayant prêté consentement, jour délibéré et garni de provisions, ne faillit secrètement de se trouver à l'heure. Pendant que le souper s'aprêtait,

il commença seulement à caresser la dame, sans se montrer trop âpre à l'exécution de ce que je vous laisse à penser. En ces petites approches, le moine dégoûté après souper, se souvenant de l'absence du savetier, échauffé en son harnais par le bon vin, sort hâtivement et s'en va droit au logis de la jeune dame, laquelle le connaissant au heurter, se trouva fort empêchée du marchand; toutefois, craignant la fureur dangereuse du burlut, qui était assez étourdi pour lui faire quelque scandale, elle pria le marchand, qui n'était pas des plus assuré du monde, de sortir par la fenêtre et se cacher dessous un petit jardinet fait de charpenterie, qui était attaché contre la fenêtre pour mettre des violettes et marjolaines, lequel s'y mit, prié de la dame, encore qu'il plût et versât de l'eau, comme qui l'aurait donnée pour l'amour de Dieu ; mais il fallait, malgré lui, supporter cet orage à peine d'être étrillé d'importance et d'être frustré de son attente. Cependant Jean le dégoûté faisait des compliments à madame la savetière et des protestations de bienveillance, l'assurant que jamais elle ne manquerait de rien. Malheureuse que je suis, je voudrais être morte, parce que je sais qu'à votre occasion je perds la vie et

l'honneur. Le moine, qui ne demandait pas de si longue harangue, ne fit pas comme le marchand qui se passait de caresses; mais de plein saut, sur les degrés, commença à entamer le cuir de la savetière, sans avoir patience de monter en la chambre. La dame (pensant qu'il dût être content de ce service) fut fâchée de le voir monter en haut, et allant après, lui dit : Je vous supplie, sortez d'ici, vous me rendrez infâme. Mais le galant, sans faire compte de ses propos, se mit auprès du feu, et bientôt après commença à chanter sur un vieux banc. Le pauvre marchand, transi de froid et jaloux de se voir frustré du bien qu'il prétendait, patientait outre mesure; toutefois craignant le moine, qui avait une vieille épée enrouillée, et qu'il connaissait assez fou, n'osa sortir, croyant qu'il dût bientôt laisser la proie, passait le temps à claqueter les dents. Mais ce drôle prenait si grand plaisir à son chant, que souvent il recommençait la même chanson, concluant de ne partir du logis que le jour ne parut. Le maréchal qui à telle heure (comme le plus proche voisin) sortait pour visiter sa dame, vint au logis heurter. La savetière, entendant le bruit, dit au moine : J'entends bien que c'est mon compère le maréchal, qui a besoin

de quelque chose nécessaire qu'il vient emprunter; je vous supplie; cachez-vous un peu sous ce lit, jusqu'à ce qu'il s'en soit retourné. Comment, dit le moine, je suis assuré que la requête n'est autre que d'emprunter ce que je tiens déjà ; mais puisque j'ai pris le premier la place, il aura patience pour une autre fois; cependant, ma mignonne, laissez-moi un peu faire, je le contenterai gracieusement. Le moine donc s'en alla à l'huis, contrefaisant, avec une voix douce, la parole de la savetière, et demanda qui heurtait. C'est votre ami, dit le maréchal, ouvrez, je suis tout raide de froid. Ah! dit le drôle en sa voix contrefaite, je ne puis pour cette heure, car il y a céans un mien cousin, qui de malheur est venu naguère qui pourrait vous connaître et déceler le secret de notre amitié. Le maréchal, fâché de telle excuse, pressait fort pour entrer. Le moine au contraire, aise de le voir ainsi trembler, lui tenait tous les propos gracieux qui peuvent faire espérer et vivre l'amant, lui disant en contrefaisant la parole de la dame : Mon cher ami, puisque pour le présent je ne vous puis mieux faire, recevez de moi par cette fente un baiser ou deux, comme témoins du bon vouloir que je vous porte, en attendant

l'heure où je vous pourrai ouvrir. Le maréchal, amoureux outre mesure, met la bouche au droit de l'ouverture, pensant rencontrer la bouche de la savetière, rencontre le cul du moine, qui, au sentir, lui fit connaître la différence des deux. Et connaissant n'être seul jouissant, mais moqué et trompé, proposa de se venger ; et, feignant avoir reçu un merveilleux plaisir d'un tel baiser, lui dit : Ma maîtresse, je suis tellement ravi de la faveur que vous me faites, qu'en attendant l'heure commode pour me recevoir, je m'en vais quérir mon manteau, afin de me couvrir contre la pluie et le froid qui me tourmentent merveilleusement. Ainsi le maréchal retourna en sa maison, chauffa à la fournaise un fer pointu et tout rouge, et l'apporta sous son manteau ; trouvant le moine qui l'attendait, en délibération de se donner du passe-temps, ils entrèrent en des propos amoureux si avant, que le maréchal commença à supplier sa dame de lui faire la faveur d'un baiser. Le moine, content de cette requête, défait ses chausses et lui présente le gracieux visage de son derrière. Le maréchal prompt ayant le fer à la main, le pousse si bien qu'au sentir le pauvre moine connut vite que le baiser était trop chaud,

et de grande douleur cria d'une telle véhémence que tous les voisins, mettant leurs têtes aux fenêtres, commencèrent à s'émouvoir. Le pauvre marchand, qui était avec les violettes à la mortification de la gelée, eut si grand'peur qu'il se jeta du haut en bas et se dénoua la jambe, ce qui le fit crier encore plus fort que le moine. Le maréchal, tout étonné et empêché de ses pauvres malades, compagnons de ses amours, ne sut que faire, sinon de peur d'être repris, le plutôt qu'il put, fait soudain porter par ses serviteurs le marchand en sa maison et le moine ailleurs, de crainte d'être surpris du peuple, lequel s'assembla incontinent. Le maréchal, pour couvrir son fait, se met en peine de renvoyer un chacun chez soi, disant que c'était deux de ses gens ivres qui avaient dressé cette émeute dans toute la ville. Et ayant apaisé doucement un si grand bruit, s'en alla triompher de sa victoire avec la savetière, mangeant le souper que le marchand avait fait apprêter.

Niaiserie d'un cavalier.

Un certain cavalier montait un cheval grandement fort en bouche, qui l'emporta à toute bride, sans pouvoir être arrêté par le cavalier ; ce que voyant ses amis, et craignant qu'il ne s'abattit, ils lui disaient qu'il le retint, à quoi il repartit : Comment voulez-vous que je l'arrête ? je n'ai point d'éperons.

Plaisante réponse d'un serviteur à son maître.

Un gentilhomme du pays du Maine sollicitant un procès qu'il avait au Parlement de Paris, ne payait son procureur que quand il lui en souvenait. Un jour, pensant à ce procès, il appela son serviteur et lui dit : Tiens, voilà un écu d'or, va le porter à mon procureur, et lui recommande mon affaire. Le garçon prend l'écu et en baille un faux qu'il avait en la place ; le procureur l'ayant gardé deux ou trois jours, et s'apercevant

qu'il ne valait rien, va trouver le gentilhomme, et lui dit : Monsieur, voilà un écu qui ne vaut rien, lequel vous m'avez envoyé par votre serviteur. Le gentilhomme, en colère, appela son serviteur et lui dit : Viens ça, je t'ai baillé un bon écu pour porter à monsieur, pourquoi lui as-tu baillé celui-là ? Le garçon, garni d'une gaillarde réponse, dit à son maître : Monsieur, j'avais ce méchant-là il y a bien six mois; mais voyant qu'il ne valait rien, je l'ai mis entre les mains de la justice.

Le cocu de son propre aveu.

Un homme à bonnes fortunes et d'humeur enjouée, venant à Paris, alla loger dans une auberge dont l'hôtesse était fort jolie. Il y fit assez long séjour pour aimer cette belle et pour le lui dire; mais il n'y avait pas moyen d'en rien obtenir. Un jour que l'hôte était à la campagne, il vint tant de monde à l'auberge que tout était plein. Vers le soir, il arriva un homme de conséquence qui demanda à loger. Comme il était connu pour un homme qui faisait grosse dépense et

qu'il était un des meilleurs chalands de cette auberge, où il venait souvent, l'hôtesse, qui ne voulait pas le perdre et ne savait où le mettre, était fort embarrassée. L'amant, voyant une si belle occasion, dit à l'hôtesse qu'il donnerait volontiers sa chambre à cet homme, pourvu qu'elle voulut lui donner la moitié de son lit; mais elle ne pouvait s'y résoudre. Il jura tant qu'il ne la toucherait pas et que ce n'était que pour son intérêt qu'il le faisait, qu'enfin il la sentit ébranlée. On a toujours de bonnes raisons, lui dit-elle, pour ne pas tenir ces sortes de serments, et je gagerais bien aussi que vous ne les tiendrez pas. Il lui fit de nouvelles protestations de faire ce qu'il disait. Je gage dix écus, répliqua l'hôtesse, que vous n'en ferez rien. Si vous tenez parole, je perds les dix écus, sinon ce sera vous qui les perdrez. Le pari ayant été accepté : Pour plus grande sûreté, dit le galant, je veux que vous me liez; car autrement j'aurais bien de la peine à gagner. Le temps de se coucher étant venu, l'homme va trouver l'hôtesse, qui le lia si bien qu'il ne pouvait se remuer. Étant dans le lit, soit qu'elle eut peur que les cordes dont elle l'avait lié lui fissent trop de mal et qu'elle ne voulut pas faire souffrir un homme dont elle

savait qu'elle était aimée et qu'elle croyait mériter une meilleure destinée, soit enfin qu'elle fut bien aise de savoir s'il valait autant qu'elle s'imaginait, ou qu'elle eût envie de gagner dix écus chemin faisant, ce qu'elle ne pouvait faire tant qu'il demeurerait lié, elle eut la charité de le délier. Le galant, se voyant libre, se met en œuvre sans perdre de temps. Il n'est pas nécessaire de dire qu'elle fit semblant de se fâcher. Les dames sont toujours cérémonieuses, et dans ces occasions elles ne manquent jamais de se plaindre d'un peu de violence. Elle eût beau lui dire qu'il n'était pas homme de parole et qu'il perdrait la gageure, il fournit sa carrière et la fournit en galant homme. La nuit se passe, les plaisirs font oublier les plaintes. Le lendemain le mari revient, et la femme prétend avoir les dix écus. Le galant s'en défend et veut que la chose soit jugée; mais par qui, à votre avis ? par le mari même. Quelle apparence ! dit la femme; j'aime mieux vous laisser la gageure. Ne craignez point, dit le galant, je tournerai la chose de manière qu'il ne soupçonnera rien. Il alla trouver son hôte et lui dit : Quoique vous soyez ma partie, monsieur, je ne laisse pas de vous prendre pour mon juge, tant je suis

persuadé de votre équité. Il m'est venu un âne de la campagne, j'ai prié votre femme de trouver bon que je le misse dans son pré; elle n'en voulait rien faire de peur qu'il ne mangeât son herbe. Je lui promets de l'en empêcher. Nous convenons que si l'âne mange de l'herbe, votre femme aura dix écus, mais que s'il n'en mange pas, elle me donnera la somme. Je mets un piquet au beau milieu du pré, et j'y attache mon âne si court qu'il ne pouvait toucher à l'herbe. Votre femme détache l'âne elle-même, et elle n'oserait en disconvenir; l'âne mange son herbe. Jugez, je vous prie, qui a tort et qui doit avoir les dix écus. Le mari jugea contre sa femme; mais le galant fut assez généreux pour ne pas exiger l'exécution de la sentence.

D'une dame qui montra son derrière en bonne compagnie.

Une dame de condition s'habillant le matin auprès du feu, en hiver qui faisait fort froid, sentait son derrière gelé; pendant qu'elle se frisait, elle se faisait tenir son co-

tillon et sa chemise par sa fille de chambre pour se chauffer les fesses; cette fille, ayant laissé du linge à sècher sur la platine, et voyant qu'elle tardait trop à hausser le derrière des hardes de sa maîtresse, craignant que son linge ne brûlât, et voulant par même moyen contenter sa maîtresse, s'avisa d'attacher les cotillons et la chemise de cette dame avec deux épingles sur ses épaules, afin qu'elle se chauffât toujours en attendant qu'elle aille ôter son linge qui brûlait. Sur cette entrefaite, il entra bonne compagnie dans la chambre que cette dame alla recevoir; sentant qu'elle avait les fesses nues, elle crût que sa fille de chambre lui tenait ses cotillons levés, et qu'en voyant la compagnie elle les laisserait aller; mais elle fut toute étonnée, et la compagnie aussi, quand elle alla recevoir le monde à cul nu, car sa fille de chambre ne fut point assez hâtée pour lui détacher à temps les épingles qu'elle y avait mises. Ce qui apprêta tout de bon à rire à tous ceux qui se trouvèrent là présents.

Fameux Gascon.

Le sieur de la Tarrade, Gascon à vingt-quatre carats, parlant un jour de sa naissance et de ses grands biens, élevait jusqu'aux nues les magnifiques bâtiments et les grands revenus de sa terre de la Tarrade, et se plaignait entr'autres choses que ses coquins de valets avaient vendu dans sa forêt pour plus de mille écus de bois mort. Il ne fut pas plus tôt parti, qu'un de la compagnie du même pays et qui le connaissait, lequel avait même vu cette belle terre de la Tarrade dont il parlait si magnifiquement, dit : Messieurs, pures fanfaronnades que ce que vous a dit cet homme. J'ai été chez lui, je connais la Tarrade, et je vous jure, foi de Gascon et d'honnête homme, qu'un escargot, et même pas des plus gros, ferait en moins d'un quart d'heure, sans aller plus vite que le petit pas, le tour et le contretour de sa terre.

Propos remarquables de Thalès.

THALÈS, Milesien, interrogé quelle chose était la plus ancienne du monde, répondit que c'était Dieu, parce qu'il n'a point de commencement ; la plus belle ? le monde, ne se pouvant rien trouver de plus beau, comme étant un ouvrage de Dieu; la plus grande ? le lieu, car il contient tout; la plus légère ? l'entendement, parce qu'il parcourt le monde en un moment ; la plus forte ? la nécessité, qui surmonte toutes choses ; la plus sage ? le temps, qui découvre toutes choses.

Fanfaronnade espagnole.

UN capitaine espagnol voyant un jour l'ennemi de bien près, se mit à trembler. Ceux qui le virent en cet état lui dirent : Quoi, monsieur, vous tremblez quand vous voyez l'ennemi ! Nous avions meilleure opinion de votre courage. C'est, dit-il, le courage qui me fait trembler : la

chair s'aime; elle est fragile et timide, et elle tremble, parce qu'elle prévoit que mon courage va l'exposer à de grands dangers.

D'un charretier passant le pont du Rhin près de Strasbourg.

Un charretier passant le pont du Rhin près de Strasbourg, conduisait une charrette à deux chevaux chargée d'oignons, qu'il menait à la ville. Or, s'étant amusé quelque peu derrière, ses chevaux s'étant approchés trop près du bord du pont de bois, qui n'a point d'accoudoirs, celui qui allait le premier en bronchant tomba, et traîna quant et soi le limonnier et la charrette ; de sorte que tout culbuta dans le Rhin. Le charretier s'avançait à grands pas pour donner du secours ; mais voyant qu'il n'y avait point de remède, dit sans s'étonner : Il ne faut plus que du sel, il y aura pour faire un beau potage.

Bonne repartie de Thalès.

Le même Thalès disait qu'il n'y avait point de différence entre la vie et la mort, d'autant que l'un et l'autre sont naturels aux hommes, et qu'il n'y a pas plus de mal à mourir qu'à vivre; sur quoi quelqu'un lui dit : Pourquoi ne meurs-tu donc pas? Parce, répondit-il, que la mort vient bien sans qu'on la cherche.

La caudelée.

C'est la coutume en basse Normandie de faire bouillir de temps en temps un chaudron plein de toute sorte de lait, où ils mettent un peu de farine, ce qui compose une espèce de bouillie qu'on appelle caudelée, en langage du pays. Cette bouillie étant faite, on la met dans des écuelles et on en envoye par présent chez ses voisins, comme on fait en Poitou des boudins, après qu'on a tué un cochon. Un jour qu'on faisait de la caudelée dans une maison de basse Normandie, n'im-

porte guère en quel endroit, la faiseuse ayant affaire ailleurs, laisse son chaudron sur le feu et sort. Elle ne fut pas plutôt dehors qu'un des voisins entra. Comme il ne perdait jamais occasion de faire une malice quand il la trouvait, le drôle, ne voyant personne que le chaudron sur le feu, défait son haut-de-chausses et chie dedans; puis, prenant un bâton au coin du feu, il démêla si bien le tout ensemble qu'on n'eût pas dit qu'on y eût touché. Cela fait, le drôle se retire au plus vite. Il ne fut pas plutôt sorti que la faiseuse rentra : trouvant sa caudelée cuite, elle la distribua, suivant la coutume, dans plusieurs écuelles qu'elle envoya chez ses voisins, et entr'autres chez celui qui l'avait si bien parfumée, lequel pour lors n'était pas au logis. Il arrive le soir bien affamé, et demande à sa femme si elle n'a rien à manger. La femme lui dit qu'elle avait de la caudelée, et la lui servit en même temps. Comme il avait grand faim, il la mangea sans y trouver rien à redire; mais quand il l'eût mangée, il demanda à sa femme d'où elle l'avait eue. La voisine telle me l'a envoyée, répondit la femme. Foin, morbleu! dit le mari, me voilà pas mal; j'ai chié dans le chaudron, et je le mange. Ainsi le trompeur se trouva trompé.

D'une femme mal embrochée.

Une Picarde, native de Montreuil, avait été mariée à un homme bien riche en argent, mais pauvre en instruments de mathématique. L'amoureuse, voyant que son mari ne lui faisait rien, ne faisait autre chose que de se remuer toute la nuit ; et comme le bonhomme se fâchait de temps de remuements qui l'empêchaient de dormir, elle lui dit : C'est, mon ami, qu'une viande mal embrochée tourne toujours.

L'épée altérée.

Un Espagnol des plus fanfarons, qui se piquait le plus de bravoure et qui était dans le fond le plus poltron qu'il y eût jamais, parlait un jour à son valet des prouesses qu'il disait avoir faites dans les quatre parties du monde, où il avait partout signalé sa valeur. Son valet, qui le connaissait et qui était aussi familier avec lui que don Qui-

chotte de la Manche avec Sancho Pança, lui dit en plaisantant : Je suis persuadé, monsieur, que ce que vous dites est vrai, car en quelques cabarets et bordels que j'aille, j'entends dire partout que vous êtes un fort vaillant homme; mais, par malheur pour moi, ces accès de vaillance ne vous ont pas saisi depuis que je suis avec vous, et je ne puis pas dire avoir été témoin oculaire d'aucune de ces grandes actions que tout le monde vante si fort. Sais-tu bien pourquoi, mon garçon? répondit l'Espagnol. C'est que ma valeur est si redoutable partout que personne n'ose m'attaquer. Depuis que je me connais, je n'ai pas été si longtemps à donner à boire à mon épée. Comme je suis ignorant, répliqua le valet, je vous prie, monsieur, de me dire ce que signifie « donner à boire à votre épée ». Je n'avais pas cru jusqu'ici que les épées fussent altérées. Tu n'entends pas, mon enfant, repartit le maître, les affaires de la guerre. La liqueur des épées est le sang de ceux qu'on tue. Mais, monsieur, avec votre permission, puisque les épées boivent, il faut aussi qu'elles mangent, car autrement elles se rendraient malades. La mienne, mon bonhomme, ajouta l'Espagnol, ne se nourrit que de cœurs de capitaines; les au-

tres de moindre volée s'accommodent des têtes, des bras et des jambes de ceux qu'elle terrassent dans le combat. Oh ! les belles choses que vous m'apprenez, répondit le valet. Que je prends de plaisir d'entendre conter de pareilles aventures ! Je suis ravi d'entendre dire : J'allai, je frappai, je taillai, je tuai, je réduisis en poussière, je fendis une tête jusqu'aux dents ; mais comme je crains un danger aussi bien que Panurge, j'aime fort à le voir de loin ; aussi quand je vois treluser une épée, je tremble deux heures après, et j'avoue que je suis un poltron fieffé. Maraud, lui dit son maître, ne prononce jamais ce mot de poltron dans mon logis, car c'est le profaner entièrement. Puisque tu n'as pas de cœur, il ne fallait pas choisir pour maître la terreur du genre humain. Je l'ai fait, monsieur, lui dit le valet, pour me mettre à couvert des insultes ; car étant avec vous, qui diable oserait me regarder de travers ? Tu as plus d'esprit que je ne croyais, mon ami, répondit l'Espagnol, et c'est fort sagement pensé.

Repartie d'un moine à une demoiselle

CERTAINE demoiselle voyant passer un gros moine par devant elle, et qui était gras et en bon point, dit à celles qui étaient en sa compagnie : Vraiment, voilà un moine qui est bien gros. Ce que le moine ayant ouï, il répondit : Mademoiselle, il y a longtemps que je me fusse accouché, si j'eusse trouvé une sage femme.

Rodomontade des plus espagnoles.

UN Espagnol, aussi fanfaron pour le moins que celui dont on vient de parler, entretenait un jour son valet de ses exploits héroïques, et ne laissait pas un seul petit coin de la terre habitable où il n'eût signalé la valeur de son bras. Le valet, qui le connaissait et qui se moquait de lui : Mais, monsieur, lui dit-il, ne vous ai-je pas entendu dire que vous aviez été banni de France ? Il est vrai, répondit le fier-à-bras ; mais sais-

tu bien pourquoi ? C'est que le roi, qui savait les belles actions que j'avais faites partout où je m'étais trouvé et qui n'ignorait pas le nombre infini de mes conquêtes, eut peur que je ne le détrônasse, et me fit sortir de ses États. Mais tu ne sais peut-être pas comme je m'en suis vengé depuis. Je te le dirai, mais écoute bouche cousue, car les rois sont des personnes sacrées. Mais comme je m'estime autant qu'eux, et qu'encore je ne sois pas roi, ma valeur peut, quand il me plaira, me faire monter sur le premier trône de l'Europe, je veux bien te dire cette belle action qui a été jusqu'ici un secret pour tout le monde. Tu as sans doute entendu dire qu'un roi de France fut tué d'un coup de lance par un chevalier inconnu. J'en ai ouï parler, répondit le valet, mais je croyais qu'il y avait longtemps que c'était arrivé. Pas si longtemps que tu crois, reprit l'Espagnol ; mais qui était ce brave chevalier, à ton avis ? Hélas ! monsieur, répliqua le valet, comment le saurais-je, puisque vous dites que personne ne le sait ? Apparemment cela s'est fait dans un four. Tu es un malin coquin, repartit l'Espagnol, et tu ne mérites pas que je te fasse confidence d'un secret si important. Entre nous, ce fut moi qui fis le

coup pour me venger; mais chut! J'ai fait nombre d'autres actions d'éclat qui n'ont été sues de personne.

Autre du même genre.

Puisque je fais entrer ici nos bons Gascons, et que je les mets souvent à la suite des Espagnols, tous gens à saillies et à rodomontades, il faut encore dire un mot des derniers. La veille d'une bataille, un Espagnol, qui commandait une compagnie de dragons, voulant exprimer le carnage qu'il se promettait de faire des ennemis : J'en tuerai tant, dit-il, que je ferai une montagne de cette vaste campagne; et le soleil, voyant cette hauteur où il avait accoutume de voir une plaine, croira s'être égaré de son chemin. Je veux que les fleurs de ces campagnes fleurissent dans le sang des ennemis de mon souverain, et que les seules herbes que j'ai sous mes pieds se réjouissent de cette misère commune. Elles disputeront de couleur avec les œillets, et en dépit de l'aurore qui les fait naître vertes à force de pleurs, je veux qu'elles meurent rouges.

Un autre, qui faisait semblant de vouloir se battre, disait à son ennemi en le menaçant : Sors, coquin ! Si tu as le cœur de paraître devant moi, je rendrai bon compte de ta carcasse, et la mettrai en tant de pièces que la plus grosse étant jetée en l'air fera moins d'ombre que le plus petit des atomes.

Bons coups contre bonnes dents.

Un bon compagnon se voyant rudement assailli par un chien, duquel il eut été maltraité s'il ne se fut défendu d'une halebarde qu'il portait, le tua. Cette mort étant venue à la connaissance du maître du chien, voulut le faire payer à celui qui l'avait tué, disant que sa bonté et sa fidélité le lui rendaient bien cher. Celui-ci refuse le payement, et dit qu'il ne l'avait pas tué malicieusement, mais que pour se défendre et se garder d'être mordu il avait été contraint de le faire. Le maître du chien, voyant qu'il n'en pouvait tirer d'autre raison, le fit appeler devant le juge, qui s'enquit pourquoi il avait tué le chien. Il répondit que le chien le voulait

mordre, et qu'il s'était défendu. Le juge répliqua : Tu devais tourner le manche de la halebarde et non pas la pointe. Il répondit : Je l'eusse bien fait s'il eut voulut me mordre de la queue et non pas des dents.

D'un serrurier et de ses camarades.

Un serrurier voulant aller au marché à Bourgueil vendre des serrures, avait arrêté avec de ses voisins de partir de bonne heure ; il advint donc que s'étant levé plus matin que les autres, il se mit en chemin, mais ayant fait une bonne lieue et voyant qu'il était trop matin, se voulut reposer en attendant ses compagnons, et sans y penser se coucha au pied d'une potence, où on avait attaché un larron depuis quelques jours, et s'y endormit. Le jour venant, ses compagnons passant là auprès, dirent qu'il fallait appeler le pendu, si bien que l'un va crier : O, compagnon, ô, ô, veux-tu pas venir? tu as assez demeuré là. Le dormeur, qui était dans la fosse, s'éveille, et croyant qu'il parlait à lui, répondit : Oui, oui, j'y vais, attendez-moi. Les passants

se trouvèrent grandement surpris, croyant que c'était le pendu qui leur avait parlé; et le serrurier de courir après eux avec ses ferrements, et eux de fuir, pensant que ce fut le pendu avec sa chaîne; le serrurier les appelle et les suit de toute sa force, eux fuyent encore plus épouvantés. Ainsi ne cessèrent les uns et les autres de fuir et de suivre jusqu'à ce qu'ils furent à Bourgueil, où ils se reconnurent.

L'eau bénite du Normand.

Un Normand étant à Bordeaux, se mit en tête de déniaiser un Gascon, ouvrage difficile. Le Gascon fut plus fin que le Normand, car il le surprit la main dans sa poche, où il cherchait sans doute autre chose que son chapelet. Le Normand fut arrêté, mis en prison et condamné au fouet; mais s'étant trouvé marqué aux armes du roi, il fut ramené en prison et condamné à être pendu. Il avait un fils en Normandie, lequel ayant eu avis de la catastrophe de son père, prit le deuil, donna à sa mort une cause plus

honorable, et lui fit faire un service par je ne sais quel mouvement de piété. Le service étant achevé, le curé, suivant la coutume, prit le bénitier et alla jeter de l'eau bénite sur le tombeau du défunt, que le fils avait fait faire avec toutes les cérémonies requises. Comme le curé faisait son office : Plus haut, monsieur le curé, je vous prie, dit le fils. Le curé lui ayant demandé ce qu'il voulait dire : Mon père est mort en l'air, répondit-il, et si vous ne jetez l'eau bénite plus haut, il n'en attrapera pas une seule goutte.

L'équivoque des deux sœurs.

Les Normands sont gens d'accommodement. Ils troquent quelquefois de femmes, et se marient aussi à tâtons, quoiqu'ils soient d'ailleurs assez défiants, s'il en faut croire M. de La Fontaine, de poétique mémoire et l'homme du siècle qui contait avec le plus de grâce. Un jeune homme de ce pays-là demanda en mariage une sœur d'un de ses camarades qu'il n'avait jamais vue. Le frère la lui promit bien volontiers et fit

approuver le tout à la famille. Ce frère n'avait que sa mère et deux sœurs, qui étaient pour lors à la campagne. Les annonces ayant été publiées, on les fit venir pour faire les noces. Les mariés épousés, on fait bonne chère, et après dîner on se mit à danser. Pendant qu'on dansait, l'époux, qui allait et venait, monte à sa chambre et y trouve la sœur de la mariée. Je ne sais si la ressemblance la lui fit prendre pour sa femme, ou si la trouvant mieux faite il se sentit ému. Quoi qu'il en soit, il l'embrasse; la belle prend en patience et se laisse mettre sur le lit, où il la traita comme il aurait fait sa femme. Sur ces entrefaites, la mère entre et les trouve aux mains. Malheureux, dit-elle à son gendre, ce n'est pas ta femme ! L'époux s'excuse et proteste qu'il l'avait prise pour sa femme. La mère, ne se contentant pas de cela, se mit à dire des injures à sa fille. Le frère de la mariée accourut au bruit, et demanda ce que c'était. La compagnie étant survenue, la mère, qui sentit d'abord qu'en pareil cas le secret est le meilleur remède, se contenta de dire à son fils : Ce malheureux-là (montrant son gendre) a voulu percer une pièce de cidre et a pris l'une pour l'autre. Le fils, qui fut d'abord au fait, soutint la

comédie, et dit : Le mal n'est pas si grand; voilà bien de quoi crier : si la pièce qu'il a percée ne lui est pas propre, qu'il perce l'autre, il n'importe guère.

Naïveté d'un laquais qui voulait envoyer des lettres à sa mère.

Un jeune laquais étant à Rome avec un fort honnête maître, lequel voulut aller à la garde-robe, il commande à son laquais de prendre la chandelle et de lui éclairer. Comme le maître eût fait ce qu'il avait envie de faire, il tire une lettre de sa poche pour s'en servir en ce besoin; son laquais, voyant qu'il l'allait déchirer, lui dit : Monsieur, n'est-ce pas une lettre? Le maître répondit que oui. Ne la rompez pas, dit-il, monsieur, je vous prie; donnez-la moi, je vous donnerai d'autre papier. Son maître lui demande ce qu'il en voulait faire : Ma mère, lui répondit-il, m'a dit en partant de Paris que je lui envoyasse des lettres; puisque je ne puis écrire, je lui voudrais envoyer celle-là. Considérez un peu si sa mère n'eut pas appris beaucoup de nouvelles par cette lettre.

Repartie d'un paysan à deux jeunes écoliers qui allaient à Paris pour étudier.

Deux jeunes étudiants, étant partis de Rouen pour aller poursuivre leurs études à Paris, firent rencontre d'un pauvre paysan monté sur un âne, lequel les voyant se mit à braire d'une si étrange façon, qu'il semblait qu'ils fussent de sa confrérie; les écoliers, voulant gausser le paysan, lui dirent: Mon bon ami, pourquoi laissez-vous ainsi crier votre frère ; ne pouvez-vous pas l'apaiser et lui donner ce qui lui faut. Le paysan, qui n'était pas des plus grossiers de son village, leur répondit : Mon âne, messieurs, est tellement ravi de trouver de ses parents qu'il ne sait qu'elle chère leur faire, et vous connaissant être de ses plus proches, il a commencé d'entonner un air d'allégresse, pour témoigner sa joie de votre bienvenue. Les écoliers furent si étonnés de cette réponse, qu'ils demeurèrent camus comme des chiens d'Artois.

La relique du Normand.

Il se fit un jour à Paris une bataille, où plusieurs attrapèrent maintes balafres. Le capitaine du quartier survint dans l'émotion, et arrêta tous ceux qui lui tombèrent sous la main. Un Normand se trouva du nombre, quoiqu'il n'eût fait que juger des coups. Quelques jours après, il fut mené devant le juge. Interrogé d'où il était, il répondit qu'il était Normand et sergent de sa profession. Questionné sur la bataille, il protesta qu'il n'avait rien fait et qu'il était innocent du crime dont il s'agit. Mon ami, lui dit le juge, vous en avez apparemment bien fait d'autres dont vous n'avez pas été puni. Je suis homme de bien, monsieur, repondit l'accusé, et je n'ai jamais rien fait qui méritât la prison. Le juge, le regardant fixement, lui dit : Vous êtes sergent, rousseau et par dessus tout cela Normand, et vous n'avez jamais fait de mal ? Si cela est, il faut vous couper une oreille pour en faire une relique.

D'un qui se laissa bâtonner pour ne pas manquer de parole.

Deux gentilhommes boulonais, ayant querelle ensemble, vinrent à s'offenser l'un l'autre avec des paroles si outrageuses et piquantes, qu'il était impossible qu'ils se pussent plus rencontrer sans en venir aux mains pour leur honneur, sans l'entremise de leurs amis communs, lesquels, pour empêcher le malheur qui en pourrait arriver, leur firent promettre l'un à l'autre de ne se point offenser en aucune façon. Toutefois, quelque temps après, l'un d'eux rencontra l'autre sur la place de Bologne, et, en présence de tous ceux qui y étaient, lui donna des coups de bâton; de quoi pourtant celui qui les reçut, qui avait son épée, ne fit autre semblant de s'offenser, sinon qu'il dit : Messieurs, je vous prends pour témoins de ce que celui-ci m'a donné des coups de bâton sur la place, et que je ne me suis point défendu pour ne manquer pas de parole.

D'un laquais étant avec son maître.

Un laquais étant avec son maître, qui était en compagnie de quelques gentilhommes de ses amis, voulant passer une porte, ils se firent entre eux plusieurs compliments à qui passerait le premier. Après plusieurs contestations, ils obligèrent son maître à passer devant ; le laquais, croyant qu'il y allait de son honneur s'il ne suivait immédiatement son maître, pensa culbuter les autres pour être à sa queue ; ce que voyant son maître, après que la compagnie fut partie, il reprit son laquais, le menaçant de le châtier, si une autre fois il se mêlait de passer avant que tous les honnêtes gens fussent passés. Le laquais retint si bien ce commandement, qu'un jour comme son maître allait à cheval à la rue Saint-Jacques et passait par dessus le pont Notre-Dame, il regarda derrière, lui étant devant Saint-Yves ; ne voyant point son laquais, il crut qu'il s'était égaré ; il demeura deux ou trois heures chez un libraire. Comme en retournant il passait par dessous le Petit-Châtelet, il vit son laquais le chapeau au poing, qui faisait la révérence à

tous ceux qui passaient ; son maître lui demanda ce qu'il faisait là, il lui répondit : J'attends que tous ces honnêtes gens-là soient passés. Il prenait la voûte du Petit-Châtelet pour une porte.

Le harangueur déconcerté.

Louis XIV, faisant un jour son entrée dans une ville du royaume, fut harangué par un des magistrats, qui passait pour un homme d'esprit. Comme c'était la première fois qu'il avait paru devant un si grand roi, tout habile homme qu'il était, il travailla toute la nuit, et quand il fut question de parler, il demeura tout interdit ; cependant il se remit un peu, son début fut assez ingénieux et il dit quantité de bonnes choses, que le roi écoutait avec assez de plaisir. Il n'avait pas prononcé la moitié de son discours, qu'un âne, qui était près de là commença à braire, et faisait si grand bruit, que le roi, en étant incommodé et ne pouvant entendre ce que disait l'orateur, cria assez haut : Qu'on fasse taire cet âne. Le harangueur parlait avec tant d'action, que n'ayant point entendu

braire l'âne, crut que le roi ordonnait de lui imposer silence. Cela le déconcerta tout à fait, et le fit demeurer court, sans qu'il pût dire autre chose si ce n'est : J'avais bien cru, Sire, que je n'étais pas capable de haranguer Votre Majesté, et je ne l'ai point fait sans répugnance. Le roi ne pût s'empêcher de rire de l'équivoque. Cela acheva de déconcerter le harangueur. Le roi eut beau lui dire qu'il était bien content de sa harangue, il n'y eût pas moyen de le faire reprendre, et il se retira au travers de la foule, inconsolable de l'accident qui lui était arrivé.

Autre harangueur.

PUISQUE nous en sommes aux harangues, nous dirons encore un mot d'un autre harangueur, qui ne fut pas plus heureux que le précédent. Le roi passant un jour par une petite ville, on vint lui dire qu'il allait être harangué. Ce prince, qui n'aimait pas la bagatelle et qui croyait que ce serait une merveille si dans une pareille bicoque il y avait un orateur supportable, eût de la peine à consentir qu'on le haranguât; cependant il

se rendit aux remontrances qu'on lui fit sur les mauvaises conséquences d'un refus, à condition que la harangue serait des plus courtes. On ne manqua pas d'en avertir monsieur l'orateur, qui promit et tint parole. Etant donc venu devant le roi à la tête de la magistrature, il se trouva si surpris qu'il ne pût dire que Sire, qu'il répéta trois ou quatre fois. Est-ce tout ce que vous avez à me dire ? dit le roi. Sire, répondit l'orateur, Votre Majesté m'étonne. Fort bien, dit le roi, vous ne pouviez pas à mon gré me faire une meilleure harangue, et je vous en remercie.

La fausse délicatesse.

La délicatesse sied aux femmes, comme la force sied aux hommes. Il est vrai qu'il y a des dames qui la portent à l'excès, comme on verra par les quatre dont on va parler, qui prétendaient se surpasser l'une l'autre en délicatesse. Elles gagèrent à qui était la plus délicate des quatre, et convinrent d'un juge qui devait décider le différend, après avoir entendu les parties. Me promenant un matin à la fraîcheur dans mon jardin, en chemise

et en mules, et me lavant le pied de la rosée du mois de mai, dit la première, une feuille de rose tomba dessus, et j'en fus boiteuse plus de trois mois. Ma fille de chambre, dit la seconde, faisant un jour mon lit laissa étourdiment un petit pli à un de mes draps, qui étaient de la plus fine Hollande : je me couchai malheureusement sur ce pli un peu brusquement et me rompis trois côtes, qui donnèrent de l'exercice aux chirurgiens durant plus de quatre mois. La troisième dit qu'elle avait toujours fort recommandé à sa fille de chambre de partager ses cheveux en la coiffant avec tant d'égalité qu'il n'y en eût pas plus d'un côté que de l'autre, sachant bien ce qui pouvait arriver s'il en était autrement; mais qu'une fois en ayant laissé par mégarde trois ou quatre d'un côté plus que de l'autre, cela lui avait fait si fort pencher la tête de ce côté-là qu'elle n'avait pu la redresser depuis. Il n'y a personne de vous, mesdames, dit la quatrième, qui n'aille à la selle une fois tous les jours pour le moins; cependant je parie qu'il ne vous est pas arrivé ce qui m'arriva avant-hier. En faisant mes affaires, ce que je fais le plus doucement qu'il m'est possible, je me rompis une veine du derrière, et je suis si délicate qu'il

n'y a point de chirurgien qui puisse la raccommoder sans mettre le reste en pièces; de manière que j'aime mieux demeurer avec ce défaut, que de rendre le mal plus grand en voulant y remédier. Le nouveau Pâris se trouva si fort embarassé qu'il ne sût à laquelle de ces quatre déesses donner le prix. Les lecteurs en décideront s'ils peuvent.

Belle réponse faite à Henri le Grand.

Ce grand prince, que les histoires appellent le Restaurateur de la monarchie française, et que sa grande clémence jointe à la valeur de son bras toujours victorieux a fait admirer de tout le monde et mettre au rang des plus grands monarques de l'univers ; cet hercule, dis-je, avait des pointes si belles et si judicieuses que les plus nobles plumes n'étaient pas moins occupées à recueillir ses sentences qu'à décrire ses travaux et ses exploits. Je me contenterai d'en marquer deux ou trois assez connues, pour obliger par ces échantillons les étrangers d'en rechercher d'autres dans le cours très illustre de sa vie. Passant un jour en carosse par sa bonne

ville de Paris, il jeta les yeux sur un vieillard qui avait les cheveux blancs et la barbe noire; et ayant fait arrêter le carosse, lui demanda la raison de deux couleurs si contraires : *Ah ! Sire,* répondit-il promptement à ce prince qui n'aimait pas la longueur, *c'est que mes cheveux sont plus vieux de vingt ans pour le moins que ma barbe.* Le roi se prit à rire, et loua cette réponse ingénieuse.

Bon mot qui fut dit à Alphonse, roi de Naples.

Un gaillard qui avait vécu plus longtemps qu'il ne croyait, et à peu près du caractère d'un poète à *quintessence* de ces derniers temps, qui ayant vu la fin de son bien, s'avisa de présenter ces quatre vers à un grand prince :

Sire, j'ai fait des vers pour le prince d'Orange,
Dans un temps où j'avais vingt mille écus de bien.
Admirez comme le temps change :
Ce prince est sur le trône, et moi je n'ai plus rien !

Ce gaillard, dis-je, qui souffrait et qui

savait que le roi Alphonse aimait les bonnes plaisanteries, trouva un jour moyen de l'aborder, et lui dit : Sire, je vous demande justice contre un fâcheux créancier, à qui feu mon père devait quelque chose. Quoique mon père ne m'a rien laissé, j'ai payé plusieurs fois cette dette, et cet importun créancier me la demande encore et me poursuit tous les jours. Si vous ne m'aidez, Sire, je ne sais plus quel remède y apporter. Voilà, dit le roi, un injuste créancier. Qui est-il ? C'est mon ventre, Sire, répondit le pauvre diable. Je lui ai si souvent payé sa dette qu'il ne me reste plus rien. Je supplie très humblement Votre Majesté de m'aider à le contenter. Elle fera un grande charité. J'ai un pareil créancier, répliqua le roi. Il est vrai, Sire, repartit le malheureux ; mais vous avez de quoi payer, et moi je n'ai rien. Le roi trouva cette manière de demander bien imaginée, et lui fit donner quelque chose.

Niaiserie d'un valet expérimenté.

Le valet d'un certain banquier ouï-dire qu'une broche était mieux dit en français qu'un hâte. Il advint donc qu'il lui

tomba entre les mains un paquet de lettres pour Paris, sur lequel était écrit : A la hâte, à la hâte. Si bien que croyant que ces lettres fussent envoyées à l'hôtellerie de la Broche, il prit sa plume, et effaça : A la hâte, à la hâte, et y mit : A la Broche, à la Broche.

Naïveté d'un paysan envers son juge.

LAISSONS les naïvetés des laquais, nous en avons donné assez d'exemples, venons à la naïveté d'un paysan envers son juge, qui n'est pas mal plaisante. Un juge avait condamné un pauvre homme à être pendu, le bourreau commanda à un charpentier du lieu de faire la potence. Le charpentier n'en tint pas compte, disant qu'il en avait déjà fait deux ou trois dont il n'avait point été payé, et qu'il n'en ferait point sans argent; le bourreau lui dit qu'il verrait ce qui lui en arriverait. Faute de potence, l'exécution ne put être faite pour ce jour-là, ce dont le juge, fort en colère, envoya quérir l'exécuteur pour savoir de lui à quoi il avait tenu. Celui-ci s'excusa sur le charpentier, qui n'avait pas voulu faire la potence, quoiqu'il lui en eût

fait commandement de la part du juge. Le juge aussitôt l'envoya quérir : étant devant lui, il lui fit une forte réprimande de n'avoir pas obéi à son commandement ; à quoi le charpentier répondit : Il est vrai, monsieur, que j'ai refusé de la faire sur la parole de l'exécuteur, parce que j'en ai fait d'autres dont je n'ai pas pu être payé ; mais si j'eusse cru que la potence eût été pour vous, je n'y eusse pas manqué et j'eusse quitté toute autre chose.

Le plaideur à mauvaises pièces.

Un homme qui avait un procès alla consulter son avocat. La consulte se fit en présence de la femme, qui avait ce jour-là plusieurs de ses amies, qui eurent leur part du divertissement. Après que le plaideur eut conté son affaire, l'avocat lui demanda quelles pièces il avait, et voulut les examiner. Le bonhomme lui ayant remis son sac, l'avocat lui dit, après avoir lu ses pièces et avoir entendu ses raisons : Votre cause ne vaut rien, mon ami, et les pièces que vous avez là ne concluent rien pour votre affaire.

La femme de l'avocat, qui voulait rire et faire rire ses amies, lui dit d'un ton moqueur : Vos pièces ne valent rien, mon ami. Les dames se divertirent de l'équivoque, et le plaideur n'en étant pas content mit la main dans ses chausses et en tire d'autres papiers qu'il y avait : En voici d'autres, dit-il, qui me feront gagner mon procès. Les dames, qui crurent qu'il allait étaler les pièces que la nature lui avait données, tournèrent le dos toutes honteuses.

Le gaillard villageois.

Un gaillard de village désirant obliger son procureur, l'alla trouver, lui disant qu'il n'avait pas d'argent ; le procureur lui dit qu'il était bien pauvre s'il n'avait rien ; le gaillard lui répondit : Si vous voulez prendre un lièvre, je vous le donnerai. Oui dà, je le prendrai, dit l'autre. Pour lors le paysan lui repartit : Vous feriez plus que mon chien, qui chassa hier toute la journée et n'en pu jamais prendre un.

Ingénuité d'une femme à son mari la première nuit de ses noces.

Une jeune fille unique fut mariée à un jeune homme de son voisinage, à qui le père et la mère la donnèrent volontiers pour la tenir toujours auprès d'eux. Les mariés étant couchés, l'époux, avant quede consommer le mariage, fit un grand discours à l'épouse sur le devoir des femmes, et sur l'amour réciproque que le mari et la femme devaient avoir l'un pour l'autre. Le mari et la femme nedoivent être que la même chair, lui dit-il entr'autres choses; tout doit être commun entr'eux jusqu'à leurs plus secrètes pensées; bref, ils ne se doivent rien cacher : et pour vous donner bon exemple en cela, je vous dirai franchement une chose, que j'aime mieux vous dire moi-même que de vous la laisser dire par un autre, qui pourrait nous brouiller. Il y a environ quatre ans que je devins amoureux d'une jeune fille, qui m'accorda ce que vous ne pouvez me refuser à présent. Je ne vous fis point de tort en cela, parce qu'alors je ne vous connaissais pas et ne vous avais par conséquent rien

promis. En un mot, je lui fis un beau petit garçon, qui a environ trois ans, et que je tiens chez un de mes amis : si vous le trouvez bon, et que vous me promettiez de ne pas le maltraiter, je le ferai venir. Puisque vous me parlez ainsi à cœur ouvert, dit la femme, je serais bien de mauvaise humeur de ne pas répondre à votre franchise. Ainsi, puisque nous ne devons être qu'un cœur et qu'une âme et n'avoir rien de réservé, je vous dirai aussi que j'ai une petite fille d'environ deux ans, qui est encore en nourrice ; un jeune homme me fit ce présent sous promesse de mariage, car autrement je ne lui aurais rien accordé ; mais le méchant m'a trompé, et Dieu l'en punira. Cependant je m'en console, parce que vous valez mieux que lui. En cela, je ne vous ai pas offensé non plus, puisque je ne vous connaissais pas et que je ne vous avais rien promis. Je la ferai venir si vous le trouvez bon ; et comme ils sont à peu près de même âge, nous les marierons, si vous voulez, quand ils seront grands, et leur ferons de nos biens telle part que nous jugerons à propos. Le mari fut si surpris d'une réponse à laquelle il ne s'était pas attendu, que sans ajouter un seul mot, il se lève et s'en va en chemise dans la cour, car

c était dans la belle saison. Il y trouva par hasard le bât d'un âne qu'il se mit sur le le dos, et criait tout haut : *Je suis bâté.* Le beau-père, qui ne dormait pas, entendant plusieurs fois crier : Je suis bâté, éveilla sa femme et lui dit : Qu'a notre gendre de s'être levé d'auprès de sa femme et de crier : *Je suis bâté?* Allez voir ce que c'est : elle aura été assez sotte pour lui dire quelque chose qui l'ait obligé de faire le fou. La bonne femme prend au plus vite sa jupe et ses mules, et va trouver sa fille au lit. Elle ne fut pas plutôt entrée qu'elle ferma la porte, où le bonhomme, curieux de savoir ce qui s'était passé, arriva un moment après, et la trouvant fermée se mit à écouter par le trou de la serrure. La bonne femme, qui avait fait accoucher sa fille sans que personne en eût rien su, lui demanda ce qu'elle avait dit à son mari qui l'obligeait à crier de la sorte. Je lui ai donné, ma mère, répondit la fille, confidence pour confidence, et lui conta là-dessus ce qui s'était dit de part et d'autre, sans oublier le long discours sur les devoirs du mariage, et conclut en disant qu'il n'y avait pas là de quoi se mettre de mauvaise humeur. Comment ! bête, lui dit la mère, n'as-tu point de honte de lui avoir dit cela ?

Il devait être le dernier à le savoir, et as-tu pu ignorer de quelle importance était la chose? J'avaiseu quatre ou cinq enfantsquand j'ai épousé ton père, et il est encore à le savoir. Le mari qui, comme on l'a déjà dit, écoutait à la porte, fut bien étonné d'entendre une chose de laquelle il ne s'était jamais défié, et allant trouver son gendre qui criait d'un côté : *Je suis bâté*, lui répondait de l'autre : *Je suis sanglé*. Après s'être conté leur commune aventure, à laquelle ils ne voyaient point de remède, la nécessité leur tint lieu de consolation. Le cocuage est une de ces choses qui ne serait pas un mal, si l'on pouvait l'ignorer : en effet, il vaudrait mieux demeurer dans l'ignorance que de devenir savant à ses dépens; et ceux qui s'amusent à écouter ce qu'on dit d'eux ressemblent à des gens qui, cherchant aux lieux le flambeau à la main, trouvent plus qu'ils ne voudraient,

Le pédant orateur.

Feu M. le prince de Condé passant par une petite ville de Picardie, messieurs de la magistrature résolurent de le

haranguer. Mais quand il fut question de choisir un orateur, ce fut là la difficulté. Comme au conseil des rats, on convenait tous qu'il fallait attacher une sonnette au cou du chat, mais personne ne voulait se charger de la commission ; de même messieurs de la Régence étaient tous d'avis de haranguer, mais personne ne voulait être le harangueur. Après s'être bien disputés, quelqu'un alla songer au maître d'école, et le proposa pour harangueur. On envoie quérir incontinent le maître d'école, et on lui dit qu'étant nécessaire de haranguer M. le prince de Condé et n'y ayant point dans la magistrature d'homme de lettres qui voulut se charger de la commission, ils avaient jeté les yeux sur lui, et qu'il avait jusqu'au lendemain à se préparer. Le maître d'école dit tout net qu'il n'en ferait rien, et qu'on se moquait de lui. Bref, on consulte et, pour applanir les difficultés, on propose de lui donner cent francs pour ses peines. Le pédant ouvre les yeux à cette proposition, l'accepte, et tire par ce moyen la magistrature d'un grand embarras. Le prince arrivant donc, le pédant se mit à la tête de la magistrature, et après trois ou quatre révérences pédantesques, en abordant Son Altesse, il lui dit le plus gravement du

monde : Monseigneur, les sots que voilà (montrant la magistrature) ont prié le pédant que voici (en se montrant) d'assurer Votre Altesse que nous sommes tous ses très humbles et très obéissants serviteurs. Quoique messieurs de la magistrature ne fussent pas contents de la harangue, ils n'osèrent rien dire par respect pour M. le prince, qui les remercia de leur bonne volonté; mais à peine eurent-ils le dos tourné, qu'ils commencèrent à harceler le pédant, disant qu'il n'avait rien fait qui vaille, et qu'ils ne lui donneraient rien. Le pédant, qui avait compté sur tout autre chose, soutenait qu'on devait lui payer ce qu'on lui avait promis et qu'il avait bien fait. On parlait avec assez de chaleur de part et d'autre; de sorte que M. le prince, qui n'était pas éloigné, entendant quelque chose de la dispute, voulut savoir ce que c'était. Le pédant s'avance et lui dit : Monseigneur, ces gens-ci m'ont promis cent francs pour haranguer Votre Altesse, et à présent ils ne veulent pas me payer, et disent que je n'ai rien fait qui vaille. Ils ont tort, répondit M. le prince, vous avez fort bien fait ; et, messieurs, vous n'avez qu'à le payer.

Plaisante galanterie que fit un bouffon au duc de Savoie.

Le duc de Savoie avait un certain bouffon italien, lequel était extrêmement prompt et subtil en reparties; de sorte que ledit duc prenait un singulier plaisir de lui faire tous les jours de nouvelles flasques, pour l'obliger à quelques galanteries. Il s'avisa un jour entr'autres de faire couper la queue et les oreilles à son cheval. Le bouffon, venant à l'écurie et trouvant son cheval en tel équipage, se douta aussitôt que le duc lui avait joué cette pièce; de quoi le bouffon, ne faisant aucun semblant, tâcha d'épier l'occasion que les palefreniers devaient aller dîner pour mieux exécuter son entreprise : tellement qu'ayant pris son temps, il mena son cheval dans la grande écurie du duc, où ayant trouvé des ciseaux, fendit les narines à tous les chevaux en général, puis se retira sans faire beaucoup de bruit. Ce même jour, il prit fantaisie au duc de visiter son haras et de faire voir ses grands chevaux à un jeune seigneur qui l'était venu voir. Comme il entra dans l'écurie, il aperçut incontinent que

ses chevaux avaient les naseaux fendus ; ce qui le fâcha de telle sorte, qu'il voulait faire pendre tous ses palefreniers ; mais le bouffon, qui était derrière lui, ayant compassion de ces pauvres innocents, dit au duc : Vous ne devez pas vous passionner de cela, ni accuser personne que vous-même, d'autant qu'ayant fait couper la queue et les oreilles à mon cheval, les vôtres se sont tellement éclatés de rire de le voir de la sorte, qu'ils se sont eux-mêmes fendus les narines : ce qui obligea le duc de changer sa colère en risée, quoique la perte fut grande.

Belle repartie du roi Henri à un gentilhomme nouveau venu.

Ce roi découvrit un jour d'assez loin un gentilhomme assez niais et mal bâti, qui s'amusait à contempler les tableaux dans une galerie du *Louvre;* auquel, en s'approchant de lui, lui demanda à qui il appartenait. Ce gentilhomme, qui n'avait jamais vu le roi, qui ne le connaissait pas et qui portait son bois fort mal raboté, répondit sérieusement qu'il appartenait à lui-même. *Ventre*

saint gris! dit le roi, qui avait remarqué sa sotte contenance, *vous appartenez à un sot maître, qui ne vous a pas mieux enseigné, ni donné de meilleures leçons.*

La confession révélée.

Une femme de village ayant eu quelque démêlé avec son curé, s'avisa un jour au sortir de vêpres de le maltraiter de paroles. Le curé s'excusa du mieux qu'il pût; mais on ne prit point ses excuses en payement. Comme les femmes sont acariâtres et qu'elles ne sont pas accoutumées d'avoir le dernier mot, il n'y eut point d'injures qu'elle ne lui dit. Le curé, outré de se voir poussé si publiquement, ne pût conserver la gravité pastorale et s'empêcher de dire en se retirant : *Maugrebleu de la putain!* Je vous prends tous à témoins, s'écria-t-elle de toute sa force : ce méchant homme a révélé ma confession, car il ne le sait que par là ; ainsi je demande qu'il soit puni.

D'un tailleur qui se dérobait du drap à soi-même.

Un tailleur de Rouen, nommé Le Comte, était si accoutumé à dérober du drap quand il faisait des habits, qu'il continuait ses larcins même en s'habillant soi-même. Et comme sa femme s'en étonnait, il lui dit : J'ai si grande crainte de perdre une si bonne habitude, que je ne m'épargne pas moi-même, de peur d'apprendre à épargner quelque autre après moi.

D'un paysan et de son âne.

Un villageois allant à Paris avec son âne chargé de cotterets qu'il y portait vendre, s'étant laissé choir avec sa charge dans un bourbier, le frappait à grands coups de bâton pour le faire relever. Un gentilhomme, vêtu d'écarlate, passant par là, lui dit : Comment, coquin, n'as-tu pas de honte d'outrager ainsi ce pauvre animal ? Je te jure, si tu continues davantage, que de ton

bâton même, je t'en appliquerai cinq cents coups sur les oreilles. Le pauvre homme ne sut faire autre chose que d'ôter son chapeau bien humblement et de se taire jusqu'à ce que le gentilhomme, qui allait aussi à Paris, eût passé son chemin. Comme il le vit assez éloigné de lui, il reprit son bâton et en chargea son âne encore plus rudement qu'il n'avait fait, lui disant, en se moquant du gentilhomme : Comment, monsieur mon âne, qui eût cru que vous eussiez des amis en Cour !

La dévotion facétieuse.

Une femme de fort peu de cervelle, mais mariée à un homme qui était dans les grandes charges, ce qui la faisait considérer, quelque peu considérable qu'elle fût par elle-même, avait reçu pour présent des Heures fort propres. La bonne créature, s'imaginant que tout ce qui était dans ses Heures était prière, étant un jour à genoux à l'église, ouvre ses Heures ; tombant précisément sur le privilège, elle fit un grand signe de croix et se mit à lire bien dévotement : *Il est per-*

mis à tel... *de faire imprimer, vendre et débiter, durant l'espace de,* etc., *un livre intitulé: Heures de Notre-Dame*, et ainsi du reste. Puis, tournant le feuillet et venant au calendrier, elle fit un autre signe de croix de la taille du premier et continua à lire : *Janvier a trente un jour et la lune trente*. Puis, prenant les fêtes pour les Litanies, elle dit : *La Circoncision*, *Ora pro nobis*, et ainsi des autres fêtes. Quand elle fut en février, elle lût : *Février a 28 jours et la lune vingt-neuf*, *et quand l'année est bissextile*, *il en a vingt-neuf et la lune trente ; le jour a neuf heures et la nuit quinze*, et ainsi des autres. Ses oraisons ainsi faites, elle s'en retourna chez elle fort contente de sa dévotion.

D'un villageois et d'une jeune demoiselle.

Un certain villageois étant venu à la ville dans la maison de son maître, et voulant entrer dans la chambre, il la trouva pleine de quantité de demoiselles qui étaient venues voir la maîtresse du logis : ce que voyant le villageois, il voulait sortir de la

chambre; une jeune demoiselle fort belle et fort jolie l'ayant remarqué, lui dit tout haut : Venez-çà, mon ami, venez-çà, que craignez-vous? nous ne vous mangerons pas. Le paysan, fort honteux, ne laissait point de gagner la porte. Cette jeune demoiselle lui dit : Approchez-vous de moi, vous dis-je; de quoi avez-vous peur? je ne mords ni ne rue. Pardi, mademoiselle, dit le paysan, il ferait donc bon monter sur une telle bête.

La veuve mal mariée.

Une jeune veuve assez jolie qui, pour le peu de temps qu'elle avait demeuré avec son premier mari, s'était si bien trouvée, qu'elle eut envie d'en prendre un second, se remaria à un jeune homme qui ne payait que de mine (à quoi les femmes sont souvent trompées, parce qu'elles sont obligées de prendre un mari au hasard, comme quand on joue à la banque). Le jour des noces s'étant passé en danses et en festins, et la nuit étant venue, la mariée, lasse de danser et bien aise de prendre un exercice plus agréable,

les dames la menèrent coucher. Le marié voulut la suivre, mais les jeunes hommes de la noce l'en empêchèrent, disant qu'il n'en serait pas quitte à si bon marché, et qu'ils voulaient boire de l'hypocras à gogo. Ils l'emmenèrent donc et le firent boire jusqu'à deux heures après minuit, que le marié les congédia, plus pour épargner sa bourse que par l'impatience qu'il eût d'aller trouver sa femme, avec laquelle il n'allait coucher qu'à regret, sentant bien que ses armes n'étaient pas à l'épreuve du choc qui les attendait. Il monte enfin à sa chambre, et la nouvelle mariée, qui l'attendait avec impatience, ne pût s'empêcher de lui demander qui l'obligeait de demeurer si longtemps. Ah ! ma chère enfant, dit-il en soupirant, ces avaleurs d'hypocras nous ont fait bien du fracas. Nous en aurons pour une belle somme chez l'apothicaire. Eh ! monsieur, répondit-elle, est-ce à quoi il faut songer présentement ? Nous verrons à cela une autre fois. Couchez-vous seulement. Vous n'en faites pas plus de cas que cela ? reprit-il. Je suis persuadé qu'ils en ont bu pour plus de vingt florins. Il les faudra payer, dit la mariée, nous y songerons demain ; venez vous coucher. Combien croyez-vous, continua le marié, que le festin

de nos noces nous coûtera? De quoi vous embarrassez-vous présentement, mon ami, lui dit-elle; n'est-il pas temps de se coucher? Nous n'en serons pas quittes pour cinquante écus, reprit-il. Eh bien ! dit la mariée, quand nous les aurons payés nous ne les devrons plus. Cela nous mettra-t-il à l'hôpital ? Oh ! vraiment, continua-t-il, j'oubliais la pâtisserie. Vous pouvez compter, ma mie, qu'il nous en coûtera bien près de soixante écus. Quelle honte ! dit-elle, de songer à cela à l'heure qu'il est. Venez vous coucher, et remettons cet examen à demain. Là-dessus il commence à se promener à grands pas, comptant sur ses doigts. Comme il ne pouvait pas bien trouver son compte, il prend des jetons et se met à calculer, disant tant pour ceci, tant pour cela, etc. La pauvre femme, qui s'était attendue à un plus agréable calcul, était au désespoir de voir que la nuit se passât à ces niaiseries. Je vous proteste ma vie, reprit-il enfin, que nous n'en serons pas quittes pour deux cents florins. Cette pauvre femme désolée, comme vous pouvez le croire, de voir le flegme de cet homme, qui paraissait de glace où un autre eût été tout de feu, le pria le plus amiablement qu'elle pût de se coucher. Il répond

qu'il avait froid : elle fait allumer du feu, ou l'allume elle-même ; il se chauffe, la tête toujours pleine de la dépense de la noce. La mariée, qui commençait à avoir mauvaise opinion de lui, le pressa tant de se coucher qu'à la fin il le fit. Ne pouvant plus reculer, il se détacha avec la même répugnance qu'un écolier à qui son régent veut donner le fouet. La pauvre femme, qui l'attendait en bonne dévotion, fut bien étonnée qu'au lieu de la caresser, il commença par faire le signe de croix, et dit ensuite son office tout haut, qui dura trois bons quarts d'heures. L'office achevé, au lieu de se tourner vers elle, il lui tourna le dos et se mit à ronfler. Je vous donne à penser si la pauvre femme fut surprise d'un pareil régal. Quel homme est-ce ci, bon Dieu ! disait-elle en soi-même. A-t-on jamais entendu parler de chose pareille ? Comme elle s'était attendue à être traitée tout autrement, elle se tournait brusquement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour tâcher de l'éveiller. A qui en veut cette tourneuse? dit le nigaud. Ne saurait-on dormir avec elle ? La viande bien embrochée ne tourne point, répondit la femme, et si je l'étais comme il faut, je ne tournerais point non plus. Ce fut encore un

coup tiré en l'air : le mari se rendormit, et la femme, ne pouvant faire mieux, fut contrainte de dormir aussi ou du moins d'en faire semblant. Vers la pointe du jour, un petit accès de bonne volonté ayant saisi le pauvre homme, il se tourna vers sa femme qui faisait semblant de dormir, et lui dit en la poussant : Jeanne, Jeanne ; mais Jeanne, qui voulait un peu se faire solliciter, ne répondit qu'en ronflant. Le pauvre homme, qui se rebutait aisément, voyant qu'elle ne disait mot, se tourne de l'autre côté en grondant et disant : Réponds si tu veux. Jeanne, faisant d'abord semblant de s'éveiller, bâille, tousse et crache pour lui faire entendre qu'elle était prête à le recevoir ; mais le bonhomme, en qui ce mouvement d'humanité n'avait fait que passer, ne lui répondit rien. La femme, voyant cela, le pousse et lui dit : Qu'est-ce que vous vouliez tantôt, Gervais ? Rien, répondit-il brusquement ; de sorte qu'il fallut qu'elle prit patience. Vers les huit heures, voyant que son homme ne lui demandait rien, elle s'assit sur le chevet, où elle attendit vainement assez longtemps, et résolut enfin de s'habiller. Elle prend son corps en faisant le signe de la croix, se lace, commence à dire son *Pater*, et prend son

cotillon; mais avant que de le jeter sur elle: Gervais, dit-elle, n'avez-vous pas besoin de moi avant que je prenne mon cotillon? Non, répondit Gervais. Et à l'instant, achevant son *Pater* et le reste de ses oraisons, elle se jeta hors du lit aussi satisfaite que quand elle y était entrée.

Plaisante rencontre d'un peintre à une demoiselle, qui se voulait faire représenter de sa hauteur en forme de pucelle.

Une demoiselle d'une singulière beauté, se voulant faire tirer au naturel, envoya quérir le meilleur peintre de Paris, lequel étant venu, lui dit : Monsieur, il y a longtemps que j'ai dessein d'avoir mon portrait de votre main, sachant que vous êtes un de ceux qui savez le mieux imiter la nature; mais je souhaiterais que vous me représentassiez en pucelle, et de la même grandeur que je suis. Le peintre ne manqua point de déployer tous les secrets de son art pour la tirer au vif et la faire ressembler. La demoi-

selle, aussitôt qu'elle sût que l'ouvrage était parachevé, fut curieuse de l'aller voir, et ne trouva point de défauts dans son tableau, que si ce n'est que l'on l'avait représentée plus petite qu'elle n'était, ce qui l'obligea de se fâcher contre le peintre, et de lui demander pour quel sujet il n'avait pas fait ce qu'elle lui avait commandé. Le peintre, s'excusant, lui dit : Mademoiselle, je crois qu'en l'âge où vous êtes, il est malaisé de trouver une si grande pucelle que vous.

Ingénieuse repartie faite par un cordelier.

Un père cordelier montant un jour un bon cheval en fut repris par un certain bourgeois, qui lui remontra qu'étant de l'ordre de *saint François* il se trouvait obligé par vœu et par serment de le suivre. *Il est allé à pied et vous êtes monté sur un cheval. Ah!* répondit le bon père, *vous avez raison de dire que je dois suivre notre saint fondateur; mais il y a si longtemps qu'il est parti, qu'il m'est impossible de le ratteindre à pied, et ne le pourrai encore bien faire à*

cheval, si je ne prends le galop. Il est fort véritable que les ruisseaux ne ressemblent plus à leurs sources quant à la bonté, clarté et pureté des eaux.

Naïveté d'une femme.

Un gentilhomme cherchant un petit laquais, et n'en pouvant trouver, disait un jour à une de ses voisines en se plaignant: Ne suis-je pas malheureux! j'ai besoin d'un petit fils de putain pour me servir, et je n'en saurais trouver. Prenez le nôtre, monsieur, lui répondit la voisine; aussi bien ne fait-il rien.

D'une dame de la campagne.

Une dame de la campagne étant visitée en l'absence du mari par un de ses amis, lui fit voir son ménage, et en outre ses bestiaux, comme chevaux, poulains, brebis, pourceaux, etc. Le gentilhomme lui demanda : Mais, madame, n'avez-vous point

de bêtes à cornes ? J'attends, dit-elle, que mon mari soit venu. Savoir si elle entendait dire qu'elle attendait à acheter des bêtes à corne quand son mari serait venu, ou si elle en aurait alors sans en acheter. Je n'en sais rien.

Le juge apprenti.

Un jeune juge nouvellement pourvu d'une judicature inférieure, ayant, suivant l'avis des gradués, condamné un coupeur de bourse à avoir l'oreille coupée, dressa lui-même la sentence, et ne se souvint pas de marquer laquelle. Les gradués n'y prirent pas plus garde que le juge, et signèrent la sentence *in fide parentum*. Le greffier eut ordre d'aller la prononcer au criminel, qui n'eut pas plutôt entendu lire : *Avons condamné et condamnons ledit accusé à avoir l'oreille coupée*, qu'il demanda d'abord laquelle. Le juge, se trouvant surpris de cette question : C'est celle-là, répondit-il en touchant son oreille droite. Je n'en appelle point, repartit le criminel, et si vous voulez même j'en ferai l'opération. Je veux dire

ton oreille droite, reprit le juge. Oh ! pour celle-là, j'en appelle, répliqua le criminel. Il eut raison, car la cour supérieure jugea qu'il avait été bien appelé et ordonna que le juge porterait des oreilles d'âne sous son bonnet, et renvoya l'accusé absous.

Excellente repartie que fit le sieur Théophile à un seigneur de la Cour qui le voulait présenter à Sa Majesté.

Le sieur Théophile, assez connu d'un chacun pour le mérite de ses œuvres, fut un jour sollicité par un certain seigneur d'aller voir le roi et de lui faire la révérence ; mais, se trouvant indisposé, le pria de l'excuser. Le seigneur, qui lui portait une singulière affection et qui désirait avec passion de le faire connaître à Sa Majesté, lui remontra qu'il ne fallait pas laisser échapper l'occasion, d'autant que le roi était sur son départ pour aller en Gascogne. Le sieur Théophile, voyant qu'il ne s'en pouvait dédire, lui dit : Monseigneur, il faudra que je me traîne le mieux

que je pourrai pour satisfaire à vos commandements, mais je crains de ne me pouvoir pas transporter jusqu'au Louvre. Le seigneur, qui brûlait d'impatience de le faire voir au roi, lui repartit : J'aime mieux vous porter sur mes épaules. Théophile lui répondit aussitôt : Monseigneur, Dieu me garde de vous donner cette peine ; car je craindrais que l'on ne me prît pour le Messie, me voyant porté par un homme de votre sorte. Le seigneur, qui connaissait l'humeur du personnage, se mit à rire de cette prompte repartie.

Sermon d'un père cordelier fait à des brigands pour sa rançon.

Quelques brigands retirés dans une forêt pour attrapper les passants, voyant venir de loin un bon frère mineur, se résolurent de l'arrêter ; et, l'ayant saisi par son froc, lui portèrent le pistolet à la gorge en lui demandant la bourse. Ce moine jovial, qui ne s'épouvantait pas du bruit, leur dit en riant : *Mes enfants, il me semble qu'il y a*

longtemps que vous êtes sortis du monde et avez quitté le commerce des hommes. Puisque vous avez oublié la règle des cordeliers, par laquelle il leur est défendu de manier de l'argent, encore moins de s'en charger ; puis donc que je manque de ce métal que vous cherchez au péril de vos vies et dans la haine de la société humaine, je vous offre un sermon qui vous puisse apprendre à modérer l'ardeur insatiable qui vous tourmente incessamment; aussi bien ne vous souvenez-vous plus de votre Credo, *ni de la dernière fois que vous fûtes à l'église.* Les brigands, qui croyaient avoir mis la peur bien avant dans l'âme du moine, étonnés de le voir si gai et si plaisant, devinrent pour un temps anges de lumière, et, changeant leur cruauté en une modération profitable à notre prédicateur, conclurent d'un commun accord de l'entendre. Ils l'élevèrent sur la première branche d'un gros arbre et s'assirent à terre devant lui, curieux de savoir quel conte il leur ferait. Alors le bon père, après les avoir bien regardés tous l'un après l'autre, commença ainsi son sermon :

Mes enfants, quand je fais réflexion sur la vie de notre Sauveur et sur la vôtre, je

ne les trouve pas fort dissemblables : Il a été fort pauvre, vous l'êtes aussi. Il a été généralement haï et persécuté des Juifs, vous l'êtes aussi de tous les habitants de cette contrée. Il a passé pour séducteur, et vous véritablement pour des voleurs et meurtriers. Il n'a pas eu une pierre pour reposer son chef, et vous n'avez aucune retraite assurée; si bien que les forêts sont vos domiciles, les ténèbres vos lumières, les loups-garous vos compagnons et les oiseaux de mauvais augure vos musiciens. Etant poursuivi dans une ville ou bourgade, il se retirait dans une autre, et vous étant échapés de quelque grand danger, vous ne faites que fuir, et les feuilles mêmes des arbres agitées par le vent vous font trembler d'appréhension. Enfin il tomba entre les mains de ses ennemis par la trahison d'un de ses disciples, vous y tomberez aussi par celle d'un de vos confrères. Il fut amené devant Pilate, *vous serez aussi conduits devant vos juges. Il fut condamné à la mort de la croix, vous serez aussi pendus à un infâme gibet. Il descendit aux enfers, vous y arriverez aussi. Mais voici deux grandes différences : c'est qu'étant accusé par des faux témoins, il mourut très injustement pour*

les péchés du genre humain, et vous le serez par des irréprochables et souffrirez très justement les angoisses de la mort pour les vôtres. Il sortit triomphant des enfers, et vous y demeurerez par tous les siècles des siècles. Amen. Ce beau sermon plût tant aux brigands, qu'ils le conduisirent hors du bois avec beaucoup de respect et le laissèrent retourner en son monastère.

Le bon preneur.

Henri IV, voulant assiéger Boulogne, que chacun croyait imprenable, ne savait sur qui jeter les yeux pour prendre cette place. Brusquet, le bouffon de la Cour, lui dit : Vous ne sauriez, Sire, choisir un meilleur sujet qu'un certain conseiller du parlement, qu'il lui nomma, car il prend tout. En effet, c'était un maître preneur, qui savait bien mieux qu'il ne pratiquait la loi. *Solent ff. de Offic. Procons. et Leg.*

D'un singe jouant aux échecs.

Un seigneur avait appris à un singe à jouer passablement aux échecs. Il portait (comme font d'ordinaire tels animaux) un coqueluchon qu'il pouvait avaler et retirer sur la tête, comme font les moines. Ce singe jouant un jour avec son maître, lui donna échec et mat, dont le maître, irrité, jeta par dépit sur la tête du singe, ayant lors son coqueluchon avalé, l'un des plus gros échecs, qui étaient d'ivoire, ce qui lui fit extrêmement mal. Trois ou quatre jours après, le seigneur s'étant remis à jouer avec son singe, et celui-ci, voyant un beau coup à faire, retira son coqueluchon sur sa tête qui était avalé, puis donna échec et mat à son maître, lequel voyant ce coup et la mine du singe qui le regardait attentivement, se prit fort à rire, considérant l'astuce du singe, qui s'était couvert la tête avant que donner échec, pour éviter qu'il ne lui en arrivât de même qu'à la dernière fois.

Naïveté d'un voleur.

Un des grands voleurs du pays fut un jour pris par les archers du prévôt, qui l'emmenèrent devant lui, disant : Monsieur, voici ce grand voleur que nous vous amenons, qui a fait tels et tels vols, en tels lieux et à tels. Le voleur répondit : J'ai bien fait pis, monsieur. Il est vrai, repartit un des archers, car c'est lui qui vola et assassina un tel. Il répondit encore : J'ai bien fait pis. Les archers, contant encore d'autres vols et d'autres assassinats, celui-ci répondait toujours : J'ai bien fait pis. Le prévôt lui demandant ce qu'il avait fait de pis, il lui dit : Je me suis laissé prendre. Comme il eût son arrêt de condamnation à être pendu et étranglé, il dit à M. le prévôt : S'il faut pendre tous les voleurs, il y a longtemps que vous l'auriez été. Comment ? répliqua le prévôt. Parce que, dit le voleur, tous les prévôts le sont, et que toutes les lettres de leur nom ne chantent autre chose : P. veut dire prend, R. veut dire rafle, E. emporte, V. vole, O. ôte, S. serre, T. tire, ou tout. De sorte qu'en disant prévôt, on dit : prend, rafle, emporte,

vole, ôte, serre, tout. Mais tout ce discours n'empêcha point que le pauvre diable ne passât le pas, tant les voleurs haïssent ceux qui leur ressemblent; afin qu'étant seuls, leur part du larcin soit plus grande.

La sauce meilleure que le poisson.

UNE jeune veuve, aussi belle qu'innocente, avait été mariée en premières noces à un vieillard de soixante-dix ans, et était demeurée pucelle, quoiqu'elle ne le crût pas; car, comme elle était extrêmement simple, elle s'imaginait que les autres maris ne faisaient à leurs femmes que ce que le sien lui avait fait, au moins le bonhomme le lui avaitil fait accroire. Mais les Agnès de ce temps ici se sont aguerries sur l'article et ne le sont plus jusque-là. Le vieillard étant mort, on parle de la remarier; mais comme elle avait trouvé peu de plaisir dans le mariage, et qu'elle ne croyait pas qu'il y en eût davantage, elle témoignait sur cela beaucoup d'indifférence. Ses parents néanmoins la portèrent à se remarier à un jeune homme bien

fait, de bonne mine et bien capable de réparer ce que l'autre avait fait de mal. La première nuit de leurs noces étant couchés ensemble : Est-ce possible, lui dit-il, ma mie, que ce vieillard pût vous caresser? Oui, je vous en assure, mon ami, répondit-elle. Combien vous baisait-il de fois la nuit? reprit-il. Sept ou huit fois, répondit-elle. Le galant, croyant qu'il était impossible qu'un homme de cet âge pût aller jusque-là, et ne doutant pas qu'il ne lui en eût donner à garder, simple comme elle était, lui dit : Mais encore, ma mie, comment faisait-il? Il me baisait, répondit-elle, m'embrassait, et me donnant des petits coups de main, il disait : Poisson, poisson. Est-ce tout ce qu'il vous faisait? lui demanda-t-il encore. Oui, mon ami, répondit elle. Oh! pour moi, répliqua-t-il, je veux vous régaler d'une autre façon. En disant cela, il la met en œuvre et lui apprit un jeu qu'elle ne savait pas encore. Que voulez-vous faire, mon ami? lui demanda-t-elle alors. Vous le verrez tout à l'heure, répondit-il d'une voix entrecoupée. Là-dessus il acheva de la faire femme. Ah! ah! lui dit-elle, que faites-vous là, mon ami? Votre vieillard, répondit-il, vous donnait le poisson tout sec, et moi je vous donne la

sauce. Hélas ! on me l'avait toujours bien dit, reprit-elle, que la sauce valait mieux que le poisson.

Du mauvais traitement que fit un cordonnier à sa femme le jour des Rois, laquelle eut sa revanche.

C'EST une coutume usitée de longue main que de se réjouir tous les ans la veille des trois Rois, et couper un gâteau pour crier : Le roi boit ! Il arriva ce jour-là qu'un cordonnier ayant chaussé son bonnet de travers, donna un *memento mei* à sa femme qui était le vrai moyen de troubler la fête ; néanmoins il ne laissa pas de convier ses amis pour se venir réjouir avec lui. Etant venus, il fut question de se mettre à table et de couper le gâteau pour voir qui serait le roi de la fête ; le sort voulut que notre cordonnier fut roi, de sorte qu'il ne fallut parler que de réjouissance. La femme cependant se souvenait toujours du matin, qu'elle avait eu une poignée d'incommodités ; ce fut la raison pourquoi elle ne criait point comme les autres : Le roi boit ! Le mari, ayant remarqué cela, ne dit

mot ; comme toute la compagnie fut partie, il tire sa femme à quartier et lui dit : Viens ça, carogne ; pour quelle raison n'as-tu pas crié : Le roi boit aussi bien que mes voisins ? La bonne bête de femme ne répliqua rien que des soupirs ; car on eût plutôt tiré un pet d'un âne mort qu'une belle parole d'elle. Cependant l'heure s'approchait de se mettre au lit, le mari se coucha le premier, la femme ne se fit pas beaucoup tirer l'oreille pour y aller. Etant près l'un de l'autre, la femme qui était à la ruelle, faisant semblant de vouloir cracher, dit à son mari : Mon ami, je vous prie de vous mettre le nez dans le lit, de crainte que je ne crache sur votre visage. Le pauvre sot ne manqua pas de le faire ; alors la femme commença à peter comme un roussin et à crier à gorge déployée : Le roi boit ! tellement qu'elle eut ainsi sa revanche.

Le répertoire de la confession.

Un homme étant venu se confesser et s'accuser de plusieurs péchés dit, entre autres choses, qu'il venait de battre sa femme

de la belle manière. Pourquoi avez-vous fait cela ? lui dit le confesseur. Je ne me confesse jamais, monsieur le curé, répondit le pénitent que je ne fasse la même chose, et si je faisais autrement, ma confession ne me servirait de rien. Je ne vais à confesse qu'une fois l'année, comme l'ordonne notre mère sainte Eglise. J'ai la mémoire fort mauvaise, et je ne me souviendrais de rien si je ne battais pas ma femme, qui ne manque jamais alors de me reprocher tout ce que j'ai fait en ma vie. Cela me rappelle tous mes péchés, et je pourrais bien aisément faire une confession générale.

Contrat de mariage défectueux.

Un jeune homme ayant longtemps recherché une fille en mariage, l'obtint enfin de ses parents aux conditions que chacun retiendrait son bien séparément. La première nuit de leurs noces, le mari ne fit aucune part du sien, quoiqu'elle fut sa bien-aimée et possédât son cœur tout entièrement ; il lui tourna le dos, faisait semblant de dormir. La belle, dans un étonnement et une peine

qui ne se peuvent exprimer, ne lui en osa pas demander la cause. Le lendemain il en fit de même, et sa jeune femme, pleine d'impatience amoureuse, elle qui attendait une autre fête et un autre exercice que celui du repos, lui demanda en le baisant pourquoi il demeurait dans une telle retenue, en des termes si respectueux. *Ah! ma mie,* s'écria-t-il en se tournant, *il faut que chacun garde son bien.* La jeune dame, qui ne voulait plus longtemps laisser le sien en friche et qui n'attendait que la charrue, sauta du lit et lui répondit qu'elle rendrait bientôt les biens communs. Après qu'elle eût déchiré le contrat de mariage qui était défectueux et lui apportait un obstacle qu'il fallait ôter, elle en passa un autre bien plus doux, après lequel elle soupirait justement. De façon que de la conjonction de ces biens, il en sortit un fruit qui fut l'appui de leur vieillesse et le lien de leur amitié.

D'un morfondu.

Du temps de François Ier, un ecclésiastique était allé en Cour de Rome pour demander un chapeau de cardinal pour un

archevêque, qui depuis fut disgracié. Ce messager revint tout enrhumé d'auprès du pape et le rhume lui continua jusqu'à Paris, ce qui donna sujet à un courtisan de dire qu'il ne fallait pas s'étonner s'il était enrhumé, vu qu'il était venu d'Italie sans chapeau.

Naïveté d'une paysanne.

Une femme étant à vêpres à sa paroisse, dont le curé chantait fort mal, ne pouvait s'empêcher de pleurer toutes les fois qu'elle l'entendait chanter. Le curé s'en étant aperçu, l'appela et lui en demanda la raison. Hélas ! monsieur le curé, répondit-elle, j'avais un âne qui était la meilleure bête du monde. Le loup me l'a mangé, et comme je l'aimais fort tendrement, je ne vous entends jamais chanter que je ne me souvienne de cette pauvre bête ; car je n'ai jamais rien vu de si semblable que sa voix à la vôtre.

Simplicité d'un laquais.

Un seigneur de haute condition, extrêmement redouté dans sa province, avait un fils bâtard qu'il aimait beaucoup et qui avait une grande autorité dans sa maison. Il arriva qu'un jour, comme il se promenait dans son bois, le prévôt des maréchaux y vint avec des archers pour prendre un homme qui, la nuit précédente, avait tué un autre homme dans ce même bois; voyant ce cavalier qui avait une arquebuse sur l'épaule, ils crurent que ce pourrait bien être celui qu'ils cherchaient; mais parce qu'ils ne le connaissaient point, ils lui demandèrent assez hardiment si ce n'était pas lui qui avait tué cet homme. Celui-ci, aussi simple qu'insolent en paroles, leur dit: Oui, morbleu, c'est moi, qu'en voulez-vous dire? Le prévôt le fit prendre et ordonna qu'on le pendit au premier arbre; il se laisse prendre, lier et conduire, leur disant en riant qu'ils s'en repentiraient; ils l'attachèrent à une branche d'arbre, et comme ils étaient prêts de le jeter, un des domestiques de ce seigneur passant par là connut que le patient était le

fils de son maître, ce que voyant, il s'écria au prévôt et à ses archers : Ah ! messieurs, qu'est-ce là ? prenez garde à ce que vous faites, celui que vous tenez est un tel, fils de monseigneur. Le prévôt oyant ce discours et connaissant l'humeur du seigneur qui était extrêmement cruel, lequel ne lui pardonnerait jamais, quelque excuse qu'il alléguât, le fait promptement délier, et le chapeau au poing demanda pardon à ce gentilhomme, lui disant qu'il était cause de cela pour ne s'être pas fait connaître. Celui-ci se mit en colère contre le domestique de son père, de ce qu'il l'avait nommé, disant : Mais voyez ce maraud, que ne les laissais-tu faire, on eût appris à pendre à ses gens-là ! Il ne leur fût jamais arrivé de pendre de la sorte qu'ils ne s'en fussent souvenus.

Le prédicateur.

Un prédicateur prêchant le jour de la Madeleine, s'étendit beaucoup sur la mauvaise vie de cette femme et dit plusieurs belles choses sur sa conversion. Ensuite, apostrophant les dames : Il y en a plusieurs de

vous, leur dit-il, qui viennent ici plutôt pour se divertir que par dévotion; et de toutes les femmes qui m'écoutent, je ne sais s'il s'en trouverait une seule qui voulut se repentir comme la Madeleine. Que dis-je, qui voulut se repentir comme elle! qui ait même le moindre remords de ses péchés! Je ne parle pas de toutes, mesdames, mais j'en veux principalement à une qui est indigne de se trouver avec d'honnêtes femmes. C'est la plus perdue et la plus effrontée de toutes les femmes. Il y a longtemps qu'elle promet tous les ans à son confesseur de vivre en femme de bien; cependant elle fait toujours la même vie. Puisque son péché ne lui fait point de honte, il est juste que nous lui en fassions. Il est dit dans l'Ecriture : *Si ton frère a fait une faute, reprends-le une fois, deux fois*, mais s'il ne se corrige pas à la troisième admonition, *dis-le à l'église.* Puis donc que tant d'exhortations ne sont pas capables de ramener cette pécheresse endurcie, il faut la couvrir de confusion, étaler publiquement son infamie, et la nommer devant toute cette assemblée. Oui, messieurs, je vais vous la nommer, c'est. . . . . . Il en demeura là, et puis reprenant, il dit : La nommerais-je? je le dois, mais pourtant . . . Non, je ne le dois

pas. Pourquoi non? Cette salutaire honte peut la retirer de son crime. Je la nommerai donc : c'est. . . Cependant, ne la nommons pas. Ce nom est si infâme, qu'il y a même de la honte à le prononcer; mais il faut pourtant vous la faire connaître. La voilà tout devant, qui fait la sainte nitouche. Je vais lui jeter mes Heures. Prenez bien garde sur qui elles tomberont. Levant alors le bras et faisant semblant de jeter ses Heures, toutes les femmes qui étaient devant lui baissèrent la tête. O temps ! ô mœurs ! s'écria le prédicateur, je croyais qu'il n'y en eût qu'une, mais je vois bien que le nombre en est grand !

Repartie que fit une jeune mariée à son mari la première nuit de ses noces.

Un jeune drôle s'étant enrôlé nouvellement sous le drapeau de Vulcain, la première nuit de ses noces étant couché auprès de son épouse, fit un si gros pet qu'il ébranla toute la maison; lors la pauvre jeune femme fut comme éperdue d'appréhension, et

voulut se retirer du lit ; mais son mari lui dit : Mon cœur, vous ne devez pas vous étonner de cela, vous savez que quand on veut assiéger une place, il faut faire jouer le canon. Elle, qui n'était pas des plus niaises de son village et qui avait passé par l'étamine, repartit : Il n'est pas besoin de vous mettre en si grands frais, mon mari, car la brêche de la ville est faite il y a longtemps ; c'est pourquoi vous y pouvez entrer sans peine. Lors le pauvre mari eut un pied de nez.

Plaisante harangue faite au prince Maurice.

UN sergent wallon se promenant un jour dans la Cour de la Haye, demanda à un capitaine de son pays s'il n'y avait pas moyen de parler au prince d'Orange. Il lui répondit qu'il eut un peu de patience et qu'infailliblement il sortirait bientôt de sa chambre. Il n'eut pas sitôt fini son discours, que M. le prince parût, auquel ce Wallon, qui sentait son vieux Gaulois, lui fit une telle harangue : *Monseigneur*, lui dit-il,

Votre Excellence doit savoir que notre enseigne est déquenouillé, et qu'à moi appartient le drapeau comme au premier sergent. Le prince, envisageant cette grande masse de chair qui logeait un esprit égaré et croyant qu'il lui voulait donner à entendre quelque entreprise sur les ennemis, le tira à l'écart : *Parlez librement, mon ami,* lui dit-il, *je vous écouterai avec patience.* Mais le sergent répéta la même chanson, et le prince ne pouvant comprendre ce mot de *déquenouillé*, en demanda au capitaine la signification. *Monseigneur*, dit le capitaine à mots interrompus, *ce soldat prétend le drapeau comme premier sergent, et vient avertir Votre Excellence de la mort de son enseigne.* Le prince, étant alors en fort bonne humeur, lui demanda combien de temps il avait servi les États. *Laissez m'y vier,* dit-il en son patois; puis comptant sur ses doigts et relevant sa moustache : *Je suis venu*, continua-t-il, *en leur service en la même année que vous vous enfuîtes devant Groll.* Cette stupide naïveté plût tant au prince qu'il dit au soldat : *Allez vitement faire écrire votre acte, et je le signerai.* Quand ce généreux prince était en bonne humeur, il se souvenait avec plaisir de cette rencontre.

La fiancée ingénue.

Un jeune homme étant fiancé avec une fort belle fille, la voyait tous les jours en attendant qu'ils s'épousassent. Un jour qu'ils étaient tous deux à la fenêtre, il vit passer une jeune fille. Voyez-vous cette beauté, dit-il à sa maîtresse en la lui montrant. Nous avons autrefois été bons amis, et j'ai eu même de la bonne volonté pour elle; mais je l'ai trouvée si sotte que je m'en suis dégoûté. Croiriez-vous bien qu'elle me permit un jour de coucher avec elle, et qu'elle fut aussitôt le dire à sa mère? Ah! la bête, répondit-elle. Oh! vraiment, toutes les fois que notre grand valet a couché avec moi, je n'avais garde de l'aller dire à ma mère. On aurait bien de la peine à dire laquelle des deux était la plus sage. Pour moi, je dirais volontiers qu'elles ne l'étaient ni l'une ni l'autre.

D'un cuisinier.

Un certain cuisinier étant à gages chez un gentilhomme bon ménager, ne savait comment prendre congé de son maître; car s'en voulant aller de sa maison, le maître lui demandait s'il n'était pas bien et s'il n'était pas payé de ses gages. Le cuisinier répondit que oui, mais qu'il avait peur, demeurant longtemps avec lui, d'oublier son métier.

Le sucre des dames.

Une demoiselle s'alla plaindre à un juge qu'un insolent lui avait dit des paroles malhonnêtes, dont elle demandait réparation. Eh bien, mademoiselle, dit le juge, quelles paroles déshonnêtes vous a-t-il dites? Ah! monsieur, répondit la belle, ce sont des paroles qu'une demoiselle d'honneur ne peut pas redire. Mais, mademoiselle, dit le juge, quelle justice voulez-vous que je vous fasse,

si vous ne me dites pas de quoi vous vous plaignez ? La demoiselle continue à s'excuser de le dire et le juge à déclarer qu'il ne peut sans cela rien faire pour elle. Enfin, se voyant pressée, elle dit que cet insolent lui avait dit : *Sucre de vous.* Mais, mademoiselle, peut-on vous parler plus doucement que de vous dire : Sucre de vous? Ah ! monsieur, reprit-elle, ce n'est pas ainsi qu'il m'a dit. Comment vous a-t-il donc dit ? continua le juge. Il m'a dit, reprit la demoiselle : Sucre de vous tout à fait. Quoi ! répliqua le juge, quel crime a-t-il fait en disant : Sucre de vous tout à fait ? Ce n'est pas cela, monsieur, et vous m'entendez bien. Il m'a dit la plus vilaine parole qu'on puisse dire à une demoiselle. Le juge persistant à dire qu'il ne l'entendait point, à moins qu'elle ne s'expliquât, la demoiselle, après plusieurs tours et détours, fut enfin obligée de trancher le mot. Comment, dit le juge, c'est donc cela que vous appelez du sucre !

Gonnelle fait peur au marquis de Ferrare, pour le guérir de la fièvre quarte. Le marquis veut faire peur à Gonnelle, et le fait mourir.

Le marquis Nicolo de Ferrare fut attaqué d'une fièvre quarte, longue et ennuyeuse. Toute la Cour se ressentait de la mélancolie du prince, mais plus que tous les autres Gonnelle, qui aimait fort son maître et en était aimé. Les médecins, ayant épuisé vainement toute leur science, conclurent qu'il fallait qu'il changeât d'air, et pour cet effet l'obligèrent d'aller demeurer à une maison qu'il avait sur le Pô. Le marquis prenait plaisir à se promener souvent le long de la rivière, où le courant de l'eau, la verdure et le murmure des eaux le réjouissaient en quelque manière. Gonnelle, qui avait entendu dire que la peur était un excellent remède, surtout contre la fièvre quarte, et qui n'avait rien au monde de plus cher que la santé de son maître, résolut en lui-même d'essayer si une extrême peur pourrait le guérir. Comme

il avait remarqué que le marquis s'arrêtait tous les jours sur les bords du Pô, dans un petit bois de saules et de peupliers, d'où il voyait à l'aise le cours du fleuve, qui n'était en cet endroit ni trop rapide, ni trop pro-profond, ni trop haut de rivage, il résolut de jeter là le marquis dans l'eau, persuadé qu'il n'y avait rien à craindre pour la vie. Comme il y avait un moulin vis-à-vis, il fit entendre au meunier que le marquis voulait jeter dans l'eau un de ses valets de chambre, seulement pour lui donner la peur; mais afin qu'il ne courut aucun risque, il fallait que dès qu'il verrait le marquis sur le rivage il s'approchât avec son bâteau sous prétexte de pêcher, et retirât le valet dans son bateau. Après l'avoir bien instruit, il lui défendit d'en rien dire à personne, s'il ne voulait pas désobliger son seigneur. Gonnelle n'attendit pas longtemps l'exécution d'un dessein si bien concerté. Le marquis s'étant arrêté un matin au bois dont on vient de parler et le meunier étant déja à bonne portée avec son bateau, Gonnelle donne un grand coup d'é-paule au marquis, qui s'était arrêté sur le rivage, et le fit tomber dans le Pô. Il n'eût pas plutôt fait son coup, qu'il alla joindre son valet qui l'attendait avec deux bons chevaux,

et piqua droit à Padoue chez le seigneur Carrare, beau-père du marquis. Le meunier qui était à portée vint avec son bateau et tira le marquis, qui eut beaucoup plus de peur que de mal et fut quitte au contraire de la fièvre. Personne ne croyait que Gonnelle eût eu dessein de faire noyer le marquis, quoique l'action parut extraordinaire. Le marquis, qui aimait Gonnelle, ne savait qu'en croire, ni se résoudre, d'autant mieux qu'il apprit que Gonnelle s'était retiré chez son beau-père. Il ne fut pas plutôt de retour à Ferrare, qu'il remit l'affaire au jugement de son conseil, qui jugea l'action téméraire et procédant de mauvaise volonté; et partant Gonnelle fut condamné, comme criminel de lèse-majesté, à avoir la tête tranchée s'il était pris, et cependant banni pour toujours des États de Ferrare.

Le marquis, qui comme on a déjà dit, aimait Gonnelle, ne pouvait vivre sans lui. Il se voyait quitte de sa fièvre, et quelques-uns lui disaient déjà qu'il ne lui avait fait cette peur que pour le guérir; ce qui paraissait encore évidemment par la déposition du meunier. Pour voir néanmoins ce que ferait Gonnelle, il laissa publier la sentence à son de trompe. Gonnelle, en ayant eu avis, résolut

de retourner à Ferrare. Pour cet effet, il acheta un tombereau qu'il fit à demi remplir de terre et prit de bonnes attestations que c'était de la terre de Padoue. Il se mit ensuite dans son tombereau tiré par deux chevaux, et se fait mener par son valet sur la place de Ferrare. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il envoya son valet demander un sauf-conduit au marquis, pour un homme qui voulait lui parler pour lui faire connaître qu'il n'avait rien fait qu'à bonne intention. Le marquis, qui voulait se divertir et rendre à Gonnelle peur pour peur, l'envoya prendre par le prévôt. Gonnelle eût beau dire qu'il était sur les terres de Padoue et montrer ses attestations, il fut emmené prisonnier et averti de se confesser en attendant qu'on lui vint couper le cou. Et afin qu'il crût qu'on n'y entendait pas de raillerie, on lui envoya un confesseur. Gonnelle, voyant que ce n'était point un jeu et qu'il n'y avait pas moyen de parler au marquis, se fit honneur de la nécessité et se disposa à la mort le mieux qu'il pût. Le marquis avait donné des ordres secrets, que quand Gonnelle serait sur l'échafaud, qu'il aurait les yeux bandés et le cou sur le billot, le bourreau lui jetât un seau d'eau sur le cou, au lieu de le lui couper.

Tout Ferrare était sur la place, et il n'y avait personne qui n'eût pitié de la triste destinée du pauvre Gonnelle. Le malheureux patient, à genoux et les yeux bandés, demandait pardon à Dieu de ses péchés avec larmes, et protestait qu'il n'avait eu intention que de guérir le marquis. Après cela, il pria les assistants de prier Dieu pour lui, et mit le cou sur le billot. Le bourreau prit alors le seau d'eau et le lui jeta sur les épaules. Le peuple, qui crût qu'on lui allait couper le cou, cria dans le même temps : Miséricorde ! miséricorde ! Le pauvre Gonnelle eut si grande peur, que le seau d'eau fit ce qu'aurait pu faire le sabre, de sorte qu'il rendit l'âme à son Créateur. Quand on vit que Gonnelle était mort de cette manière, tout Ferrare en versa des larmes. Le marquis lui fit faire de magnifiques obsèques, auxquelles il voulut que tout le clergé assistât, et eût tant de douleur d'avoir ainsi fait mourir un homme qu'il aimait, que de longtemps il ne pût s'en consoler.

Prompte et subtile repartie d'un cavalier à une demoiselle qu'il trouva sur le chemin de Paris à Orléans.

Un jeune cavalier allant de Paris à Orléans pour certaines affaires, fit rencontre d'une demoiselle d'assez belle défaite, à laquelle il fit offre de la croupe de son cheval. La demoiselle, qui ne demandait pas mieux que de trouver cheville à son trou et prendre l'occasion aux cheveux pour faire son voyage commodément, accepta cette franchise avec un compliment à la mode du temps; de sorte que le cavalier étant descendu pour monter la demoiselle, le cheval, qui possible n'était pas accoutumé de porter telle marchandise, commença de faire quelques ruades et de se cabrer; la demoiselle aussitôt éclata de rire, et dit à ce jeune cavalier : Certes, monsieur, votre cheval est fort vicieux et dur au montoir. Lors le cavalier repartit : Il ne faut pas s'étonner de cela, mademoiselle, mon cheval n'est pas si propre que vous pour porter en croupe. La demoiselle,

ne désirant pas demeurer sans repartie, lui dit aussitôt : Vous vous trompez, monsieur, je ne porte personne en croupe, mais bien sur le devant.

D'un homme qui avait appelé une fille putain.

Un homme ayant eu dispute contre une de ses voisines, entre plusieurs injures qu'il lui conta en bonne compagnie, il l'appela putain, et quoi qu'il l'a nommât par son nom, il lui était très difficile de le prouver. Cette fille, bien plus animée que s'il eût menti en l'appelant ainsi (car il n'y a point de pire moquerie que la vraie), prend les gens qui étaient présents à témoin, fit sa plainte en justice, sur laquelle il lui fut permis de faire informer ; elle ne manqua pas de témoins, car la chose avait été dite assez publiquement. Etant donc convaincu et ne pouvant faire preuve de son dire, quoique les juges sussent fort bien qu'elle était telle en effet, ne purent pas faire moins que de condamner cet homme à avouer publiquement ce qu'il avait dit, s'en dédire et la re-

connaître pour fille de bien. Il lui fâchait fort de faire cette déclaration, sachant combien elle était fausse ; toutefois, pour satisfaire à la justice, il se résolut d'esquiver par une double équivoque. La justice donc le pressant de satisfaire publiquement à la sentence, à l'instance qu'elle en faisait, lui dit tout haut : Je t'ai appelée putain, il est vrai; tu es fille de bien, j'ai menti, je m'en dédis. Cette fille, comprenant l'équivoque, demanda à la justice qu'il s'expliquât ; mais les juges, admirant cette subtilité qui la déclarait ce qu'elle était, dirent qu'il avait entièrement satisfait à la sentence, et l'envoyèrent absous. La fille se retira avec sa courte honte.

De deux nouveaux mariés.

Un homme d'environ trente-cinq ans, et qui avait été toute sa vie fort débauché pour les femmes, qui lui avaient fait dissiper la meilleure partie de son bien, fut conseillé par ses amis de se marier, espérant qu'une femme le mettrait à la raison. Ils lui proposèrent pour cet effet une fille de vingt-cinq ans. On la demande, on l'obtient et on

prend jour pour le mariage. Le marié, avant de se mettre sous le joug d'une seule femme, alla prendre congé de toutes celles qu'il avait servies, et leur dit que ses amis, voyant qu'il avait mangé la plus grande partie de son bien, lui avaient conseillé pour son repos de se marier; ce qu'il faisait assez richement. Ces femmes le trouvèrent bon, l'en félicitèrent et lui dirent qu'en reconnaissance des libéralités qu'il leur avait faites, elles voulaient être à ses noces et lui faire chacune un présent, ce qu'elles firent devant tout le monde. Chacune entra avec son présent. La mariée, fort étonnée, demanda à son mari qui étaient ces dames. Ce sont mes maîtresses, répondit-il, lesquelles ayant autrefois reçu de grands biens de moi viennent me faire chacune un présent, sachant que je me marie. Pourquoi ne pas m'avertir de cela, dit la mariée, j'aurais fait venir mes galants qui sont en bien plus grand nombre? Ils n'auraient pas aussi manqué de me faire des présents, et j'en aurais eu plus que vous de la moitié.

Naïveté d'une femme à son mari.

Un homme marié donnant un bal chez lui un dimanche gras, et se trouvant en grosse compagnie de l'un et de l'autre sexe, s'avisa de se masquer avec les jeunes gens, pour voir si la compagnie le reconnaîtrait. Ils entrèrent donc en masque et ne furent point connus. Le maître du bal ne voyant rien de plus charmant et de plus propre que sa femme, la prend par la main, la mène dans une autre chambre et la jette sur un lit. Après lui avoir fait plus de caresses qu'il n'avait fait depuis longtemps et s'être diverti avec elle de toutes les manières, il se démasque. Comment donc, c'est vous! lui dit alors sa femme, qui le reconnut. Ah ! vraiment, si je l'avais cru, je vous aurais prié d'attendre à tantôt! Le hasard fut heureux que le gentilhomme fit ce qu'un autre aurait fait; mais il y a apparence qu'il n'eut pas le même bonheur dans la suite.

Plaisante repartie d'une femme à son mari.

Un marchand de la ville de Pontoise, connaissant que sa femme lui retenait toujours quelque chose lorsqu'elle allait au marché, se délibéra d'aller lui-même à la boucherie acheter une tête de mouton avec son apanage, c'est-à-dire fournie de cornes. Sa femme, le voyant revenir à la maison tenant la tête de mouton en sa main, lui dit: Vraiment, mon mari, vous faites provision de choses qui ne vous manquent pas (parlant des cornes). Le mari, qui ne savait pas que sa femme le passait de Gemini en Capricorne, repartit : Je suis fort aise que vous soyez une Diane et moi un Actéon, pourvu que les chiens ne me mangent pas.

Naïveté d'un juge à son seigneur.

Un juge de village ayant reçu quelques coups de bâton d'un gentilhomme à qui il avait fait perdre sa cause, vint trouver

son seigneur, auquel il dit comme la chose était arrivée et qu'étant juge il représentait la personne du seigneur. Partant, dit-il, monseigneur, vous avez reçu plus de cent coups de bâton en ma personne. A quoi le seigneur répondit : Je serai bien aise que de ce côté-là tu sois toujours mon receveur sans me rendre compte; va, je te laisse tout le bon pour toi.

L'Agnès dépucelée.

Une jeune fille fort jolie, mais la simplicité même, se promenant un jour, rencontra de jeunes gaillards et entendit qu'ils disaient entre eux : Voilà une jolie fille, mais elle serait vingt fois plus belle si on lui avait ôté son pucelage. Elle, qui ne savait ce que cela voulait dire, courut d'abord dire à son père : Tous ceux qui me voyent en rue, mon père, disent que je suis fort belle; mais que je le serais la moitié plus si je n'avais pas mon pucelage. Faites-moi donc ôter mon pucelage, je vous en supplie, mon cher père. Le bonhomme, surpris d'un tel langage, qu'il vit bien procéder de sottise plu-

tôt que de libertinage, et craignant cependant qu'elle n'allât dire la même chose à des gens qui ne lui donneraient pas la peine de le demander deux fois, répondit : Eh bien ! ma fille, je m'en vais vous ôter votre pucelage. Là-dessus, il prend un bâton et se met à frapper dessus, disant : Sors pucelage, sors de ma fille ! Elle se mit à crier et à prier son père de lui laisser son pucelage, aimant mieux n'être pas si belle de la moitié. Quelque temps après, un jeune homme l'ayant recherchée et le père la lui ayant accordée, après la réjouissance des noces, le marié prend sa femme par la main et la mène coucher. Elle lui demanda ce qu'il voulait faire. Coucher avec vous, répondit-il, et vous ôter votre pucelage. Oh ! pour cela, dit-elle, je vous remercie, je ne veux point que l'on me l'ôte, quoi qu'on m'ait dit plus d'une fois que j'en serais plus belle de la moitié. Il y a quelque temps que mon père voulut me l'ôter, mais c'est le plus vilain jeu du monde, et il me fit si grand mal que j'ai résolu de le garder toute ma vie, quand j'en devrais cent fois être plus laide. Le marié, surpris d'un pareil discours, va se plaindre hautement au père de lui avoir donné une fille dont il avait lui-même abusé, crime si grand

que la seule idée lui faisait dresser les cheveux. Le père, sans s'étonner, expliqua la chose à son gendre, qui ne pût s'empêcher de rire de la simplicité de sa femme. La relation qu'il lui fit de l'aventure rassura le marié, qui aima mieux qu'elle ne fut pas si fine et qu'elle ne donnât aucun sujet au monde de gloser.

Parole d'une dame de Touraine à son mari.

Un gentilhomme du pays de Touraine se mit un jour en grande colère contre un sien voisin pour quelques paroles qui lui avaient été rapportées, auquel il dit : Au diable soient tant de cocus, je voudrais qu'ils fussent tous à la rivière ! Sa femme lui répondit : Et pourquoi souhaitez-vous cela, mon mari, vous ne savez pas nager ?

Réponse naïve d'une femme à qui on buvait.

Un certain cavalier traitait chez lui à la campagne quelques personnes qui l'é-

taient venues voir, et entre autres une certaine bourgeoise fort honteuse, qu'on avait eu bien de la peine de faire mettre à table avec les autres. Comme le maître du logis tâchait de l'enhardir, tenant un verre de vin à la main, lui dit : Je m'en vais boire à vous, madame telle, tout à l'heure. Elle se leva de dessus son siège et lui fit, en le remerciant, une profonde révérence. Le cavalier lui dit : Il n'est point besoin, madame, que vous leviez le cul si haut (voulant lui dire qu'il n'était point nécessaire, pour le remercier, qu'elle se levât de dessus son siège). A quoi elle répondit : C'est afin que vous buviez, monsieur. Mais je vous puis assurer qu'elle ne songeait point au mal.

Le curé médecin.

Un gentilhomme des plus braves et qui avait signalé son courage en plusieurs occasions, étant tombé malade à son village d'une maladie qu'on croyait mortelle, envoya quérir son curé pour le consoler et le disposer à la mort, n'ayant alors personne qui fût bien habile que ce curé, lequel était

superlativement ignorant. Vous me voyez dans un triste état, monsieur le curé, lui dit le gentilhomme aussitôt qu'il le vit. Qu'est ceci donc, monsieur, répondit le curé, avez-vous peur? Je ne crains point la mort, répondit le gentilhomme, je l'ai vue mille fois de sang-froid dans les occasions, mais je tremble des jugements de Dieu, que j'ai misérablement offensé durant tout le cours de ma vie. Eh! quoi, monsieur, répliqua le curé, ſaut-il avoir peur pour cela? Si le plus juste tremble devant Dieu, repartit le malade, que ne dois-je point faire, moi qui suis le plus grand des pécheurs et qui m'en vais lui rendre compte de toutes mes actions? Mais, monsieur, dit alors le curé, que vous sert-il d'avoir peur et de trembler? Quand Dieu voudrait vous envoyer à tous les diables, ne faudrait-il pas s'y résoudre, et vos frayeurs pourraient-elles l'empêcher? Le malade ne pût s'empêcher de rire de la simplicité de son curé, et en rit de si bon cœur qu'il fut rétabli en peu de jours. De retour à la Cour, il y porta la nouvelle de sa maladie et de son rétablissement, et dit au prince : Si Votre Altesse est jamais attaquée d'une maladie dangereuse, qu'elle n'envoie quérir ni docteur en théologie, ni savant

religieux, pour la préparer à la mort, mais seulement le curé de mon village. C'est un homme incomparable pour cela. Les autres vous remettront à la volonté de Dieu ; mais mon curé décide la question et vous résigne d'abord au pis qui peut vous arriver. Là-dessus, il lui fit le conte du curé, qui fit bien rire tous ceux qui s'y trouvèrent.

Judicieuse réponse faite à un amant morfondu.

Un cavalier de mérite se trouva un jour chez une demoiselle, dont la beauté, la bonne grâce et les charmants discours, lui firent venir l'eau à la bouche. La fille le voyant si souvent cracher, lui en demanda la cause. *Mademoiselle*, dit-il, *ne vous en étonnez point, puisque je suis auprès d'un morceau si friand et si délicat, sans en oser tâter.* La fille répondit fort amiablement : *Que serait-ce donc*, dit-elle, *si vous vous en approchiez de plus près. Vous pourriez vous résoudre tout en eau ; c'est pourquoi vous ferez mieux de vous en éloigner et modérer vos appétits pour des morceaux défendus.*

Naïveté d'un valet.

Un curé de village ayant un valet fort niais, lui dit un dimanche au matin, comme il allait dire la grande messe, qu'il fit apprêter à dîner; ce valet lui demandant ce qu'il désirait qu'il lui apprêtât, le curé lui dit qu'il accommodât un plat de tripes. Le valet lui demanda de l'argent pour en acheter, il lui dit qu'il n'avait que faire d'argent; qu'il allât en demander chez son compère David, qu'il dit que c'était pour lui et qu'on lui en baillerait à crédit. Le curé s'en va dire la messe de la paroisse, et comme il était au prône, alléguant l'autorité de plusieurs prophètes pour preuve de son dire; après en avoir cité quelques-uns, il vint à élever sa voix, disant : Et sur ce sujet, messieurs, que dit David ? Le valet arrive là-dessus qui, pensant que son maître parlât à lui, dit tout haut : Ma foi, monsieur, il m'a dit que vous n'auriez point de tripes sans argent.

L'archevêque et le paysan.

Un vieux laboureur, ayant rencontré son archevêque qui allait à la campagne avec un gros train et grand nombre de gens armés, ne pût s'empêcher d'en rire. L'archevêque, en ayant eu avis, fit venir le paysan et voulut savoir pourquoi il avait rit. Le paysan répondit qu'il ne pouvait s'empêcher de rire quand il songeait que saint Pierre, qui était le vicaire de Dieu en l'Église et réduit dans une grande pauvreté, eût laissé des successeurs si riches et si opulents. L'archevêque, voulant le mieux instruire, lui dit qu'en qualité de duc et d'archevêque, il marchait avec l'équipage qu'il voyait; mais qu'à l'église il agissait en archevêque. Monseigneur, répliqua le laboureur, je voudrais bien que vous me disiez de quoi deviendrait l'archevêque si le duc allait à tous les diables.

Un railleur trompé.

Près de la ville de Saint-Ceré en Querci, province de France, il y a une très belle dévotion de Notre-Dame, qu'on appelle Rocamadour, où il y a en tout temps une foule incroyable de peuple pour y faire ses dévotions. Il se trouva donc qu'un certain Roger Bontemps de la même ville de Saint-Ceré, étant devenu dévot pour quelques jours, résolut de se mettre de la compagnie de quelques honnêtes bourgeois pour faire ce voyage; ce qui plût extrêmement à ces messieurs, qui espéraient que la belle humeur de ce drôle les divertirait pendant le chemin qu'il voulaient faire à pied pour plus grande mortification, ce qui arriva en effet comme ils l'avaient cru; car se trouvant un peu avant dans leur route, ils rencontrèrent un berger qui gardait son troupeau, à qui notre railleur dit : Holà, mon ami, n'as-tu pas un couteau ? Oui, répondit le berger. Eh ! je te prie, prête-le moi pour un moment. Ce pâtre déniaisé, soit qu'il se méfiât de ces inconnus ou qu'il sût bien à qui il avait affaire, ré-

pondit qu'il n'en ferait rien sans avoir quelque chose en garde qui valut autant que son couteau, ce qui surprit toute la compagnie. Le railleur, qui ne croyait pas que ce petit garçon eût ni le courage ni même l'esprit de lui jouer un bon tour, lui donne une belle flûte dont il jouait pendant le chemin pour se divertir, et reçoit en même temps le couteau; après quoi il se mit à lâcher l'aiguillette devant tous sans aucune honte, et les pria d'attendre un moment pour rire. Tout étant fait, il prend le couteau du pâtre et l'appelant lui dit, après avoir partagé de son couteau un gros étron qui ne faisait que de sortir de son ventre : Choisissez, mon ami, laquelle des deux vous voulez, et voilà votre couteau, qui, comme vous pouvez croire, portait une croûte de cet onguent culart, dont toute la compagnie se prit à rire. Mais le drôle fut bien surpris quand il vit que le berger, sans s'étonner, prit son couteau, le nettoya sur l'herbe et, faisant semblant de s'approcher de ce beau présent qu'on lui offrait pour en faire un juste choix, prit la flûte du railleur et, la tournant du côté qu'on la met à la bouche, l'enfonça autant qu'il pût dans ce morceau délicat, disant à son bienfaiteur : Voilà, monsieur, celle que je

vous laisse et voici celle que je réserve pour mes pourceaux. Qui fut camus ? Ce fut ce railleur, qui se vit si bien attrapé par un paysan et qui outre la honte qu'il eût de tirer sa flûte de dedans son étron, eût celle de servir de sujet de raillerie longtemps après cette belle action. C'est de la sorte que les railleurs sont ordinairement traités et que leurs bouffonneries sont payées à leur confusion.

C'est la vérité qui offense.

Une jeune fille se mariant, régala tous ses parents et ceux de son mari. Comme on dansait, un des parents du marié qui aimait à rire, entretenant la mariée de ce qui devait arriver la nuit, comme il est assez ordinaire de faire, lui dit en riant : Attends, cousine, que je mesure la grosseur de ton cou, et puis je te dirai si on te fera bien du mal cette nuit. Bon, dit-elle, je crois que vous êtes un grand devin ! En disant cela, il prit la grosseur de son cou et la longueur de sa tête, et lui dit : En bonne foi, cousine, on ne te fera pas grand mal. A

quoi le connaissez-vous ? répondit la mariée. Je le connais, lui dit-il, en ce que tu n'es point pucelle, et que mon cousin est cocu en vert. Il disait cela en plaisantant, faisant semblant de s'y connaître. Mais la mariée, qui savait mieux que personne ce qui en était, le prit tout de bon, et comme rien n'est si offensant qu'une vérité désobligeante, la belle se mit à pleurer de son mieux. Ses parents, pour la consoler, eurent beau lui dire qu'il n'avait dit cela que pour rire et qu'il ne s'y connaissait pas. Non, non, disait-elle, il ne l'a point dit pour rire; il s'y connaît fort bien, et c'est ce qui m'en fâche.

D'une demoiselle et de son porcher.

Une demoiselle de la campagne, dont le mari était à la guerre depuis quelque temps, s'ennuyant de jeûner si longtemps, jeta les yeux sur un jeune porcher qui était chez elle, grand garçon de bonne mine et de taille de ne s'acquitter pas mal de son devoir avec une femme. Elle lui dit qu'il la vint trouver sur le soir quand elle serait prête de souper; ce qu'il fit. Elle lui fit laver

les mains et, quoiqu'il y résistât, elle le fit souper avec elle. Après souper, elle lui fit vêtir une chemise blanche de celles de son mari et le fit coucher avec elle. Il lui fit paraître qu'elle avait eu raison d'avoir bonne opinion de lui, aussi s'en contenta-t-elle; de sorte que le lendemain elle lui donna une assez bonne somme d'argent, et lui commanda tous les soirs d'en faire autant, à quoi il ne manqua pas. Un soir, bien tard, le mari revint de la guerre, avec si peu de bruit que personne n'en sût rien. Comme il se mettait à table avec sa femme, il entendit frapper à la porte de sa chambre, il fit vitement ouvrir, et aperçut que c'était le porcher qui le voyant, tout interdit et surpris, ne sût que dire. Le gentilhomme s'enquiert de ce qu'il demandait; mais lui tout étonné, encore s'avisa-t-il de dire : Monsieur, je venais demander s'il était à propos de mettre coucher les truies avec les cochons. Qui te meut à me faire cette question, maraud ? va vite, sors d'ici. Et ainsi il s'en alla tout penaud. Le mari vit qu'il demeura surpris et que sa femme ne le fut pas moins, ce qui lui donna quelque soupçon. Pour en être éclairci, il se résolut d'épier les actions de ce porcher le lendemain au matin. Comme

il le cherchait, il le vit dans la cour qui marchait rêvant en lui-même ; il se cache derrière une muraille et entend qu'il disait, mangeant un morceau de pain qu'il frottait d'un morceau de lard : Pardi, je m'avisis hier au soir d'une bonne advisoire. Son maître, sortant d'où il était caché et le prenant au collet, lui dit : De quoi t'es-tu avisé, maraud ? Il répondit pourtant sans s'étonner: De garder mon souper pour mon déjeuner, monsieur. De sorte qu'il fut contraint de le laisser. Ainsi, il se sauva par cette subtilité.

Plaisant trait qui fut fait à un procureur de la cour du parlement de Paris.

Il y avait un procureur en la cour du parlement de Paris, lequel était bien le plus drôle et naïf visage que la nature eut jamais fagoté. Un jour comme il sortait du Palais, quelques bons dégoûtés l'accostèrent et le convièrent de venir déjeuner avec eux, afin d'en avoir du plaisir et de lui jouer quelque pièce nouvelle. Le compagnon, qui avait

toujours une aune de boyaux vides et qui était altéré dès le matin. ne se fit pas beaucoup tirer le manteau pour les suivre. Ils allèrent d'un même pas à la Pomme-de-Pin, l'un des plus renommés cabarets de la ville, où ils trouvèrent de quoi s'accommoder. La table étant couverte, chacun prit sa place; il ne faut pas demander si notre procureur fut des premiers à faire jouer son clavecin naturel et s'escrimer des mendibules. Enfin comme on fut au dessert, un de la troupe, qui était proche de notre égratigneur de papier, lui tira tout doucement son écritoire de sa pochette, et ayant ôté les plumes de dedans, y mit une saucisse et remplit le cornet de moutarde, puis le remit au lieu où il l'avait pris. Cependant notre procureur avalait le vin sans corde; après donc avoir bu à la santé de la compagnie, chacun prit congé l'un de l'autre et se séparèrent. Notre procureur, voyant que l'heure s'approchait de dîner, alla au logis d'un conseiller pour faire appointer une requête. Ce conseiller, prêt de se mettre à table, lui demanda une plume afin de la signer. Le procureur, émoustillé comme une potée de souris, voulut tirer son écritoire pour en présenter une; mais, au lieu de plume, il se trouva que c'é-

tait une saucisse, lors le conseiller se prit à rire et lui demanda s'il avait fait provision de cette viande pour son dîner. Le pauvre procureur, étonné comme s'il fut tombé des nues, s'excusa et dit que quelque fripon lui avait joué ce trait. Le conseiller, se souvenant qu'il avait une plume à l'oreille, lui demanda de l'encre; aussitôt il offrit son cornet, qui était plein de moutarde. Il se prit à rire et à dire au procureur : Je trouve que vous avez raison de vous munir de bonne heure, parce que les saucisses ne valent rien sans moutarde. Qui demeura bien ébahi ? ce fut M. le procureur, qui depuis ne s'osa présenter à la cour.

De trois hommes qui cherchaient, l'un son cheval, l'autre son couteau et le troisième ses lunettes.

On raconte, en autant de langues qu'il y en a en Europe qu'un certain rustre, chassant cinq chevaux devant soi et cherchant le sixième, qu'il montait et qu'il oubliait de compter, demandait à tous ceux qu'il rencontrait s'ils n'avaient pas vu un

cheval de tel poil. Son voisin, se prenant à rire : *Compte*, dit-il, *celui-ci qui est entre tes jambes et tu les auras tous.* Ce Finnois à *Stockholm* ne fut pas moins ridicule, lequel étant boucher de son métier, cherchait son couteau qu'il tenait entre ses dents. Véritablement celui-ci ne donna pas moins de matière de risée à ses compagnons, auxquels il demandait s'ils n'avaient pas vu ses lunettes, qui lui serraient le nez et qu'il cherchait par dessus en baissant la vue.

D'un débauché malade.

Un bon drôle, qui pouvait passer pour un des enfants de Noé, Japhet, car il avait déjà mangé son fait de bonne heure au jeu et à toutes sortes de débauches, se trouvant mal, envoya quérir le médecin, qui lui ordonna une saignée. Après avoir été saigné, le médecin le vint voir, qui lui demanda comme il se portait ; il dit que la saignée l'avait beaucoup allégé. Il le pria de voir son sang, pour voir s'il était fort mauvais. Le médecin le regardant, lui dit : Voilà du sang qui

est bien vert. Il peut bien être vert, répondit le malade, car j'ai mangé tout mon blé en herbe.

Gentille réponse d'une femme à une autre qui lui chantait des injures.

DEUX femmes étant un jour en querelle en vinrent aux injures, comme c'est l'ordinaire. Comme donc une des deux appelait l'autre menteuse comme une larronnesse, comme une putain, comme une maquerelle, comme une carogne, etc., l'autre ne répondit autre chose si ce n'est : Et toi, sorcière, tu mens comme un almanach, qui ment tous les jours de l'année. Croyant qu'il n'y avait pas moyen de se mieux défendre que de la comparer aux plus grands menteurs qui soient au monde, savoir les astrologues et ceux qui se mêlent de prédire les tempêtes et les choses futures.

Un larron dérobe la vache de son voisin.

Un larron voulant dérober la vache de son voisin, entre avant le jour dans l'étable, détache la bête, l'emmène, faisant semblant de courir après elle. Le voisin s'éveille au bruit et met la tête à la fenêtre. Voisin, dit le voleur, aidez-moi à prendre ma vache qui est entrée dans votre cour. Le voisin se lève et lui aide à reprendre la vache. Cela étant fait, le voleur, de peur que le voisin ne s'aperçut de la friponnerie, fit tant qu'il l'amena au marché. Comme le jour se développait, le pauvre homme reconnut sa vache et dit : Certes, voisin, voilà une vache qui ressemble bien à la mienne. C'est pour cela que je la vends, répondit le voleur. Ma femme et la vôtre sont tous les jours en dispute, et prennent incessamment l'une pour l'autre. Arrivés au marché, le voleur, défiant, fait semblant d'avoir des affaires en ville, et prie son voisin de vendre sa vache et le plus qu'il pourrait, avec promesse qu'il payerait à boire. Le voisin vend la bête et apporte l'ar-

gent au voleur, qui le mène au cabaret, et après avoir bu l'y laisse pour les gages et vint droit à Paris. Étant un jour au marché, où il vit un nombre d'ânes attachés, il choisit le plus beau, monte dessus, et se promenant par le marché, le vend fort bien à un inconnu. L'acheteur ne trouvant de place vide que celle que son âne venait de quitter, le rattache au même lieu. Le vrai maître de l'âne étant survenu là-dessus, et voulant détacher la bête pour l'emmener, l'acheteur s'y opposa et les choses allèrent si loin qu'ils en vinrent aux mains. Celui qui l'avait vendu étant dans la foule, et se faisant un malin plaisir de voir l'acheteur par terre et régalé de plusieurs coups de poing, ne put s'empêcher de dire : Donnez, donnez hardiment sur ce voleur d'âne! L'acheteur, reconnaissant à la voix que c'était l'homme qui le lui avait vendu, et s'étant écrié : Voilà le vendeur, qu'on le saisisse! il fut incontinent arrêté et mené en prison, où, après avoir confessé, il fut condamné et exécuté publiquement peu après.

Plaisante invention pour faire dire à un tavernier qu'il avait mis de l'eau au vin.

DEUX ou trois bons compagnons étant un jour en belle humeur dans un logis, commencèrent à railler leur hôte et à le menacer de ne le vouloir pas payer, parce qu'il avait mis, disaient-ils, de l'eau dans leur vin. Ce discours étonna le maître qui l'entendait, parce qu'il crût en effet qu'ayant fait ce dont on l'accusait, il pourrait être privé de son salaire. Il s'excuse sérieusement et fait connaître à ces jeunes drôles qu'il avait peur, ce qui leur donna occasion de continuer encore davantage jusque-là que l'hôte, se mettant en colère, leur dit : Vous ne sauriez me prouver ce que vous dites, ainsi payez-moi et ne me fâchez plus. Les autres, entendant ce discours, lui dirent : Ecoutez, maître, nous gagerons dix écus avec vous que nous vous ferons avouer à vous-même comme quoi vous avez mis de l'eau dans ce vin, à quoi il consentit. La gageure étant donc faite, un de ces drôles alla

pêcher des petits poissons dans un ruisseau qui arrosait les murailles de la maison, en mit dans le pot dont on se servait pour aller à la cave, et fit en un mot si adroitement qu'il trouva le moyen d'en jeter même dans le tonneau qui était en perce. Ce bon dégoûté ayant si bien joué son rôle, dit à ses compagnons qu'il fallait attendre le succès de cette affaire, ce qu'ils firent si heureusement pour eux, que le bon simple voulant verser du vin du pot et voyant que des petits poissons sautillaient là-dedans, il resta tout surpris ; mais il le fût bien davantage quand il vit qu'il en sortait encore de la barrique; ce qui l'obligea à dire : Carogne de femme, si tu eusse pris de l'eau de la fontaine et non pas du ruisseau, je ne serais pas obligé de perdre comme je fais. Ce qui fut assez dit pour ces gaillards qui lui avaient joué le tour, d'autant qu'ils crurent cette confession suffisante, comme elle l'était en vérité. Voilà pourquoi ce bon tavernier fut contraint de payer les dix écus et de perdre le vin qu'on lui avait bu.

Prompte repartie d'une femme à son mari qui consolait un de ses amis sur le mauvais gouvernement de sa femme.

Un avocat de la ville de Poitiers consolait un sien intime ami, qui se plaignait à lui que sa femme lui faisait porter les cornes. L'avocat, qui en-avait sa bonne part sans le savoir, lui montra que c'était une pure folie de s'imaginer que les femmes fissent porter les cornes à leurs maris; d'autant, disait-il, que si cela était vraisemblable, la plupart des hommes en auraient de plus grandes que les bœufs. La femme de l'avocat, qui était aux écoutes, dit : Je trouve que mon mari a raison; car si cela était, en effet, la porte de notre logis serait trop petite pour passer. Le bon Job, ne considérant pas ce que sa femme voulait dire, commençant de l'embrasser devant son ami, lui dit : O Dieu, qu'on est heureux d'avoir une telle femme, dont la pudicité se maintien contre le vice de ce siècle !

Le parapet.

Un homme de famille, des plus grossis et des moins sensés, et qui, comme on dit, n'avait jamais rien vu que par le trou d'une bouteille, avait autrefois entendu parler de la guerre. Comme on parlait des fortifications d'une ville de Flandres que le roi assiégeait alors, il s'avisa de demander à l'hôtesse où il était logé, aussi déniaisée qu'il l'était peu, ce que c'était qu'un parapet. Vous êtes, mon ami, lui dit-elle, bien ignorant sur la matière. Apprenez donc que le véritable parapet est le derrière de la chemise d'une femme grosse comme moi, car il défend l'entrée de la ville et du faubourg.

Larcin d'amour découvert dans un jardin.

Les belles filles sont exposées aux embûches des cavaliers amoureux, comme les oiseaux à celle des oiseleurs; si elles prêtent attentivement l'oreille au ramage de ces pi-

peurs, elles ne peuvent pas faillir de donner dans leurs filets et de reconnaître leur faute quand elle est commise et irréparable. Une jeune fille étant invitée seule dans un jardin par un bon drôle qui lui voulait ravir ce qu'elle devait avoir de plus cher au monde, s'y rendit contre son devoir et y trouva la collation prête, après laquelle ils se mirent à se promener, toujours dans des discours amoureux qui étaient interrompus par des baisers et des embrassements. Enfin la fille, vaincue par son ennemi domestique, se laissa facilement emporter aux cajoleries de cet homme mondain, qui la coucha au pied d'un poirier et jouit des contentements qu'il avait attendus et longtemps désirés; mais qui furent interrompus comme vous allez voir.

Il y avait un larron sur l'arbre qui était venu dérober des poires dont l'arbre était fort chargé et ne s'osait nullement remuer, de peur de se découvrir et d'épouvanter ces jeunes gens dans leur combat amoureux, après lequel, reconnaissant sa faute, la fille se mit à soupirer fort hautement et à dire d'une voix plaintive : *Qui est-ce qui tiendra l'enfant en cas que je me trouve enceinte? Ne vous mettez pas en peine de cela*, lui répondit son écuyer, *et ne troublez pas votre joie*

après deux carrières. Il faut avoir mis trois fois dedans avant que d'obtenir la bague. Celui qui est là-haut tiendra votre enfant et le nourrira. Holà! dit le larron d'une voix contrefaite et étonnante, *j'aurais trop à faire d'élever tous les enfants qui se font en cachette.* Si jamais quelqu'un fut surpris de frayeur, au sortir d'un si agréable divertissement, ce furent nos deux champions, lesquels laissant tomber leurs armes s'enfuirent et gagnèrent la porte du jardin. Le voleur, voyant que sa fourbe avait si bien réussi, descendit de l'arbre, mangea le reste de la collation, but le vin et emporta un sac plein de poires. Il ne faut pas demander s'il raconta partout cette plaisante aventure et la belle vision qu'il avait eue.

La procureuse, son petit fils et son clerc.

UNE jeune et belle femme, mariée à un vieux procureur de Paris, se rendit amoureuse de son clerc, qui était jeune, bien fait et de bonne mine. Comme le drôle n'était pas niais, il ne fut pas longtemps à s'aperce-

voir des sentiments que sa maîtresse avait pour lui. Comme il était un jour occupé à faire certaines écritures en l'absence du procureur, la procureuse vient folâtrer avec lui dans le cabinet et lui fit plusieurs malices, comme, par exemple, de lui pousser souvent le bras pour le faire mal écrire, à quoi elle revenait toujours, quoiqu'elle eût été repoussée deux ou trois fois. Le clerc, sentant fort bien ce que cela voulait dire, la repousse encore, fait une raie avec du charbon et lui dit que si elle passait cette raie, il la jetterait sur le lit et lui ferait tant de mal que de longtemps elle n'aurait envie de recommencer. La belle, qui ne demandait pas mieux, lui répondit : Je voudrais bien voir cela, et passa en même temps la raie. Le clerc ne perd point de temps, l'embrasse, la jette sur le lit, et, ne trouvant aucune résistance, fit tout ce qu'il voulut d'elle. Le procureur avait un fils qui leur avait vu faire tout ce manège et qui était si jeune qu'ils ne s'en défiaient point. Le procureur revint et les amants n'eurent que le temps qu'il leur fallait pour se retirer chacun de leur côté. Le bonhomme entre dans l'étude et se met en devoir de donner d'autres écritures à son clerc. Quand il fut près de la marque : Ne passez pas cette

marque, mon père, s'écria le petit, le clerc vous ferait ce qu'il a fait à ma mère, qui l'a passée; car il l'a prise, l'a mise sur le lit et l'y a tenue plus d'une demi-heure.

D'un curé de village.

Un prince s'en allant un jour voir un curé de village, qu'il connaissait homme de bonne chère, de fort bonne humeur et qui avait toujours le mot pour rire, lui dit qu'il voulait le lendemain venir dîner avec lui. A quoi le curé répondit : Vous serez le très bien venu, monseigneur, pourvu que vous y veniez en singe et non pas en renard. Comment l'entendez-vous ? répliqua le prince. J'entends, dit le curé, que vous y veniez en singe qui n'a point de queue, c'est-à-dire sans suite, et non pas en renard, c'est-à-dire avec votre suite qui est une très grande queue.

Le navet de Louis XI.

Le roi Louis XI, étant encore dauphin, passa quelque temps en Bourgogne pour se mettre à couvert des poursuites du roi son père. Il se divertissait à la chasse et allait souvent chez un pauvre homme nommé Conon, et mangeait quelquefois des navets avec lui. Le dauphin étant devenu roi par la mort de son père, le bonhomme Conon, à la sollicitation de sa femme, vint à Paris et apporta au roi de beaux navets de son jardin. Mais comme il n'avait ni argent ni provision, il les mangea tous en chemin, à la réserve d'un des plus gros, dont il fit présent au roi. Le roi reçut ce navet comme si ç'eut été un diamant de la même grosseur, et le fit mettre avec ses bijoux. Il fit dîner le bonhomme Conon, lui donna mille écus et le renvoya. Quelque temps après, un courtisan de bon appétit, raisonnant du moins au plus, et bâtissant là-dessus de magnifiques espérances, fit présent au roi d'un fort beau et bon cheval, se promettant une riche récompense. Le roi, ne sachant que lui donner, se souvint du navet de Conon, qu'il fit donner

au courtisan, proprement enveloppé, le priant de le recevoir, avec ordre de ne le développer qu'en Provence. Le gentilhomme s'en va en Provence, et croyant trouver un bijou de grand prix, ouvre le paquet et n'y trouve qu'un navet. Il retourne sur ses pas et va se plaindre au roi, pensant qu'on eût pris l'un pour l'autre. Mais il fut bien étonné quand le roi lui eut dit qu'il avait bien acheté son cheval, puisque le présent qu'il lui avait fait lui coûtait mille écus.

D'un homme qui déroba le pourceau de son voisin par une subtile invention.

En un certain village de Normandie, il y avait un laboureur qui fit tuer un cochon pour sa provision. Or, comme c'est la coutume du pays d'envoyer à ses voisins et amis de la saucisse et du boudin, du pied, de l'oreille et du foie, et que lorsque les autres tuent des cochons, ils renvoient les mêmes présents à ceux de qui ils en ont reçu, ce laboureur qui en recevait de tous ses voi-

sins, et qui ne tuait qu'un cochon, étant bien empêché de ce qu'il devait faire, se conseilla à un de ses voisins, qui, à ce qu'il croyait, était de ses meilleurs amis, lui disant : Compère, ils sont plusieurs en cette paroisse qui m'envoyent tous les ans des présents quand ils tuent des cochons ; de sorte que maintenant que j'en tue, je me trouve comme obligé de leur rendre, et je suis bien en peine de ce que je dois faire : car si je veux rendre les présents à tous, ne tuant qu'un cochon, il ne suffira pas ; c'est pourquoi je vous prie de me dire ce que je dois faire en cette occasion. Ce que vous devez faire, lui dit le voisin ; si j'étais en votre place, je pendrais mon cochon à la fenêtre de ma chambre, afin que chacun le vit être aisément en prise des larrons, et le lendemain au matin je ferais accroire à tout le monde que l'on me l'aurait dérobé ; par ce moyen je serais exempt de faire des présents à personne. Je proteste, dit-il, que vous avez raison, je suis résolu de suivre votre conseil, à quoi il ne manqua pas. Il fait pendre son cochon comme celui-ci lui avait conseillé en lieu qu'il pouvait être vu d'un chacun et en fort belle prise. Aussi celui-ci même qui lui avait donné ce conseil ne manqua pas de se

lever la nuit et de le lui dérober. Le lendemain au matin, il fut bien étonné quand il ne trouva plus son cochon, et maudit à l'heure l'invention de son voisin, qu'il avait tant approuvée le soir auparavant. Le premier qu'il rencontra fut ce même voisin, à qui il dit tout à l'heure : Compère, pardi, tu ne sais pas, on m'a cette nuit dérobé le cochon que je fis tuer hier. Bon, lui dit son voisin, voilà comme il faut dire. Ce n'est pas le tout, lui dit-il, je proteste que ce n'est point une feintise et que tout de bon on me l'a dérobé. Voilà qui est bien, répondit l'autre, soutenez-le toujours aussi fermement et tout le monde vous croira assurément. L'autre se mit à jurer et renier qu'il ne se moquait point, et tant plus il jurait et plus l'autre lui disait qu'il avait raison; de sorte que voilà tout ce qu'il en pût avoir.

Simplicité d'une femme.

UNE paysanne, entendant un jour la messe, prit deux cierges. Elle en attacha un contre l'image de saint Michel, et l'autre contre l'image du diable, qu'on représente à

ses pieds. Le clerc de la paroisse voyant cela: Que faites-vous, ma bonne amie, lui dit-il, vous présentez un cierge au diable ! C'est tout un, répondit la bonne femme, il est bon d'avoir des amis partout. On ne sait où l'on peut se trouver.

Réponse que fit un paysan à l'évêque d'Evreux, en Normandie.

L'ÉVÊQUE d'Evreux étant partit de Falaise pour aller à Caen voir quelqu'un de ses amis, fut surpris de la nuit et, voyant qu'il ne pouvait rebrousser chemin, appela un certain paysan qui n'avait pas encore quitté la charrue, auquel il demanda : Mon ami, pourrai-je bien aujourd'hui entrer dans la ville ? Le villageois, le voyant gros et gras, lui dit : Pourquoi non, monsieur. J'y ai bien fait passer ce matin une charretée de foin, c'est pourquoi je crois que vous y pourrez passer, si l'on n'a fait appetisser les portes.

Un écolier attrapé par une jeune paysanne.

Un écolier, revenant du collège, vit une jeune paysanne qui était fort jolie et qui ne manquait pas même d'esprit, à qui il dit en passant : Bonjour, la belle ; que voulez-vous que je vous donne pour vous arracher un poil de votre affaire et y mettre mon etc.? Je vous le dirai, dit-elle, après que vous m'aurez déclaré ce que vous me baillerez pour vous arracher une grosse dent et pour chier au trou où elle était. Il est à croire que l'écolier fut bien attrapé de cette réponse, qu'il n'attendait pas.

Les deux aveugles.

Les rhumes et les fluxions sur les yeux régnaient si fort en mil six cent soixante-huit, que peu de gens en étaient exempts. Un de mes amis en fut attaqué aussi bien que les autres, et si bien attaqué que, ne voyant presque goutte, son médecin et sa

femme lui conseillèrent de mettre sur ses yeux le soir en se couchant deux petits morceaux de veau cru, pour les rafraîchir durant la nuit. Sa femme lui ajusta le tout ; venant ensuite se coucher et passant par dessus son mari, pour aller se mettre à sa place, qui était du côté de la ruelle, elle trousse sa chemise par derrière et, faisant semblant de le baiser, elle lui fit baiser son fessier. Comme elle n'avait pas les joues tout à fait aussi grosses que les fesses, qu'il n'était pas possible qu'elle eût si fort engraissé en peu de temps, et qu'elle ne pût s'empêcher de rire du tour qu'elle venait de faire, son mari s'en défia. Le tour n'est pas mauvais, lui dit-il, c'est un borgne qui baise l'aveugle.

D'un bourreau raillé par un patient.

DANS une certaine province des Gaules (Belgique), il y avait un maître des hautes-œuvres châtré, lequel fut gaillardement, mais hors de saison, raillé par un patient bon dégoûté d'environ trente ans, qu'il allait pendre. Etant au haut de l'échelle

et le bourreau dans la peine de lui bien mettre la corde au cou, ce drôle, au lieu d'écouter celui qui l'exhortait à faire une bonne fin, parla ainsi audit bourreau : *J'en ai deux, qui m'ont fait beaucoup de plaisir ; ils ne me serviront plus de rien. Je voudrais, maître Guillaume, que vous les eussiez, au lieu de ceux que vous avez perdus.* Tout le monde se mit si fort à rire, que le prêtre qui le tansait pût à peine avoir audience. La raillerie est si essentielle à des personnes qu'elles ne s'en dépouillent qu'en se dépouillant de ce qui est corruptible.

Le pape et le pèlerin.

L'ANNÉE d'un jubilé, il vint un pèlerin à Rome qui, de l'aveu de tout le monde, ressemblait si bien au pape d'alors, que le bruit en vint jusqu'à Sa Sainteté. Elle eût envie de voir ce pèlerin; et, s'étant fait apporter un miroir, le saint père trouva que jamais deux hommes ne se ressemblèrent mieux. Cela obligea le pape à lui demander saintement si sa mère n'était jamais venue

à Rome. Non, saint père, répondit le pèlerin, mais pour mon père il y est souvent venu.

Subtile réponse d'un paysan.

Un bon paysan, étant un jour échauffé en son harnais, prit résolution de baiser sa femme en rase campagne auprès d'un arbre, sans considérer qu'il pourrait être vu de quelqu'un. Il commence donc de se mettre en état, nonobstant les remontrances de sa femme ; comme il était en besogne, il arriva qu'un homme passant par là, par rencontre, les voyant en cette posture, leur dit tout surpris : Hé ! que faites-vous là ? A quoi le drôle de paysan répondit : Ma foi, je ne sais si c'est un garçon ou une fille; si vous prenez la peine de revenir dans un an, ma femme vous le dira, si je ne suis pas à la maison. Vous me faites plaisir cependant de prendre garde à mon âne tandis que je sangle la bourique : apprenant, par ce moyen, à ce sot curieux qu'il ne faut pas se mettre tant en peine des affaires d'autrui. De même, revenant un jour de la vigne avec la hotte où

il avait chié dedans pour donner occasion au monde de parler, il rencontra un de ses voisins, lequel, sentant ce musc culart, lui dit en riant : Courage, compère, je me réjouis de votre bonne vendange. Et moi, dit l'autre, je me réjouirais bien plus si vous vouliez prendre la peine d'y goûter. Excusez-moi, dit ce voisin, il ne m'est pas permis de prendre le bien d'autrui. Mais je vous le donne. N'importe, je ferais tort à votre famille qui en a besoin. Vous vous trompez, dit l'autre, il y en a encore dans le four s'ils en ont envie. Je vous prie, ne craignez pas de me porter préjudice dans cette rencontre; je vous promets de ne vous obliger jamais à la restitution. Comme ils étaient dans ces disputes, un jeune fanfaron passant par là et sentant cette odeur si forte, dit au paysan tout en colère : Que portes-tu là, coquin ? Une drogue qui fait deviner. Cet éventé, croyant être méprisé, le menaça s'il ne le satisfaisait dans sa demande. Celui-ci, qui ne craignait pas beaucoup les rodomontades, lui dit tout en riant : Approchez-vous un peu plus près et vous saurez ce que c'est. L'autre y consent et comme il avait presque le nez sur la hotte, il s'écria : Eh ! c'est de la merde ! Vous avez deviné, monsieur; payez-moi de ce que je

vous ai fait si savant. Voyez, de grâce, s'il n'avait pas sujet de demander une grande récompense après lui avoir rendu un service si important.

De la gausserie que fit une servante à trois jeunes écoliers.

Une grosse effrontée de servante s'étant levée dès le paitron jacquet, pour aller voir une sienne cousine malade à l'extrémité, se trouva tellement pressée de faire ronfler la chair par les chemins, que ne pouvant trouver de lieu à l'écart pour décharger son paquet, s'en alla le planter devant la maison d'un des plus fameux avocats de la ville. Ce même jour trois jeunes écoliers, qui devaient partir pour aller à la campagne, mirent la tête à la fenêtre pour voir quel temps il faisait ; ayant aperçu la posture de cette servante qui grinçait les dents comme un singe que l'on fouette, ils s'éclatèrent de rire. Elle, qui ne les pouvait voir, continua son affaire et fit un tel restaurant de pourceau qu'il y avait de quoi fumer la meilleure terre du pays. Après avoir ainsi

vidé son ventre, elle ne manqua pas de regarder aussitôt derrière elle, pour voir si quelqu'un l'avait vue. Les trois écoliers, qui croyaient lui faire honte et l'épouvanter, lui demandèrent pourquoi elle regardait derrière elle. La servante, résolue comme Bartole, leur dit : Messieurs, je regardais s'il y en avait assez pour votre déjeuner à tous trois. Les pauvres étudiants demeurèrent étonnés comme des fondeurs de cloches, et ne surent que repartir.

D'un borgne et d'un bossu.

Un borgne rencontrant un bossu, il lui dit pour se moquer de lui, sans songer qu'il y avait à redire en lui-même : Mon ami, vous avez chargé bien matin (lui voulant reprocher sa bosse), et le bossu le reprenant sur le défaut de son œil, lui repartit : Il est vrai qu'il est bien matin, puisque vous n'avez encore ouvert qu'une fenêtre. Voyez que nous apercevons bien les défauts d'autrui et que nous n'avons point d'yeux pour voir les nôtres.

Equivoque sur le mot de « fou ».

Il y a une certaine ville dans les Pays-Bas, encore aujourd'hui fort fameuse, tant pour ses malheurs que pour ses prospérités, et où on dit, par raillerie, à cause de la beauté du langage, que les rois de France y envoyaient jadis leurs dauphins pour y être instruits en la langue française.

Or, un fils de bourgmestre de ladite ville étant *à Paris*, fit connaissance et amitié avec un gentilhomme français, qui lui prêta en sa nécessité une somme d'argent et lui dit qu'il avait un voyage à faire en Hollande, et que passant par sa ville, il lui pourrait rendre ladite somme. Cela étant arrêté, le Liégeois s'en retourna en son pays, et le Français, quelques mois après passant par *Liège* et s'étant enquis de la rue où il se tenait, alla frapper à sa porte. La servante vint ouvrir, et le Français demanda si monsieur un tel était au logis. *Non,* dit-elle, *monsieur*, *nos mais est fou*, voulant dire qu'il était sorti. Alors le gentilhomme se grattant les oreilles : *Morbleu,* dit-il, *il n'était pas fou quand je lui ai prêté mon ar-*

gent ! Ayant dit cela il s'en alla vers la grande place, où de hasard se promenait le seigneur liégeois avec quelques chanoines, lequel le reconnut le premier, le vint embrasser et lui fit toutes les caresses dont il se pût imaginer. Le gentilhomme ne manqua pas de son côté à lui rendre tous les témoignages d'une parfaite amitié, et fit voir à la compagnie que les Français ne le cèdent pas aux Liégeois quant à la civilité et aux beaux compliments. *Mais, monsieur*, dit-il, *que je suis joyeux de vous trouver en bonne disposition, et que la nouvelle du contraire m'avait grandement affligé ! Comment, monsieur*, dit le Liégeois, *vous a-t-on dit que je me portais mal ? Par ma foi, monsieur, je ne vous déguiserai pas la vérité : votre servante m'a dit que vous étiez fou; mais, Dieu merci ! je vous trouve dans un embonpoint tel que je le souhaite à tous mes amis et à moi-même.* A ce mot de « fou » toute la compagnie se prit à rire, et l'un d'eux donna à entendre à notre Français que ce mot de *fou* signifiait *dehors* en langue liégeoise.

Fanfaronnade d'un Gascon.

Un Gascon, quoique sorti de la poussière, qui se disait fils aîné de l'Arc-en-Ciel, se mettant sur ses vanteries, alléguait que partout où il allait, on lui rendait des respects conformes à sa qualité, et entre autres parlant d'un gentilhomme qui valait cent fois mieux que lui et que peut-être il n'avait jamais vu que pour le servir à table, dit parlant de ce même cavalier : Il est véritablement honnête homme et fort respectueux envers les personnes de mérite et de condition. Je me trouvai, dit-il, un jour en un certain lieu où il était, en temps qu'il gelait bien fort, et sitôt qu'il sût qui j'étais, il fut toujours la tête nue devant moi et sans que j'en eus pitié ; je croyais, vu le froid qu'il faisait, qu'il fût gelé, mais je le fis couvrir. Un qui était là lui dit : Puisque vous avez ce pouvoir-là, monsieur, je voudrais bien que vous en disiez autant à ma grange ; il y a plus d'un an qu'elle est découverte et je n'ai pas le moyen de la faire couvrir, vous le pourriez faire d'une seule parole ; car mes grains gèlent dedans.

D'une bâtarde de condition.

Une bâtarde de condition, fort jolie, ayant été mariée à un riche paysan, ne pouvait pas souffrir qu'un coquin comme son mari fût son maître et lui commandât comme à une servante; c'est pourquoi elle le grondait à tous moments et lui refusait même sa compagnie. Ce qui le mit un jour de si mauvaise humeur, qu'il la battît et l'appela « mule », à quoi celle-ci répondit: Je prie Dieu que tu n'y monte jamais, aussi n'est-elle pas propre pour un âne comme toi; que si cela arrive, je souhaite qu'elle te fasse rompre le cou. Elle fit cette prière et la rendit véritable; car elle se sépara de ce maraud et trouva moyen de passer plus agréablement ses jours qu'avec ce maroufle.

Plaisant trait que fit un ivrogne à sa femme.

Un maître ivrogne était journellement tourmenté de sa femme quand il revenait sur le soir plein de vin. Parfois, elle lui

disait : Vilain débauché, feras-tu toujours cette vie ? Tu sens en telle sorte le vin qu'il n'y a pas moyen de supporter ta puanteur. Or, un soir qu'il s'en revenait à la maison avec une double charge de mousquet, il tomba en un lieu assez profond, tout rempli de matière fécale, d'où il eut prou peine de sortir et fut surdoré jusqu'à la gorge. Étant arrivé à la maison, il dit à sa femme qu'elle le déchaussât. Quand la pauvrette s'approcha de lui, elle commença à dire : Fi ! fi ! le vilain, comme il pue ! Alors il répondit : Vous ne direz donc pas maintenant que je sens le vin.

Agréables vengeances entre un mari et sa femme.

Un certain vigneron était marié avec une femme extrêmement friande, laquelle se traitait le mieux du monde dans sa maison, pendant qu'il ne mangeait que de méchant pain ou quelque peu de bouillie qu'elle lui apportait tandis qu'il travaillait. Ce pauvre homme, ayant reconnu le bon traitement de sa femme, se résolut d'épier un jour

comme elle ferait en son absence. Il se cacha donc dans la maison et remarqua que la friande mit douze œufs dans du beurre fondu, qu'elle avala sans beaucoup de peine en peu de temps. Vous pouvez croire qu'après un si bon repas elle eut besoin de boire ; c'est pourquoi elle prit un grand pot pour aller tirer du vin. Son mari cependant se servit de l'occasion et remit encore douze œufs dans le même plat et les fit cuire si promptement que sa femme les trouva prêts à son retour ; de sorte qu'elle se persuada que c'était le reste de son dîner. Ainsi elle se remit à table pour achever de nettoyer le plat, dont elle ne pût jamais venir à bout quoiqu'elle fit ; ce que voyant son mari, il sortit tout en colère, armé d'un bâton dont il lui mesura l'échine, pour récompense de son peu d'appétit. Ceci irrita si fort cette dégoûtée qu'elle résolut de se venger de son mari, et exécuta son dessein comme vous allez voir. Elle appela un jour toutes ses voisines et leur proposa de faire un jeu pour se divertir, qui consiste à se cacher le mieux pour ne pouvoir pas être découvert par ceux qui cherchent. La partie étant faite, la femme persuada à son mari de se mettre dans un sac pour n'être pas découvert, à quoi il con-

sentit; mais sottement pour lui, d'autant qu'il n'y fut pas sitôt que sa femme commença à le battre comme il faut, et continua jusqu'à tant qu'elle fut lasse et qu'il eut promis de ne se venger point de l'injure reçue. Ce qu'il fit dans le dessein pourtant d'en avoir sa revanche, ainsi qu'il arriva quelques jours ensuite, qu'étant à des noces avec sa femme et dansant avec elle, il la prit entre les bras et faisant le tour en cette posture, étant venu à dessein au bout d'un escalier, prit la peine de laisser aller la mauvaise marchandise qu'il tenait, laquelle, roulant par les degrés, se prit à dire : Je dis mon chapelet sans compter. Il le faut bien, puisque tu n'as pas accoutumé de compter les œufs que tu manges.

Subtile repartie à un maître lanternier.

Un maître lanternier de Lyon, nommé Nicolas, était au marché pour vendre un falot à l'un de ses amis, où un tiers intervint pour aider à en faire le marché et jugea de ce qu'il pouvait valoir, à

quoi le lanternier ne voulut condescendre. Quelques heures après le même lanternier, avec son falot et trois ou quatre lanternes, rencontrant ce tiers par la ville, lui dit : Dieu vous garde, monsieur le juge des cornes! Celui-ci, ne manquant point de belles reparties, lui dit à l'instant : J'ai bien jugé de celles que vous portez, mais non pas de celles que vous avez. Le lanternier se voulant fâcher, il repartit : J'entends de celles que vous avez au magasin.

L'avocat à lièvre.

UN avocat de bon appétit se plaignait à un client qu'il le venait toujours voir les mains vides, ce que les autres ne faisaient jamais. Le client, plus matois que l'avocat, le pria de l'excuser, avec promesse de réparer la faute à son retour. Quelque temps après il revint trouver l'avocat, qui ne manqua pas de lui dire, voyant qu'il n'apportait rien : Eh bien ! tu ne t'es pas souvenu de moi ? Je vous demande pardon, monsieur, vous n'avez pas à ce coup sujet de vous plaindre. L'avocat, prenant cela pour argent

comptant, fit tout ce qu'il pût pour son client. Après que son affaire fut faite, il voulut savoir ce qu'il lui avait apporté. Monsieur, lui dit le client, prendriez-vous bien un lièvre? Fort bien, mon ami, dit l'avocat. Pargué, dit le paysan, vous courez donc mieux que les chiens de M. le marquis de ***, qui ne purent jamais en prendre un, quoique suivis de force cavaliers.

Une mauvaise femme est un enfer sur terre.

Le plus grand bien qui puisse arriver à un honnête homme qui se veut précipiter dans les liens du mariage, c'est de rencontrer une vertueuse femme. Son pèlerinage lui est un paradis sur terre qui lui fraye le chemin du ciel ; mais s'il arrive autrement, c'est une guerre civile, un enfer en ce monde qui conduit en l'autre ; c'est une misère sans remède, une prison qui ne se peut rompre que par la mort; c'est un tourment inséparable et un mal éternel.

Un certain bourgeois, dans une ville qui est située entre le midi et le septentrion,

avait épousé une femme plus méchante qu'un diable et moins susceptible de raison qu'une bête qui voit rarement le soleil. Un soir, ne pouvant décharger sa furie sur son mari, elle jura qu'elle irait se noyer, pensant lui faire un extrême déplaisir. En effet, elle sortit de sa maison comme une *mégère*, et le mari la suivi avec son luth, s'écriant : *Qui veut voir une femme qui se va noyer*. Etant arrivée sur le bord du canal et ne se pouvant résoudre de sauter dedans, crainte possible de se mouiller les cuisses, et la voyant dans cette incertitude, il se mit à toucher le luth et à crier si haut que les voisins le pouvaient entendre : *Ma femme ne sait si elle doit vivre ou mourir*. Elle se jette dedans l'eau proche du bord, et lui chante que sa femme a le courage de se noyer. Elle, qui croyait que son mari se mettrait en devoir de la détourner d'un tel désespoir en apparence (mais il savait la feinte et s'en moquait), sortit de l'eau non comme une *Vénus*, ou comme une créature échappée du naufrage, mais comme une furie infernale, et poursuivit son mari qui s'enfuyait, chantant à haute voix que sa femme s'était ravisée et avait trouvé l'eau trop froide. *Ceux qui ont résolu de se perdre ne s'en vantent pas*.

Le bien mal acquis ne profite pas.

Bernard de Gènes, homme avare et faussaire s'il en fut jamais, ayant fait grand amas des meilleurs vins qui croissent au mont Falisque, en chargea un vaisseau et résolu de le mener en Flandres, où il espérait de le vendre avec un très grand profit. Il mit à la voile par un vent si favorable, qu'en peu de temps il fut à la vue du lieu où il voulait aller. N'en étant qu'à quelques milles, il mouilla pour faire eau, et en fit si bonne provision que d'un tonneau de vin il trouva le secret d'en faire deux. Etant entré dans le port, son vin fut incontinent enlevé à son mot et ceux qui pouvaient en avoir pour de l'argent, se croyaient heureux, tant le vin était rare cette année là. Il remit à la voile, pour s'en retourner avec deux sacs pleins de beaux écus au soleil, qu'il aimait tant qu'il n'avait de plaisir qu'à les compter et à les considérer. Etant un jour en pleine mer, il prit ses sacs, les vida sur la table et se mit à compter et recompter ses écus, charmé de leur beauté et de leur éclat. Puis il les remit dans les sacs qu'il lia, et

sortit pour prendre l'air. Un gros singe, qui était à l'attache dans la chambre et qui avait pris garde à ce qu'avait fait Bernard, trouva moyen de se détacher et de se saisir des écus. Avec ces sacs, il monte sur la dunette du grand mât : tout le monde fut surpris qu'il eût pu emporter deux sacs de cette pesanteur. Il fit tant de la main et des dents qu'il délia les sacs, en tira les écus et fit comme avait fait Bernard, qu'il imita parfaitement bien. Bernard cependant tremblait de peur, et n'osait le faire poursuivre, de crainte que cet animal quinteux ne jetât tout dans la mer, et ne trouva rien de plus sûr que de lui laisser passer sa fantaisie. Après avoir bien balloté cet argent, il le remit dans les sacs qu'il relia, puis il en prit un qu'il jeta dans la mer et laissa tomber l'autre sur le vaisseau. Comme si la Providence avait voulu se servir de cet animal pour faire entendre à Bernard que ce qui avait été jeté à la mer appartenait à l'eau, dont il avait multiplié son vin, et que ce qui était tombé sur le vaisseau lui appartenait justement. Ainsi l'eau eut l'eau et Bernard eut le vin. Bernard rentra en soi-même, se consola et se souvint de ce qu'avait dit le poète :

De malè quæsitis non gaudet tertius hæres.

Rencontre d'une demoiselle sur le boudin de son mari.

Ceux qui ont lu les histoires peuvent avoir lu Bodin et autres devant lui, qui rapportent que Louis XI, feignant d'avoir affaire du comte de Saint-Paul, son connétable, lui manda qu'il avait affaire d'une bonne tête, qui fut celle de ce malavisé connétable; car il fut décapité, comme le récite Philippe de Commines. Ayant lu ce que dessus au logis d'un président de mes amis, deux ou trois jours après ayant envie de voir encore quelque chose dans ledit livre, j'envoyai mon homme l'emprunter, qui, en l'absence dudit président, s'adressa à madame sa femme et lui dit que je la priais de m'envoyer le boudin de son mari. Cette gracieuse dame, me voyant le jour même, me dit : Comment, monsieur, qu'est-ce que vous voulez faire du boudin de mon mari, n'avez-vous pas assez du vôtre? encore qu'elle sut bien ce que je demandais.

Rodomontade espagnole.

Du temps de Louis XIII, la France eut guerre avec la Savoie ; après la prise de Pignerol on assiégea et prit plusieurs villes. Carignan en fut une. Il y avait au bout du pont de Carignan une demi-lune gardée par six cents Espagnols. M. de Montmorency, qui était un des généraux de Louis XIII, la prit avec fort peu de monde, tailla en pièces une partie de ceux qui la gardaient et fit le reste prisonnier. Le commandant se trouva du nombre des prisonniers et fut amené au château de Carignan, où M. de Montmorency était logé. Ce général ayant demandé à l'Espagnol combien ils étaient à la garde de la demi-lune : Monseigneur, répondit l'Espagnol, par une rodomontade assez gaillarde, Votre Excellence le sait mieux que moi. Comment ? répliqua M. de Montmorency. Faites compter, repartit l'Espagnol, les morts, les blessés et les prisonniers, et vous saurez au juste combien nous étions ; car les Espagnols ne savent ce que c'est de fuir.

Affront tourné en raillerie.

Dans le pays de Saxe il y a une université fort fameuse, en laquelle l'apôtre de ceux qui se nomment évangéliques a enseigné la théologie et où il se trouve des professeurs qui ont la réputation d'habiles hommes, mais principalement celui de qui j'entreprends de parler et qui pour la gentillesse de son esprit était plus souvent à la cour qu'à l'académie et auprès de l'électeur que de son recteur. Il reçut un jour un grand affront d'un courtisan et comme il n'était pas d'humeur à le souffrir, il chercha les moyens de s'en venger. Se promenant un jour dans le jardin de Son Altesse Electorale, il découvrit ledit courtisan, et pour n'être pas vu il se cacha derrière une haie, afin d'épier quelque action sur laquelle il eût prise. Il lui entendit dire dans ses extravagances amoureuses et ayant les yeux arrêtés sur une magnifique fraise des premières mûres, qu'il fallait qu'elle fut cueillie de la main délicate de sa belle maîtresse. Ayant dit cela, il la couvrit de son chapeau, sortit tête nue du jardin et alla trouver sa

dame qui achevait de s'habiller, laquelle il conjura, par des soumissions extraordinaires, d'entrer avec lui dans le jardin : à quoi, après beaucoup de refus, elle s'accorda; car les dames en Allemagne tiennent plus de la gravité espagnole que de la libre gentillesse des Françaises. Le professeur, qui avait sans doute lu la vie de Clément Marot et qui en gardait une bonne à ce gentilhomme, cueillit la fraise qu'il alla porter à l'électrice et y planta un gros étron qu'il couvrit du même chapeau de cet infortuné; lequel revenant avec sa maîtresse, la supplia de se baisser et de cueillir ce nouveau fruit que son chapeau cachait. Elle lève le chapeau et voit ce fruit puant sur lequel elle faillit de mettre la main. Cette dame, toute en colère, s'enfuit et laissa son amant plus mort que celui qui aurait été trois jours dans le tombeau. Etant revenu de son étonnement, il jura plus de sacrements, de foudres et de tonnerres qu'il n'y a de pommes en Normandie; qu'il tuerait ce *cul de chien* qui lui avait joué cette pièce. Puis il alla demander pardon à sa maîtresse et lui prouver son innocence, avec laquelle il ne pût jamais renouer sa première intelligence; car cette fière beauté, n'entendant point de raillerie et se canton-

nant sur la majesté allemande, ne le voulut plus voir. Voilà comme ce professeur se vengea de ce pauvre courtisan, en lui faisant perdre sa maîtresse et le rendant la fable de la cour. On dit que la vengeance est douce, aussi se faut-il garder de n'exciter cette passion à personne.

D'un juge.

Le juge d'une certaine ville de Normandie condamna un vaurien de la même ville, qui avait été accusé de quelque crime, à avoir le fouet trois jours de marché, par tous les carrefours de la ville, et la fleur de lys. Celui-ci se nommait Le Soult en son surnom, qui appela de cette sentence au parlement de Rouen, où il trouva des amis par le moyen desquels il fit casser la sentence du juge et fut renvoyé absous. Celui-ci, étant de retour en sa ville, rencontra son juge par les rues et lui dit : Eh bien ! monsieur, voilà de vos justices accoutumées ! Vous imaginez-vous n'être pas responsable devant Dieu de vouloir, sans raison, ôter l'honneur et la réputation d'un homme de bien ? Voyez comme

mon innocence a été reconnue par des juges souverains, qui n'y vont pas si vite que vous, qui vous ont fait l'affront de casser votre sentence. Mon ami, lui dit le juge, tu ne sais de quoi tu te plains; ce que j'en ai fait n'a été que pour ton profit. Tu es un méchant sol qui ne vaut rien, et je te voulais faire marquer pour te faire valoir quinze deniers, et, au lieu de m'en savoir gré, tu te plains de moi.

Deux filous font deux coups de maître à un gentilhomme de Boulogne.

Un gentilhomme, de Boulogne, riche, mais avare, vilain, crasseux et de mauvaise mine s'il en fut jamais, se mit en tête d'avoir une grande et magnifique coupe d'argent. Comme il était alors sans valet, il pria l'orfèvre, après avoir payé la coupe, de l'envoyer chez lui par un de ses garçons. Il venait précisément d'arriver deux jeunes Romains, qui se promenaient par la ville avec des bagues, des lingots et autres babioles dorées, pour duper le premier sot qui vien-

drait acheter d'eux. L'un de ces drôles se nommait Liello et l'autre Dietico, tous deux éveillés et alertes. Comme ils n'étaient pas fort occupés, il n'y avait point de passant qui échappât à leur vue. Je vous donne à penser s'ils virent le garçon de l'orfèvre, qui, pour faire valoir la boutique de son maître, portait la coupe à découvert. Les gaillards font d'abord dessein sur cette coupe et, résolus de l'avoir, ils suivirent de loin le garçon, de qui ils apprirent sans peine à qui elle était et où il avait laissé le gentilhomme. Liello, le plus fin et le plus hardi, acheta d'abord une lamproie, qui était fort chère, la mit sous son manteau et la porte droit chez le gentilhomme. Il la donna à une femme assez éveillée, à peu près agréable et propre comme son mari, parlant fort bien et avec assez d'assurance. Monsieur votre époux, madame, lui dit-il en l'abordant, vous envoie cette lamproie et vous prie de faire apprêter le dîner pour cinq ou six messieurs qu'il va vous amener ; il vous prie en même temps de lui renvoyer la coupe que vient de vous apporter le garçon de l'orfèvre, pour y faire graver ses armes. La dame, prenant le poisson, donne la coupe sans faire la moindre difficulté et s'en va donner

ordre au dîner. Liello, ayant attrapé ce qu'il voulait, gagne pays et s'en va chez un de ses amis se réjouir, en attendant le retour de Dietico, qui avait demeuré en ville pour voir les recherches qui se feraient.

Le gentilhomme s'étant rendu chez lui quelque temps après, trouve le dîner plus gras que de coutume et demande le sujet de cette dépense. Ne m'avez-vous pas mandé, répondit la femme, que vous amèneriez compagnie ce matin ? Vous n'y songez pas, dit le gentilhomme. J'y songe fort bien, répliqua la femme, et la lamproie que vous m'avez envoyée est mon garant ; car, sans cela, vous pouvez compter que je ne l'aurais certes pas achetée. Pour de lamproie, reprit l'homme, je ne vous en ai point envoyé; c'est une heureuse équivoque de quelque valet étourdi, qui a pris une maison pour l'autre. Tout coup vaille, nous mangerons aux dépens d'autrui. C'est admirable, reprit la femme, que vous ne vous souveniez point de m'avoir envoyé le poisson et que celui qui me l'a apporté m'ait demandé de votre part la coupe où vous vouliez, m'a-t-il dit, faire graver vos armes et qu'aussi je lui ai donné à ces enseignes ! A ces mots, le pauvre gentilhomme, étonné comme un fondeur de

cloches, poussa trois ou quatre gros soupirs, et, courant çà et là dans les rues, il demandait à tous ceux qu'il rencontrait s'il n'avaient point vu quelqu'un qui portât du poisson chez lui ; ce qu'il faisait avec tant de transport, qu'on eut dit qu'il était hors de sens. Dietico était sur la place, qui voyait la comédie. Comme il n'y avait que lui qui sût la capture de son camarade et qu'il avait regret qu'il lui en eût coûté une lamproie, il résolut de jouer son rôle. Voyant donc le gentilhomme occupé à faire des doléances, il s'en va chez lui, trouva sa femme sur les avenues, lui dit en riant et d'une contenance assurée : Bonne nouvelle, madame, bonne nouvelle : la coupe est retrouvée ! Un homme que vous connaissez a fait faire cela exprès pour faire peur à monsieur votre époux et le mettre en colère. On en rit et on veut en faire fête. On vous mande de venir et on vous prie d'envoyer par moi ce que vous avez à dîner. La dame, bien joyeuse, commence à reprendre haleine et, après avoir exagéré la peur qu'elle avait eue, elle fit donner à Dietico la lamproie bien et dûment rôtie avec la sauce, le tout entre deux beaux plats. Dietico met cela sous son manteau et va trouver au plus vite son camarade Liello,

qui l'attendait avec impatience. Comme la femme sortait historiée de toutes pièces, pour aller au prétendu régal manger sa part de la lamproie, elle rencontre son mari qui revenait tout refrogné. Quoi, lui dit-elle en l'abordant, est-ce qu'ils viennent dîner céans? Je vous ai envoyé la lamproie toute prête à manger. Et de deux! dit le gentilhomme. Vous serez éternellement la dupe de tous ceux qui voudront vous tromper. Ces paroles furent suivies d'un torrent d'injures, et cette seconde filouterie fut si sensible au gentilhomme que, perdant sa gravité il s'arrachait les cheveux de dépit; mais il fallut enfin se consoler et s'accoutumer à en voir rire tous les bouffons et facétieux de la ville.

Rencontre d'un écolier et d'une paysanne.

Comme c'est l'ordinaire des écoliers d'être toujours de belle humeur et de faire quelque tour de leur métier, il arriva qu'un d'eux, se promenant par la ville, rencontra par occasion une jeune paysanne bien faite, à qui il demanda sérieusement si elle vou-

drait voir une cerise mûre, quoique ce fut hors de saison. La jeune délurée, soit qu'elle le fit pour se moquer de lui ou par simplicité, lui dit que oui. L'écolier mit la main à ses haut-de-chausses et lui fit voir la tête de son affaire, qui avait en effet et la forme et la couleur d'une cerise, ce que la fille regarda sans s'étonner; après quoi elle s'informa s'il voulait voir une couple de noix attachées ensemble d'une extraordinaire grosseur, ce que l'écolier trouva très agréable. Elle se mit donc en posture et, levant ses cotillons, lui fit voir un gros cul, en lui disant : Voilà un fruit que vous n'avez pas vu il y a longtemps ; je vous donnerai permission de le baiser par rareté si vous voulez et vous en promets l'huile tout incontinent, si vous en voulez goûter. Je te remercie, carogne, dit l'écolier, tout confus de se voir attrapé par une personne dont il croyait se railler.

D'un écolier qui gaussa son évêque, lequel se voulait moquer de lui.

Un évêque qui se plaisait à railler un chacun et à dire le mot pour rire, rencontra

un jour un certain écolier de son diocèse, auquel il demanda par forme de gausserie s'il avait vu autrefois sa grammaire. L'écolier, qui ne faisait que sortir nouvellement des universités et qui avait l'esprit prompt aux reparties, répondit incontinent : Non, monsieur, je n'ai vu ni mon grand-père, ni ma grand'mère, d'autant qu'ils étaient morts premier que je commençasse mes études. L'évêque se mit à rire d'une telle réponse, et croyant que l'écolier n'entendait pas le terme ni le sens de sa demande, lui répliqua : Mon jeune ami, *non loquor de materia;* mais je désire savoir si vous avez eu les principes et les fondements de la langue latine et si vous êtes en quelque facon congru. L'écolier, feignant de n'avoir entendu qu'à demi et voulant user d'équivoque, repartit : Non, je ne suis ni pelé, ni tondu. Cette naïveté donna une nouvelle occasion de rire à l'évêque, et voyant qu'il en pourrait tirer du plaisir en lui faisant quelque autre proposition, changea de thème et l'interrogea sur la seconde règle du Dispautere, qui est *esto fœmineum recipit quod fœmina tantum*, etc. Lui demandant *mater cujus generis.* Le bon dessalé d'écolier, qui n'était pas si niais que l'évêque pensait, lui répondit : *Dis-*

tinguo, si sit mea est femini generis, si sit tua est communis. L'évêque, à ces mots, demeura interdit et jugea que l'écolier était plus subtil que lui.

Naïveté d'un villageois.

Une compagnie de soldats walons était logée dans un village; les officiers, cherchant quelque passe-temps, furent avertis qu'il y avait un laboureur, homme fort simple, qui leur pourrait donner matière de rire. On le fit venir et le capitaine lui demanda s'il voulait servir le roi d'Espagne. *Hélas! monsieur*, lui dit-il, *je n'ai jamais porté les armes, ét ne sait comme il faut faire. Nous te l'apprendrons,* répliqua le capitaine, *et le roi a affaire de tels soldats que toi. Hélas!* lui répondit le pauvre homme, *s'il n'en a point de plus courageux que moi, il ne réduira jamais la Hollande sous son obéissance, car je n'ai pas le courage de voir fouetter un malfaiteur.* Le capitaine, à qui cette grande naïveté plaisait extrêmement, lui demanda son nom, lui mit un patacon dans la main, et puis lui fit don-

ner un mousquet sans balle ni poudre. La nuit étant venue, on le met en sentinelle et quelques soldats apostés viennent faire du bruit à quelques cent pas de ce Roland. Le capitaine lui mit le cœur au ventre, de sorte qu'il osa crier d'une voix tremblante, par plusieurs fois : *Qui va là?* Mais sans réponse. Le capitaine lui commanda de jurer bien fort pour épouvanter, disait-il, les ennemis. Le paysan, pour obéir, s'écria : *Qui va là? par mon âme !* Ce fut alors que les officiers pensèrent se pâmer de rire et l'un d'eux lui commanda de tirer. Il tira par plusieurs fois le serpentin, en disant : *Mon Dieu, ayez pitié de l'âme de ce pauvre homme que je vais tuer !*

D'un soldat.

En une certaine garnison dans une frontière, où les soldats étaient fort mal payés, ce qui n'est pas bien difficile de trouver, où l'on attend les commissaires plusieurs mois avant qu'ils viennent, où les montres sont quasi aussi rares que les éclipses, comme on demandait à un soldat quelle

heure il était : Je n'ai garde de vous le dire, dit-il, car il y a plus de six mois que je n'ai pas vu de montre.

Réponse subtile d'une femme à un gentilhomme.

Comme c'est l'ordinaire des nobles qui ont le ventre plein de railler les paysannes qu'ils rencontrent sur leur chemin, il arriva ainsi qu'un de ces messieurs, passant par un village et voyant une jeune femme assise devant sa porte, lui dit : Ma mie, me voudriez-vous obliger à ce point de me dire si vous êtes putain ou femme de bien? Oui-dà, monsieur, dit-elle. Qu'êtes-vous donc ? Je n'ai jamais été que maquerelle de votre mère lorsqu'un moine vous fit; car pour le reste de ma vie, elle est pure, et tout le mal que je fais, c'est de prêter mon cul à boire aux gens faits comme vous. Si vous voulez avoir cette faveur, je vous l'accorderai sans argent. Pour moi, je m'imagine que ce railleur fut bien attrapé d'entendre une si subtile réponse d'une paysanne.

Le cochon de lait des deux procureurs.

Un paysan des environs d'Angoulême, ayant porté à vendre un cochon de lait un jour de marché, rencontre un procureur au présidial, qui lui demande ce qu'il avait dans son sac. Le paysan lui dit que c'était un cochon de lait qu'il voulait vendre. Le procureur le tire du sac, le trouve gras et dodu, l'achète, le paye et donne ordre au paysan de le porter chez lui dans une telle rue, vis-à-vis une telle enseigne, et de dire à sa femme de l'apprêter pour dîner. Le paysan, ayant reçu son argent, se met en devoir de porter le cochon; il rencontre chemin faisant un autre procureur, compère et ami du premier, qui lui demande si le cochon était à vendre. Le paysan ayant répondu que oui, le procureur convient pour le prix et dit au paysan de le porter chez lui, après lui avoir dit son nom et sa rue, et de dire à sa femme de le faire apprêter pour dîner. Le paysan tourne vire un gros quart d'heure, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il jugea que les procureurs devaient être au palais. Ensuite

il revient au marché avec son sac et son cochon. Il n'y fut pas plutôt arrivé que l'hôte Quatre-Ecus, un des plus fameux traiteurs de la ville, qui venait acheter des provisions, le rencontre et lui demande ce qu'il a à vendre. Un beau et bon cochon, répondit le paysan. Quatre-Ecus convint enfin du prix, le paye, emporte le cochon, et ne fut pas plutôt chez lui qu'il le fit apprêter et mettre à la broche. En sortant de l'audience, le premier procureur rencontre son compère et lui dit : J'ai acheté ce matin un bon cochon de lait, que j'ai mandé à ma femme de nous apprêter pour dîner ; vous viendrez, s'il vous plaît, mon compère, en manger votre part. J'en ai un aussi, répondit celui-ci ; mais puisque vous voulez que nous mangions ce matin le vôtre, nous mangerons donc demain le mien. Arrivés au logis, le procureur trouve sa femme en entrant et lui demande si le cochon était cuit. Quel cochon ? dit la femme; je crois que vous vous moquez. Comment ! répondit le procureur, un paysan ne vous a pas apporté un cochon ? Je vous assure, dit la femme, que je n'ai vu ni paysan ni cochon. On demande à la servante, qui n'en savait pas davantage. Oh ! cela étant, compère, allons donc manger le mien,

dit le second procureur. Allons, dit l'autre, il faut bien manger quelque chose; mais le cochon ne se trouva pas plus chez celui-ci que chez l'autre. Alors les procureurs ne doutèrent pas que le paysan n'eût été plus fin qu'eux. Heureusement, nous sommes en bonne ville où nous pouvons trouver à dîner, dirent-ils: allons nous-en chez Quatre-Ecus. Etant chez Quatre-Ecus, ils demandent au traiteur s'il avait quelque chose à leur donner. Messieurs, dit Quatre-Ecus, nous avons plus qu'il ne faut quand vous seriez encore dix autres; si vous voulez vous donner la peine de faire un tour à la cuisine, vous y trouverez de quoi choisir et pourrez prendre ce qui vous accommodera. Ils vont à la cuisine, trouvent le cochon de lait à la broche. Ha ! parbleu, compère, dit l'un des procureurs, encore sommes-nous heureux de trouver ici un cochon de lait. Celui-ci nous tiendra lieu des nôtres. Ils demandèrent à Quatre-Ecus si le cochon était retenu, et répondant que non. Qu'on nous le serve donc, dirent les procureurs. Le cochon étant mangé, entre la poire et le fromage, les procureurs demandèrent à compter. Quatre-Ecus vint lui-même et leur demande s'ils avaient trouvé le cochon bon.

Excellent, dirent-ils. Il n'est acheté que de ce matin, dit Quatre-Ecus, et il vient de bon endroit. De qui l'avez-vous acheté ? demandèrent les procureurs. D'un tel paysan, dit Quatre-Ecus en le nommant. Quelle sorte d'homme est cela ? C'est un homme fort accommodé, répondit Quatre-Ecus. Et là-dessus, il fit son portrait si au naturel que les procureurs, persuadés que c'était leur homme, lui envoyèrent une assignation pour se voir condamner à leur payer la valeur des cochons et à de grandes réparations, pour avoir violé la foi publique. Le pauvre paysan, voyant deux procureurs à ses trousses et se croyant perdu sans ressource, porte son assignation à un avocat et le prie de le tirer de cette affaire, qu'il conte à sa manière, faisant l'innocent, comme font d'ordinaire tous les paysans, et surtout ceux d'Angoumois et de Poitou, auxquels on a bien de la peine à faire dire oui ou non. L'avocat, malgré les déguisements du paysan et au travers de ses réponses aux questions qu'il lui fit, voyant bien qu'il avait fait la friponnerie et vendu son cochon trois fois, lui dit que son affaire était fort mauvaise et même fort sale ; qu'il cherchât un autre avocat. Monsieur, dit le paysan en franc patois, en se grattant

l'oreille et faisant tourner son chapeau, ne m'abandonnez pas, je vous prie, telles gens me ruineront. Tirez-mé de cette affaire; j'ai encore six cochons de la même mère, je vous en promets un des plus beaux, si vous me tirez des mains de ces grippes-tout. Nous avons toujours recours à vous, et si vous m'abandonnez, je suis perdu. Mon ami, dit l'avocat, qui comptait déjà sur le cochon promis, je ne vois qu'un moyen pour te tirer d'affaire. Oh ! l'est assez, monsieur, dit le paysan, pourvu qu'il soit bon. Il faut, mon ami, continua l'avocat, que tu fasses l'innocent quand tu paraîtras à l'audience et que tu ne répondes que *plai*. (C'est un mot du pays qui signifie : que vous plaît-il ?) Je ferai bien cela, monsieur, dit le paysan. Le jour que la cause devait se plaider, le paysan ne manqua pas de se trouver à l'audience. Les procureurs firent le pauvre paysan plus noir qu'un charbon et n'oublièrent rien de tout ce qui pouvait faire paraître la friponnerie plus atroce et plus dangereuse pour la société, et conclurent enfin suivant leur demande à de grands dédommagements. L'avocat parla pour le paysan, et, sans entrer dans aucune discussion du fait, il représenta à la cour que la présence du personnage

parlerait mieux pour lui que tout ce qu'il pourrait alléguer en sa faveur. Que c'était un pauvre innocent qui était plus digne de la compassion que du ressentiment de ses parties, et qu'il était surprenant qu'on relevât si cruellement une faute qui ne procédait que de la pure innocence de celui qui l'avait commise ; et que, pour se convaincre de la vérité qu'il avançait, il suppliait la cour d'examiner le défendeur. On fait appeler le paysan, qui entre dans le parquet. Le juge lui dit : Levez la main, mon ami. Promettez-vous, devant Dieu, de dire la vérité ? *Plai?* monsieur, répond le paysan en se grattant l'oreille et ballotant son chapeau. Le juge lui répéta souvent la même chose, et eut toujours *Plai?* pour réponse. Avez-vous vendu, continua le juge, un cochon à ces deux procureurs, qui vous l'ont payé, et l'avez-vous ensuite revendu à Quatre-Ecus ? *Plai?* monsieur, dit encore le paysan. Le juge, persuadé que cet homme été hébété, dit aux procureurs que le pauvre homme était assez puni et qu'il s'étonnait qu'ils se fussent amusés à un innocent, et renvoya les parties hors de cour et de procès sans dépens. Le paysan n'entendit pas plutôt ce jugement, qu'il décampe sans retourner chez son avo-

cat. Plusieurs jours se passent sans savoir de quoi il était devenu ; mais enfin le rencontrant un jour en rue : Coquin, lui dit-il, je t'ai tiré d'une méchante affaire, tu m'avais promis un cochon de lait et tu m'as filouté. *Plai?* monsieur, répondit le paysan. Scélérat, dit l'avocat, on ne trompe pas deux fois les gens de justice, et si jamais tu retombe entre mes mains... *Plai?* monsieur, répondit le paysan. L'avocat, voyant qu'il était la dupe, et craignant de s'exposer à la raillerie si la chose venait à être sue, quitte le paysan et se retire bien honteux d'avoir fourni au paysan de quoi le tromper après avoir trompé les procureurs.

La prompte repartie que fit un savetier à un gentilhomme.

Un gentilhomme de belle humeur, se voulant gausser d'un savetier qui avait une belle femme, lui dit un jour : Viens ça, mon ami, toi qui sais toutes les particularités de cette ville, dis-moi combien crois-tu qu'il y ait de cocus en cette rue? Le drôle de savetier, qui savait bien qu'il était de cette con-

frérie et que le gentilhomme le voulait piquer à dessein, repartit promptement : Si l'on avait bien compté, je crois qu'il y en a plus d'une douzaine, monsieur, sans vous mettre du nombre. Le gentilhomme, voyant la subtilité du compagnon, le pria de venir déjeuner avec lui, disant qu'il avait quelque secret à lui communiquer. Le savetier s'excusa, alléguant qu'il avait de la besogne à faire. Le gentilhomme, ne le voulant point détourner de son ouvrage, lui dit : Puisqu'ainsi est que tu es occupé pour aujourd'hui, dis-moi au moins ce qu'il faut qu'un mien ami fasse pour n'être point trompé en femme et pour s'exempter des cornes. Le savetier, qui en voulait donner tout du long de l'aune à ce gentilhomme, lui dit : Monsieur, si votre ami ne veut point être trompé en femme, il faut qu'il la marchande comme l'on ferait un haut-de-chausses à la friperie, à qui l'on regarde s'il n'est point usé entre les jambes pour s'en servir ; pour le regard des cornes, puisque vous et moi en sommes fournis, il lui en faut laisser prendre sa part. Voilà comme mon gentilhomme fut payé de la même monnaie dont il payait les autres.

Combat de trois femmes.

Il y a une certaine rue fort fréquentée et non loin du pont Neuf dans la très marchande ville d'*Amsterdam,* où il se fit un beau matin une cruelle bataille entre trois femmes, qui mérite d'être ici marquée. Jamais les comédiens ne représentèrent mieux les furies d'enfer, ni *Cerbère* ne fut plus effroyable que l'étaient ces *mégères* animées par l'eau-de-vie, et plus transportées dans des formes horribles que ne le fut *Ulysse* et ses compagnons. L'une tenait *des clefs* par le pendant, l'autre *des ciseaux,* et la troisième n'avait que *ses mains.* Elles se tenaient par les cheveux : la première ne déchargeait aucun coup qu'elle ne fit sauter le sang de la hauteur d'une coudée ; la deuxième portait les coups au visage, et la troisième y plantait les ongles. Jamais je ne vis un spectacle si horrible et qui me glaçât si fort le cœur ; si les voisins n'eussent été prêts à les séparer, le combat eût été bientôt fini par leur mort. La première chose qu'on fit, fut de les désarmer; mais la difficulté était de les séparer, se tenant tellement attachées par

les cheveux qu'on ne leur pouvait pas faire lâcher prise, à moins que de leur couper les cheveux. Les coups de bâton ne servaient de rien qu'à les affaiblir et de déchirer leurs habits, c'eût été les rendre encore plus difformes, ayant déjà les visages si couverts de sang qu'elles n'étaient plus connaissables.

Un voisin accourut avec deux seaux d'eau et les baptisa si bien qu'elles lâchèrent prise en tremblant, et par cette action tous les assistants se prirent à rire. *Méchantes femmes,* leur cria-t-il, *je vous ai arrosées, afin que vous deveniez meilleures.*

D'un à qui on avait donné un coup d'épée au travers du visage.

Un certain homme ayant querelle contre quelques-uns de la même ville, ils le guettèrent la nuit et lui donnèrent un grand coup d'épée tout au travers du visage. Il revint tout sanglant en la maison; on envoie quérir partout des chirurgiens pour le panser, qui lui bandèrent la plaie qui lui couvrait tout le visage. Comme un de ses amis le

vint voir un jour, le voyant si défiguré, il lui dit : Ces gens-là qui vous ont ainsi accommodé n'avaient pas dessein de vous nourrir ; mais encore ce n'eût été que demi mal s'ils ne vous eussent frappé que sur un bras ou sur une jambe, sans vous avoir ainsi donné au travers du visage ; pour le moins la plaie ayant été cachée, elle n'eût pas paru comme elle fait. A quoi le blessé repartit : A quoi bon ce discours, vertu non pas de ma vie, ne savez-vous pas que celui à qui on donne ne choisit point ?

Discours d'un bouffon à des larrons.

Un bouffon étant un soir couché dans son lit, et entendant que des larrons fouillaient par tous les coins de sa maison pour lui dérober quelque chose, il leur dit : Mes amis, je ne sais pas ce que vous prétendez trouver ici pendant la nuit, puisqu'en plein jour il m'est impossible d'y voir la moindre chose.

Plaisant discours touchant la diversité des religions.

Un étudiant catholique alla un jour donner une visite à un prétendu réformé, qui le reçut favorablement et lui présenta un verre de vin avec la pipe de tabac. Un peu après entra un maître d'armes qui était luthérien, lequel fut suivi de bien près par un arminien. Ces messieurs se mirent à rire touchant la diversité de leurs opinions, et leur joie s'augmenta quand ils virent entrer un batelier qui était anabaptiste. Deux Portugais firent la dernière entrée, qui ne reconnaissaient que le vieux Testament. Si bien qu'entre sept personnes il se trouva six religions fort différentes. Il eût été à souhaiter qu'il fut venu un *quaquer* d'Angleterre; mais cette secte n'était pas encore née, de plus il n'était pas question de trembler, mais de bien boire et de vider les verres.

On demanda au batelier s'il était vrai anabaptiste et s'il n'était pas un peu mêlé. Cet homme, dont la principale qualité était de savoir chasser l'humeur mélancolique et de

réjouir une bonne compagnie, répondit de la sorte : *Messieurs, ma religion est fort mixtionnée, parce que j'ai hanté toutes sortes de personnes et ai fait comme ceux qui voyagent par toute l'Europe. Ils apprennent la sagesse des Italiens, la gravité des Espagnols, la gaillardise des Français, la franchise des Allemands, le mépris des Anglais, à vanter leur extraction comme les Ecossais et la modération des Hollandais. Pardonnez-moi, messieurs, si je fais un si long préambule, la matière le requiert et votre patience est assez grande pour attendre la fin : aussi bien y a-t-il assez* de *vin et de tabac pour vous donner de l'exercice. Ma religion,* continua-t-il, *est composée de plusieurs pièces, comme vous allez entendre : Premièrement, je tiens avec les* papistes, *en ce qu'ils ont beaucoup de sectes, je ne travaille pas volontiers et suis plus paresseux qu'un moine gras qui a de la peine à marcher. La religion des* luthérins *me plaît, car ils aiment à boire et à faire bonne chère, et moi aussi. Je tiens avec les* gomaristes, *lesquels veulent toujours être les maîtres et aussi sur le coussin : j'étais auparavant valet et n'ai point eu de repos jusqu'à ce que j'aie été maître. Le corps de*

ma religion est attaché aux anabaptistes, *lesquels enseignent qu'il ne faut pas combattre. Cette leçon me plaît, car je ne me batspas volontiers.* Il faisait ce discours avec tant de naïveté que les larmes sortaient des yeux de la compagnie à force rire. Mais les éclats furent bien plus grands quand il vint à parler des arminiens ; car un de la compagnie lui demanda, voyant qu'il avait fini son discours, sans faire mention des arminiens, s'il n'avait rien retenu de cette religion-là. *Je fais moins d'état,* répliqua-t-il, *de ces gens-là que de mon chien.* Alors un chacun fit silence pour entendre quelle raillerie sortirait de cette explication-là. *Si vous ne savez pas pourquoi, je vous le dirai ; ayez la peine de m'écouter.* Il n'avait que faire de demander audience, elle lui était toute accordée. *Mon chien,* dit-il, *étant couché sur mon coussin qui est dans ma chaise, si je le lui veux ôter et chasser de là, montre les dents et aurait presque le courage de me le disputer, et ces messieurs-là ont quitté les leurs sans oser lever la vue ni secouer les oreilles.* Voulant dire qu'ils avaient quitté la magistrature aux gomaristes sans faire aucune résistance. Alors l'arminien fit une belle réponse qui fut telle : Quand on prévoit

une furieuse tempête qui menace d'une ruine inévitable, il vaut mieux se mettre à couvert que de s'y opposer témérairement, et faire naufrage des biens et de la vie. *Ainsi, maître*, ajouta-t-il, *la partie était trop forte*, *de plus lès arminiens étaient devenus anabaptistes*, *ils ne voulaient pas combattre*. Après ces agréables entretiens, on se remit dans l'exercice de *Bacchus*, jusqu'à la nuit, laquelle commanda la retraite.

Bonne repartie.

UN capitaine trouvant un pauvre homme, lui demanda de quoi il vivait, lequel lui répondit : Si vous me demandiez de quoi je meurs, je vous dirais : de faim.

L'homme à barbe noire et à cheveux blancs.

IL y avait autrefois au pays de Gâtine un seigneur de grande qualité et d'un accès si facile et si doux, qu'il se faisait un plaisir

de parler aux plus petites gens. Se promenant un jour à trois lieues d'une fort belle maison où il faisait son séjour ordinaire, accompagné d'une nombreuse suite, il rencontra un paysan qui avait la barbe noire et les cheveux tous blancs. Le cas lui paraissant nouveau, le seigneur dit au bonhomme de l'aller voir le lendemain au matin, et de demander le seigneur français. Le bonhomme n'y manque pas. On le fait monter, et on appelle tous les médecins et chirurgiens d'alentour qu'on avait fait venir pour voir cet homme. Voilà, messieurs, leur dit le seigneur français une chose bien singulière : des cheveux blancs et une barbe noire. Dites-moi, je vous prie, la raison de cette différence. Les uns disaient que cela venait de la grande humidité de son cerveau. Il a porté autrefois, disaient les autres, de la lessive chaude sur la tête. Il peigne sa barbe, disait l'un, avec un peigne de plomb. C'est, disait l'autre, une bizarrerie de la nature, ou peut-être l'effet d'une maladie. Qu'en croyez-vous ? mon bonhomme, lui dit alors le seigneur. Je vous dirai, sans y faire tant de façons, que mes cheveux sont plus vieux de vingt ans que ma barbe, et qu'il faut par conséquent qu'ils blanchissent les premiers.

Messieurs de la Faculté, voyant que le seigneur français se divertissait de la réponse du bonhomme, n'eurent rien à contredire, et furent les premiers à dire que les ignorants étaient souvent plus heureux à trouver des raisons que les savants.

Bonne réponse faite à un barbier.

Un jeune barbier dans Poitiers, qui avait le poil rouge, folâtrant, demanda à un drôle ce qu'il jugeait de sa physionomie ; il lui dit : *Je juge à ton poil de vache, que tu es un veau.*

D'un railleur qui était sur la mer pendant une furieuse tempête.

Un gaillard étant sur la mer dans un temps de tempête, voyant que tout le monde était mort de crainte et qu'on ne songeait qu'à se sauver du naufrage, commença à manger des deux côtés tout ce qu'il trouvait et à chercher plus particulièrement toutes les viandes salées. Comme on le vit

dans un tel exercice lorsqu'il devait avoir le moins d'appétit, on lui demanda pourquoi il mangeait si bien et la raison pourquoi il choisissait les viandes salées par préférence aux autres. Parce que, dit-il, je n'ai jamais eu tant à boire que j'en aurai ce matin si Dieu n'y met ordre. Ce qui donna occasion à toute la compagnie de rire en dépit de la crainte.

Les plus mal faits se trouvent beaux.

Il y a un pays au fond des Alpes où les habitants ont tous de grosses loupes à la gorge, qu'ils appellent goîtres en langage du pays. Un Français allant un jour en Italie, et passant dans un village de ce pays-là, voulut entendre la messe un dimanche au matin. Comme le curé faisait son prône, la plupart des auditeurs se mirent à rire. Le curé, se voyant interrompu et ne sachant d'où celà venait, s'avisa de demander enfin à quelqu'un la raison de cette immodestie. Regardez, monsieur le curé, lui dit ce quelqu'un-là, le cou de cet étranger et puis vous empêchez de rire si vous pouvez. Le curé

regardant le Français et lui voyant un cou sans goître, eut effectivement de la peine à se tenir de rire. Cependant la peur de scandaliser la compagnie lui ayant fait reprendre sa gravité et son sérieux, il censura l'immodestie de ses paroissiens. Faut-il se moquer, messieurs, leur dit-il, de ceux à qui Dieu n'a pas donné tous leurs membres ? Ne faut-il pas supporter les défauts du prochain et les cacher même autant qu'on peut? Croyez-vous qu'encore que Dieu ait privé cet homme du groître, il ne puisse pas lui donner le paradis aussi bien qu'à vous? Et l'Evangile ne nous apprend-il pas qu'il vaut mieux entrer borgne, bossu, boiteux ou sans goître, que d'être précipité en enfer avec une belle taille et le plus parfait de tous les goîtres.

D'un chirurgien à un blessé.

Un chirurgien pansait un pauvre homme auquel on avait fait sortir l'œil de la tête d'un coup de pierre; le blessé lui demanda s'il avait perdu l'œil. Non, répondit le chirurgien, je le tiens dans ma main.

Plaisante réponse d'un page à son maître.

Un page servant à la table de son maître servit une tête de chevreau sans cervelle, parce qu'en la portant il l'avait mangée. Comment, lui demanda son maître, cette tête n'avait-elle point de cervelle ? Non, répondit le page, car le chevreau était musicien.

D'une villageoise et de son curé.

Une femme de village s'étant confessée au curé de sa paroisse et n'ayant point d'argent à lui donner : Je n'ai point d'argent pour le coup, monsieur le curé, lui dit-elle, mais j'ai chez nous une belle poule blanche que je vous donne. Ayant dit cela, elle retourne à la maison pour aller donner ordre à quelque chose, et un peu après le curé envoya quérir la poule par son valet, à qui la servante qui était seule à la maison ne fit aucune difficulté de la donner. La maîtresse

étant de retour et les poules allant se jucher, elle remarqua que la blanche n'y était pas. Où est donc notre poule blanche ? dit-elle. Vous l'avez donné au curé, répondit la servante. Il l'a envoyée quérir et je lui ai donnée. Sitôt! répliqua la maîtresse. Je l'ai donnée plus de cent fois au diable et il n'en a tenu compte, et pour l'avoir offerte une fois à M. le curé, il l'a déjà envoyée quérir.

Plaisante prière d'un railleur sur mer.

Un esprit facétieux se trouvant un jour sur mer avec sa femme, en danger de périr, à raison d'une furieuse tempête qui les agitait, voyant que tous ceux du vaisseau étaient occupés à décharger le navire et à jeter dans la mer tout ce qui était le plus pesant, il s'écria : Ah ! messieurs, vous laissez le fardeau le plus lourd de tous et qui vaut le moins ; aidez-moi, de grâce, à le plonger dans la mer. Tout le monde se tournant à cette voix, on vit que cet homme faisait son possible de jeter sa femme hors du vaisseau, laquelle, comme vous pouvez

croire, faisait bien son devoir pour se défendre des efforts de son mari, et qui, connaissant la bonne intention de son homme, avait la peur au ventre de la bonne façon; ce qui donna sujet à toute la compagnie de rire à la vue de ce beau combat; mais on rit bien davantage, quand on entendit ce tendre époux se plaindre tout de bon de tous ses camarades du peu de soin qu'ils avaient de sauver leur vaisseau. Quoi ! dirent les autres, vous raillez-vous de nous? Vous nous en voulez bien donner à garder! Comme si nous ne savions pas que vous n'avez rien fait pendant le danger qu'à disputer avec votre femme. Ah! dit le drôle, je vois bien maintenant que vous ne savez pas la justice de ma cause et que vous ignorez que ma femme était le Jonas qui agitait cet orage et le plus pesant fardeau que j'eusse à décharger dans la mer. Jamais réponse ne vint si à propos pour faire oublier le péril passé et pour récréer les esprits accablés de l'ennui où ils avaient été; mais tout cela ne satisfaisait pas la femme, fâchée de voir son mari porté de si bonne inclination pour elle, ni le mari qui avait bon désir de se décharger de sa femme, qui faisait, à son avis, son plus grand fardeau.

Plaisanterie d'un homme et d'un chien.

En la place de Bellecour à Lyon était un certain fanfaron, qui portait des bottes sans bas, faisant de l'entendu et se carrant par la place. Il passa un homme menant un barbet après lui, qui, le connaissant, le salue; le barbet lui va flairer sa botte. Ce fanfaron, lui voulant donner un coup de pied, jette sa botte après le chien, demeurant la jambe nue; le barbet prend la botte et suit son maître. Le fanfaron, voyant que le chien s'enfuyait tout de bon, cria : Holà ! eh ! maître Jacques, votre chien emporte ma... n'osa pas dire sa botte, et courant après le chien éclatait de rire. A ce bruit, maître Jacques se tourne et vit son barbet qui le suivait avec une botte; il la lui ôta pour la donner à ce bouffon, qui avait de la boue passé les genoux; mais ce ne fut pas sans rire, puisqu'on en fit ce quatrain :

Un fanfaron jette sa botte
Au beau milieu de Bellecour;
Un chien, crainte qu'elle se crotte,
La portant vers son maître, il court.

Rencontre sur un chevreau.

Certaines dames s'en allant passer le temps aux champs, rencontrèrent en leur chemin un paysan qui portait vendre un petit chevreau en la ville. L'une d'elles, voulant gausser le paysan, dit à ses compagnes : Voyez, mesdames, quel beau petit chevreau qui n'a point encore de cornes. C'est parce, répondit le paysan, qu'il n'a pas été marié.

La gageure de trois voisins.

Trois jeunes hommes de bon appétit, dont l'un était curé, l'autre marchand et l'autre de justice, parlant un jour de leurs amours, se trouvèrent épris de trois femmes de leur voisinage. Le plus enjoué et le plus entreprenant des trois proposa aux deux autres de faire entre eux une somme considérable qu'ils mettraient en main sûre, sans dire pourquoi, et que celui qui jouirait de ses amours le plus adroitement aux yeux

même du mari demeurerait maître de la somme. Aussitôt proposé, aussitôt conclu, et chacun se retira pour aller mettre la main à l'œuvre.

L'homme de justice avait un confrère qui était un peu cocu de sa façon. Il alla trouver sa femme, qui était fort jolie, lui apprend la gageure qui s'était faite et la prie de le faire gagner. Le mari avait un petit salon qui regardait sur la rue, avec des fenêtres vitrées qui ne s'ouvraient ni en dedans ni en dehors. La maison était constituée de manière qu'on ne pouvait entrer dans ce salon sans faire un grand tour. Le galant prit le temps que le mari et la femme étaient seuls dans la salle auprès du feu. Il les regarde de la rue au travers de la vitre, leur donne le bonjour, et dit au mari, faisant l'étonné : N'avez-vous point de honte de baiser ainsi votre femme devant le monde. Si un autre que moi était venu là, il vous aurait trouvé en belle posture! Vous êtes fou, mon ami, répondit le mari, ou pour le moins ivre. Ma femme est à un coin et moi à l'autre. Je ne suis ni fou ni ivre, repartit le galant. Je vois fort bien ce que je vois, et vous êtes si dévergondé qu'encore que je vous le dise, vous ne vous retirez pas pour cela. N'avez-vous point

d'endroit où vous puissiez vous mettre à couvert, sans scandaliser ainsi les passants ? Cela est du dernier vilain. En conscience, compère, répliqua le mari, je crois que vous avez envie de rire à nos dépens ; car il n'est rien de plus faux que ce que vous dites, et ni elle ni moi, ne songeons nullement à cela. Il faut assurément ou que vous vous trompiez, ou que ces vitres vous fassent voir une chose pour l'autre. Je vous prie, compère, dit le galant, faites-moi le plaisir de venir à ma place, et j'irai à la vôtre. Nous verrons si vous vous tromperez aussi bien que moi. Le mari passa dans la rue et le galant entra dans la salle, où il ne fut pas plutôt qu'il prit la femme et en fit tout ce qu'il voulut ; car ils étaient d'accord à l'avance. Tout beau, compère, tout beau, dit le mari. Comme diable vous y allez ! Eh ! mon pauvre voisin, mon ami, répondit le galant, vous êtes donc aussi fou et aussi ivre que moi. Je suis à un coin et votre femme à l'autre. C'est ce vilain verre qui fait voir tout de travers. Je vous jure, dit le mari, que je crois que vous avez raison, car on dirait que vous baisez ma femme. Sur cela, le mari revint et trouva le drôle aussi tranquille que s'il n'y eût pas touché. Il faut, mon amie, dit

le mari à sa femme, faire changer ces vitres-là. Cependant montons en haut de peur de pareil accident. C'est bien avisé, dit la femme, et dès à présent je vais envoyer quérir le vitrier, car ces équivoques ne valent rien.

Le marchand fut bien surpris quand il apprit la finesse de son voisin, et désespéra d'en faire une meilleure. Mais l'amour est un grand maître. Il aimait la femme d'un meunier, qui demeurait à un quart de lieue de là. Il donne avis à la femme de la gageure et l'instruisit de ce qu'elle avait à faire. Il la pria, entre autres choses, d'accompagner son mari quand il apporterait la pochée; ce qu'elle ne manqua pas de faire. Le marchand étant averti du temps qu'ils devaient venir, alla au devant d'eux et dit au meunier: Il semble, mon compère, que vous soyez bien chargé. Aussi le suis-je, répondit le meunier. Cette pochée pèse furieusement. Vous êtes un vigoureux homme, reprit le marchand. Je ne suis pas plus fort que vous, et je gage que je porterai bien aisément vous, votre femme et la pochée. Je voudrais, répliqua le meunier, qu'il vous prît envie de gager quelque chose. A cela ne tienne, ajouta le marchand, mais à condition que

vous vous mettrez comme je dirai, afin que je puisse mieux vous prendre. Soit, répondit le meunier. Que voulez-vous donc gager? Le marchand ne proposa que ce qu'il avait envie de perdre. Il fit donc mettre le meunier le ventre contre terre, mit la pochée dessus et la femme sur la pochée le ventre en haut et les jupes troussées, puis se mit en posture de les embrasser avec la pochée, et plantait et replantait chemin faisant des cornes au pauvre meunier, qui ne pouvait rien voir de tout le manège. Il se trémoussa si longtemps, faisant semblant de n'avoir pas les bras assez longs pour pouvoir tout embrasser, qu'ayant fait ce qu'il souhaitait et se trouvant fatigué de la voiture, il se leva et dit enfin au meunier : Vous avez gagné, compère, et j'avoue que j'ai trop compté sur mes forces. Je savais bien que vous perdriez, dit le meunier, après s'être retiré de dessous la pochée.

Il ne reste plus que le curé. Voyons comme il se tirera d'affaire. Il aimait la femme d'un paysan de son village, qui se trouvait fort bien de lui. Il ne lui fut pas difficile de lui dire de quoi il s'agissait et de l'instruire de ce qu'elle devait faire pour lui rendre service. Leur plan étant fait et la donzelle sa-

chant bien son rôle, elle ne manqua pas vers l'heure de minuit, de crier de toute sa force : Un confesseur, je suis morte! Le mari, bien étonné d'un accident si peu attendu, allume la chandelle, fait lever tout son monde, la visite partout, lui tâte le pouls, et, ne voyant rien d'extraordinaire, ne sait que juger de son mal. Elle recommença de crier de plus belle, disant : Je suis bien assurée que je n'ai pas une heure de vie; qu'on aille quérir M. le curé, c'est ce qu'il y a de plus pressé et de quoi j'ai le plus de besoin. Le mari envoie d'abord un valet, qui frappe longtemps à la porte du curé, lequel dormait ou en faisait semblant. Le curé se lève enfin, et demande ce qu'on veut. Mon maître vous prie, monsieur le curé, dit le valet, de venir chez lui au plus vite, car notre maîtresse se meurt. L'apparence d'y aller de l'heure qu'il est; retourne-t-en, mon ami, dit le curé, j'irai dès qu'il fera jour. Le valet s'en retourne avec cette réponse ; et quoique la malade sût qu'il n'en rapporterait pas d'autre, elle redoubla ses cris et dit : Quelle pitié, bon Dieu! me refuser les sacrements en l'état ou je suis! Ah! le méchant curé! et pourquoi lui payons-nous les dîmes? Qu'on y renvoie en diligence, mon ami, je vous en

supplie, car je sens que mon mal augmente et qu'il faut bientôt déloger. Le pauvre mari, la croyant de bonne foi, y renvoie sa servante, qui lui paraissait plus habile que le valet. Elle pensa enfoncer la porte du curé à force de heurter. Le curé vient enfin à la fenêtre et demande d'où vient qu'on heurte de cette manière et à une telle heure. Quelle honte, monsieur le curé, dit la servante, de laisser mourir une femme sans confession! Ne craignez-vous point que Dieu vous en punisse ? Ma maîtresse se meurt; venez, au nom de Dieu, sans retardement ; ne l'abandonnez pas dans cette extrémité ; vite, vite, je ne sais si vous la trouverez en vie! Ma mie, dit le curé, je ne suis point de deux paroles; tu te donnes bien de la peine, je ne sais point marcher la nuit, j'irai la voir quand il sera jour. La servante de retour avec cette réponse. Bon Dieu! dit la malade, ayez pitié de moi! Me laissera-t-on mourir comme une bête! Mon ami, dit-elle à son mari, secourez-moi ! au nom de Dieu, dans ce pressant besoin; allez-y vous même, il n'osera pas vous refuser. Si je meurs, plaignez-vous-en à l'évêque, afin qu'une telle action ne demeure point impunie et qu'on lui ôte une cure dont il est fort indigne. Le pauvre mari s'en

va lui-même fraper à la porte du curé, qui fait semblant de dormir profondément. Il s'éveille enfin, vient à la fenêtre et demande si l'on a résolu de le tourmenter toute la nuit. Comment, monsieur le curé, dit le mari, est-ce le devoir d'un bon pasteur de laisser ainsi mourir ses brebis sans confession? Au nom de Dieu, diligentez-vous. Vous répondrez de son âme si elle meurt sans recevoir les sacrements qu'elle a demandés à temps. J'ai une lanterne et vous verrez assez clair. Craignez-vous de mouiller vos souliers? Non, mon ami, répondit le curé, si je ne suis pas allé chez vous dès la première fois que vous m'avez envoyé quérir et si je n'y vais point encore avec vous, ce n'est pas ma faute; je ne savais pas hier au soir que vous auriez besoin de moi; car j'ai donné mes souliers et mes chausses à raccommoder. Quelle apparence d'aller nu-pieds dans la boue; on doit me les rapporter ce matin, dès que je les aurai, j'irai chez vous; bien marri de ne pas pouvoir y aller tout à l'heure. Comment! dit le mari, demain au matin, ma femme sera morte! Au nom de Dieu, venez tout à l'heure, j'aime mieux vous y porter. Si vous voulez prendre cette peine, répondit le curé, je suis tout prêt à partir. Le curé s'ha-

bille, le mari le charge sur son dos et l'emporte chez lui. Il y trouva tout le monde en pleurs et la femme à l'agonie à ce qu'il semblait. Il s'approche du lit, lui parle à l'oreille et se tournant vers les assistants : Mettez-vous tous en oraison, mes amis, leur dit-il, priez Dieu de lui redonner ses esprits, afin de pouvoir recevoir absolution, car je ne crois pas qu'elle entende, bien loin d'être en état de pouvoir se confesser. Le pauvre mari et tous ceux qui étaient présents, se mirent à genoux, pendant que M. le curé allait ressusciter la malade. En effet, il la ragaillardit si bien qu'il la guérit entièrement. Quand il en eut pris à suffisance, elle commença à parler et à remercier Dieu. Tous les spectateurs regardèrent cette prompte guérison comme un miracle, et en remercièrent le curé, qui s'en retourna fort joyeux du succès de son entreprise, persuadé qu'il avait gagné, et que le tour qu'il avait fait valait mieux que les deux autres. Ils sont tous trois fort bons et il serait difficile de décider lequel est le meilleur. Il faut laisser quelque chose aux lecteurs, et c'est à eux que nous en renvoyons le jugement.

Un avaricieux puni.

Il y avait dans une province de France un homme sans enfants, assez riche et plus qu'il ne méritait, parce qu'il ne savait pas se servir de son bien, lequel était si avaricieux qu'il ne voulait jamais avoir de valet ni de servante qui lui dépensât plus de pain qu'il en fallait pour manger un œuf qu'il leur donnait à chaque repas pour leur portion. Ce qui fut cause qu'on se moquait de sa vilenie et qu'il ne pouvait pas trouver un valet ni une servante. Comme il était un jour extrêmement en peine d'avoir quelqu'un pour le servir, il y eût un bon drôle qui résolut de se présenter à lui pour ce sujet et fit son marché tel qu'il voulut à cause du besoin qu'il en avait, à cette condition pourtant qu'il n'aurait de pain que pour manger un œuf ; à quoi il se résolut. On passe le contrat au gré du valet et du maître, et y mettent des peines pour l'infracteur. Le tout étant donc conclu et le temps de dîner déjà venu, l'avaricieux fait cuire un œuf et le présente au valet. Celui-ci, voyant venir un si gros morceau, se résolut de jouer

le tour qu'il avait prémédité. Il prend donc cet œuf mollet (car il était dit dans le contrat qu'il lui serait permis de le faire cuire à sa mode) et, après l'avoir ouvert par un bout, le versa sur un grand pain, ensuite de quoi il l'étendit avec son couteau autant qu'il crût être nécessaire. Le maître, qui voyait tout ceci, ne savait que croire au commencement; mais il fut bien attrapé quand il vit que son gros valet ne se contentait pas d'une petite pièce comme les autres, mais qu'il mangeait plus de la moitié du pain; à quoi voulant remédier, il se leva de sa place pour lui arracher ce qu'il avait et lui en donner à sa fantaisie : ce que celui-ci n'entendait pas et qu'il empêcha bien. Voilà un grand bruit et un grand procès en même temps qui se forment entre le maître et le valet; l'affaire est portée devant le juge, lequel, entendant les bonnes raisons du valet et connaissant l'avarice du maître, approuva le procédé du premier et condamna le dernier comme infracteur de la convention faite entre eux. Après quoi le valet mangea son saoul de pain sans crainte, attendant le bout de l'année, qui ne dura que trop longtemps à venir pour l'avaricieux, qui pleura mille fois d'avoir trouvé un tel valet.

Le médecin et le maréchal.

Un médecin ayant un cheval malade, envoya quérir le maréchal pour le médicamenter. Le maréchal dit qu'il fallait lui donner un breuvage, qu'il lui prépara, et ensuite le saigner. Le cheval étant guéri, le médecin envoya quérir le maréchal et lui dit : Que vous dois-je, mon ami, pour avoir guéri mon cheval ? Rien, monsieur, répondit le maréchal : nous ne prenons point d'argent de ceux de la profession.

Le gentilhomme et la villageoise.

Une jeune paysanne courant après son ânesse qui se pressait d'aller rejoindre son petit poulain, il passa un gentilhomme qui, la voyant assez gentille, lui dit : D'où êtes-vous, ma mie ? De Ville-Juif, monsieur, dit-elle. De Ville-Juif, dit le gentilhomme. Et ne connaissez-vous point la fille de Nicolas Guillot ? Je la connais fort bien, monsieur, repartit la fille. Faites-moi la faveur,

je vous prie, reprit-il, de lui porter un baiser de ma part. Et en disant cela, il se mit en devoir de la vouloir baiser. Monsieur, dit alors la jeune fille, si vous êtes si pressé, donnez-le à mon ânesse, elle y sera plus tôt que moi. Puis elle s'échappa de son galant, qui demeura avec sa courte honte.

Simplicité d'un laquais.

Un laquais ayant reçu un commandement exprès de son maître de l'éveiller ponctuellement à six heures, ayant à cette heure une affaire très importante, la crainte d'être surpris le fit veiller une partie de la nuit. S'éveillant en sursaut, craignant qu'il ne fût trop tard, il se lève et entend sonner quatre heures ; ce qu'entendant, il va vite trouver son maître, qui dormait profondément, et le tira tant qu'il l'éveilla ; cela fait, il lui dit : Monsieur, n'ayez crainte de rien, dormez en assurance, vous avez encore deux bonnes heures ; car quatre heures viennent de sonner.

Réponse que fit un Suisse à un médecin qui voulait l'empêcher de boire.

Un médecin de la ville de Strasbourg, voyant qu'un Suisse de ses amis perdait la vue à force de boire, lui dit : Mon cher ami, je souhaiterais pour votre santé que vous vous puissiez empêcher de faire la débauche; car je prévois que, si vous continuez de boire comme vous avez fait et faites tous les jours, vous perdrez la vue. Le Suisse, qui ne pouvait quitter cette aimable liqueur, lui dit : Monsieur, je vous remercie de la bonne volonté que vous avez pour moi ; mais comme je connais mon naturel enclin à chérir l'usage du bon vin, j'aime mieux laisser perdre les fenêtres du logis que de voir périr tout le bâtiment.

D'un Souabe à qui on voulut appliquer un clystère, étant malade en pays étranger.

Un jeune et riche Souabe, étant malade d'une grande douleur qu'il sentait à la

tête, on lui prépara un clystère. Or, comme l'apothicaire dressait son équipage pour le lui donner, le Souabe, non accoutumé qu'on lui seringuât par le fondement ainsi rudement, se leva tout en furie, jurant *bigott*, et appelant tous les médecins *schelms*, dit qu'ils étaient de gros ânes de lui vouloir médeciner le cul, son mal étant à la tête. Ce qu'ayant dit, il prit le clystère et avala tout, ainsi qu'il eut fait un verre de vin ou de bière.

Le magicien.

Un médecin qui avait passé les beaux jours de sa vie sans se marier, se retira à Pavie et acquit tant de réputation qu'il fut en peu de temps un des médecins de la ville le plus employé. Après un séjour de plusieurs mois, il se rendit amoureux de la fille d'un apothicaire, qu'il épousa du consentement de ses parents. Comme la jeunesse est incompatible avec la vieillesse, la belle ne pût pas se contenir longtemps dans les bornes du devoir et s'empêcher d'écorner la foi conjugale. Il est vrai que la vigilance et la jalousie de son mari, qui ne la perdait presque

pas de vue ou sans mettre quelqu'autre Argus à sa place, étaient des motifs assez puissants pour la porter à une licence si ordinaire au sexe.

Jamais esclavage n'a été pareil à celui de cette femme, puisqu'elle n'avait rien de libre que la fenêtre de sa chambre qui donnait sur le jardin. Pendant cette dure captivité, il arriva un magicien qui charmait tout le monde par ses secrets et qui était en si grande vénération qu'il n'y avait personne qui ne s'estimât heureux de pouvoir baiser le bord de sa robe. Chacun le suivait enfin comme un second Moïse. Le magicien, se prévalant de la simplicité publique, persuada au Pavien qu'il avait des herbes, et entre autres une nommée alivergo, dont il faisait des merveilles. Un tel jour, dit-il, je ferai une chose par le moyen de cette herbe qui convertira les plus endurcis. M. le docteur ayant appris cette magnifique promesse, ne voulut pas manquer de se trouver au miracle et d'y amener sa femme dans l'espérance que cela la corrigerait de sa vie libertine. Mais ce fut jeter de l'huile dans le feu ; car la belle ne vit pas plutôt le magicien, qui était bien fait de sa personne, qu'elle en fut si charmée qu'elle ne songea plus qu'à

trouver le moyen de lui déclarer sa passion. Le cœur du magicien était à peu près dans la même situation. Il avait remarqué la belle et avait été si frappé de sa beauté, que son esprit n'était occupé que des plaisirs d'une si douce et si flatteuse idée. Les choses ainsi disposées, il ne restait plus qu'à trouver temps et lieu pour contenter leurs amoureux désirs. Je ne sais comme ils firent, mais au moins ils trouvèrent moyen de se voir ou de s'écrire. Ils furent tous deux ravis de se trouver si conformes dans leurs sentiments. Il fut résolu entre eux que, comme leurs cœurs étaient blessés d'un même trait, ils devaient chercher les moyens de se guérir réciproquement. Plusieurs expédients furent proposés pour ne pas gendarmer le mari; mais la belle trouva des inconvénients partout, et rien ne lui parut meilleur, pour tromper le jaloux et pour prévenir les mauvais jugements des voisins, que de faire la malade et d'avoir recours dans cette extrémité à l'herbe d'alivergo, qui avait guéri tant de gens. Heureusement le docteur fut alors appelé chez un gentilhomme de la campagne attaqué de la goutte. La belle profite de l'occasion et fait semblant d'être fort incommodée des vapeurs de mer, mal sans rime et

sans raison et où les plus habiles médecins perdent leur grec et leur latin. Les voisines, averties de cet accident, accourent toutes à son secours. Chacune s'empresse à donner du soulagement à la malade : l'une lui barbouille le nez de vinaigre, l'autre lui faisant sentir quelque chose de puant; l'une la délace, pendant que l'autre lui brûle au nez du papier gris ou de la plume. Mais voyant que tout cela ne produisait rien : Le plus court, dit une, est d'avoir recours au magicien; son herbe d'alivergo en a guéri plusieurs de la même maladie. A ce mot de magicien, la malade pousse un gros soupir, comme si elle fut revenue de syncope. Divin magicien, s'écria-t-elle, ayez pitié de moi, autrement je suis morte! Les voisines, voyant qu'elle demandait le magicien et ses remèdes, commandèrent à la servante de l'aller quérir en diligence. La créature, qui était faite à la main et qui savait mieux que les autres la cause de la maladie, courut promptement au magicien, qui connut au langage de la servante que les affaires étaient en bon train, et, sans se faire prier davantage, il prit un valet avec lui qu'il chargea d'un sac d'herbe et s'en vint chez la malade, qui l'attendait avec impatience.

Il ne fut pas plutôt entré que les voisines se mirent à genoux et le prièrent de leur donner de l'herbe d'alivergo, ce qu'il fit, avec les cérémonies requises; mais ce n'était pas de la bonne, car il n'en avait pas pour tout le monde. Il s'approche de la malade et lui demande si elle avait bien de la confiance à son herbe. Pourquoi me demander cela? répondit la malade d'une voix entrecoupée de sanglots. Je suis persuadée qu'il n'y a que cela qui puisse me guérir, et il me semble même que votre présence m'a déjà soulagée. C'est fort bien, madame, dit le magicien, voilà le chemin de la convalescence. Au reste, ajouta-t-il, il est temps de commencer; mais il faut que je sois seul. Eh bien, dit la plus apparente des voisines, nous allons donc nous retirer et laisser la malade à vos soins charitables. Elles ne furent pas plutôt sorties, que le médecin et la malade, également impatients, commencèrent à faire le remède. Il fut suivi de quelques défaillances dont on ne fut pas longtemps à revenir et qui eurent un dénouement agréable. Le valet, voyant tant de merveilles, ne jugea pas à propos de garder les manteaux. Il se mit sur un petit lit avec la servante et lui apprit ce que c'était que l'herbe d'alivergo. Le retour

du mari, auquel on ne s'attendait pas sitôt, troubla un peu la fête, et les champions furent obligés de lever le piquet avec tant de précipitation que le magicien n'eût pas le temps de reprendre ses chausses. La servante, toute échauffée, courut dire aux voisines que l'herbe avait fait des merveilles et que sa maîtresse était guérie, et fut en même temps ouvrir à M. le docteur. Il fut surpris de trouver chez lui si grosse compagnie, mais plus surpris encore d'y voir ces deux visages. Il en demanda d'abord la cause. Sa femme, d'un visage gai et riant, lui conta l'aventure, le danger où elle avait été pendant son absence, et comment elle avait fait venir le magicien, qui l'avait guérie par la vertu de son alivergo en moins de rien. Le mari, joyeux qu'un tel miracle se fut fait chez lui, remercia le faiseur et lui donna congé. Cependant M. le docteur, trouvant le chevet un peu trop bas et voulant le hausser, vit les chausses du magicien, qui lui mirent d'abord martel en tête. Sa femme, qui était fort rusée, s'en étant aperçue, alla au devant de la difficulté : Ayant été guérie par un si précieux remède, il était de la prudence, mon cœur, d'avoir, en cas de rechute, le même secours à portée. C'est ce qui m'a obligée de prier le magicien

de me laisser ce que vous voyez. La servante, qui avait profité du remède, voyant que sa maîtresse avait fait passer les chausses du magicien pour l'herbe d'alivergo, eut de la peine à s'empêcher de rire et alla dire au magister de les venir quérir avec magnificence pour mieux confirmer ce que sa maîtresse avait dit. Le magicien goûta fort l'expédient, envoya quérir plusieurs de ses amis, qu'il fit marcher deux à deux pour aller prendre les chausses qu'il avait laissées à la bataille. Le docteur, voyant venir tant de gens chez lui, ne savait ce qu'on voulait dire. Jugeant cependant qu'un si bel ordre et une si grande cérémonie n'étaient pas sans mystère, alla au devant d'eux et leur ouvrit la grande porte. Le magicien étant monté à la chambre, fit de grandes inclinations, puis reprit ses chausses enveloppées dans un linge bien propre et les fit baiser avec beaucoup de cérémonie à tous les assistants et surtout à M. le docteur. Cela étant fait, il s'en retourna dans le même ordre qu'il était venu.

Avaricieux trompé.

Un vieillard, aussi avaricieux qu'on le peut être, ne sortait jamais de sa maison sans porter avec lui une traînée de clefs qui le faisaient suer à les porter, parce qu'il craignait que son valet et sa servante, qui étaient de différente humeur à la sienne, ne fissent gogaille en son absence; en quoi il ne se trompait pas de beaucoup, car tous ses soins ne pouvaient pas les empêcher de se bien réjouir. Ce bon vieillard, connaissant que ses peines étaient inutiles, tâcha pourtant de les surprendre, ce qu'il ne pût jamais faire; parce que cette servante et ce valet prenaient si bien garde qu'il était impossible de les attraper. Il arriva néanmoins qu'un jour de carnaval ces deux Argus ne furent pas assez occulés, en ce qu'après avoir commencé à faire des beignets et préparé toutes choses pour se bien divertir, le radoteux vint heurter à la porte. Cette venue les surprit si fort qu'ils étaient comme immobiles, tant ils craignaient cet homme. Ils tâchent néanmoins d'enlever tout ce qui était sur la table avec assez de confusion, afin d'éviter

le blâme qu'ils craignaient ; et comme le maître heurtait toujours plus fort, la servante ne sachant pas où pouvoir cacher la poêle pleine d'huile qu'elle tenait sur le feu et le plat des beignets qui étaient déjà faits, crût ne pouvoir pas mieux réussir que de les mettre dans les deux sièges des privés qui étaient proches. La chose s'exécute tandis que le maître monte, lequel, se doutant bien de l'affaire, chercha si longtemps sans rien trouver, que l'envie de lâcher l'aiguillette le prit. Il court donc à la garde-robe et s'assit à demi sur la poêle dont l'huile n'était pas encore si froide qu'elle ne lui brûlât bien le poil du cul; ce qui le fit crier comme un âne débâté. Croyant donc qu'il y avait quelque gueule infernale à ce trou, et se voyant pressé de son flux de ventre, se leva promptement de ce siège pour s'asseoir sur l'autre, où il fut encore mieux traité qu'au précédent; car s'étant assis tout à fait sur le plat des beignets et les ayant aplatis par la pesanteur de son vieux fessier, il en fit sortir l'huile bien plus chaude que le premier, qui acheva de lui griller les fesses en lui attachant une douzaine desdits beignets à la peau ridée de son maître martin. Après quoi ce pauvre misérable se mit à hurler comme un âne de

vingt ans, appelant au secours son valet et sa servante qui s'étaient cachés, voyant qu'il entrait dans ce lieu, lesquels, accourant au bruit et lui voyant faire des extorsions comme à un possédé, eurent au commencement quelque compassion de lui ; mais ils changèrent bientôt de sentiment, quand ils virent son cul ridé à demi recuit, sans poil et chargé de beignets qui lui pendaient comme des endouilles d'un vieux chien ; car ils riaient comme des fous de le voir en cette posture, d'autant mieux qu'ils ne pouvaient pas lui arracher ses pendants sans lui enlever en même temps les pièces où ils étaient attachés. Cette drôle d'aventure, étant sue, donna sujet de rire à tout le monde aux dépens de ce vilain avaricieux, qui mourut sans avoir de poil au cul ni de repentir dans l'âme.

Louis XI refuse une charge.

Un homme de bon entendement, ayant appris qu'il y avait une charge vacante, prit la poste et la vint demander à Louis XI, roi de France. Ce prince lui re-

fusa tout net, sans lui laisser la moindre espérance d'y revenir. Le suppliant remercia le roi fort humblement et se retira. Le roi, sachant que cet homme était sage, crût qu'il n'avait pas bien entendu ce qu'il lui avait dit. Il le fit rappeler et lui demanda s'il l'avait bien compris. Fort bien, Sire, répondit l'homme. Que t'ai-je dit ? reprit le roi Vous m'avez refusé, Sire, répliqua l'homme, la charge que je vous ai demandée. Pourquoi m'as-tu donc remercié ? repartit le roi. De m'avoir promptement refusé, répondit le demandeur, sans me faire perdre mon temps à soliciter Votre Majesté en me donnant une vaine espérance. Le roi fut si content de cette réponse, qu'il lui donna la charge et lui en fit expédier la patente sur-le-champ.

D'un qui étudiait la physionomie.

Un certain badaud de Paris lisait un jour à la chandelle un livre de physionomie, et voyant qu'il disait : «Tout homme qui a le menton large n'est qu'un sot », il se tâta le menton et sentit qu'il était assez large ; or, pour s'en éclaircir davantage, il prit la chan-

delle, s'approcha du miroir et fit tant qu'il se brûla entièrement la barbe. Ainsi voyant son menton plus large encore qu'il ne pensait et ce qui lui était arrivé, dit : Celui-ci est éprouvé, et le cota en marge, voulant dire qu'il avait fait paraître un trait de sa sottise.

Le compliment de condoléance d'un paysan à son voisin.

Un certain paysan ayant appris que la femme de son voisin était morte, s'en alla le voir pour le consoler et lui dit : Compère, je suis bien marri de ce que la bonne commère votre femme s'en est allée en paradis, c'était une bonne ménagère (remarquez qu'il voulait parler de la mort). A quoi son voisin lui répondit, par un effet de simplicité : Je vous remercie de votre bonne volonté ; et moi, je prie Dieu que vous n'y arriviez jamais. N'était-ce pas bien complimenter un mari sur la mort de sa femme, et bien répondre à cette civilité ?

La violence volontaire.

Une jeune beauté s'étant rendue amoureuse d'un jeune homme bien fait, lui donna tant de libertés qu'ils en vinrent à l'abordage. Le jeune homme ne songeait qu'à se divertir, mais la belle pensait au mariage. Comme le galant temporisait et ne voulait rien conclure, la belle lui fait procès devant l'official et se plaint qu'il l'a trompée sous promesse de mariage. Le cavalier se défend et nie d'avoir eu avec elle aucun commerce. La belle soutient le contraire. Le juge la questionne et lui demande en quel lieu il avait eu affaire avec elle. Il m'a attrapée contre une muraille, répond la plaignante. Comment cela se peut-il? réplique le juge. Vous êtes de beaucoup plus grande que lui. Il n'aurait su y atteindre et il ne peut pas vous avoir fait violence. Il est vrai, monsieur, repartit la belle ; mais je dois aussi vous dire que je me baissais un peu. Je vous entends, dit le juge. La violence est grande.

Le tueur de mouches.

Un paysan de Normandie ayant donné à garder une terrinée de lait à son voisin, celui-ci dit, quand il fut question de la rendre, que les mouches l'avaient mangée. Le voisin le fait assigner et la cause ayant été plaidée, le juge le condamna à restituer le lait. Il fit ce qu'il put pour s'empêcher d'être condamné, et dit plus de vingt fois que les mouches l'avaient mangé. Pourquoi ne les as-tu pas tuées? lui dit le juge. Mais est-il permis de tuer les mouches? répondit le paysan. Oui, dit le juge. En quelque lieu que je les trouve? reprit le paysan. Oui, répliqua le juge, en quelque lieu que tu les trouves. Le paysan, voyant alors une mouche sur la joue du juge, s'approche de lui et lui ajuste un soufflet avec toutes ses circonstances et dépendances, en disant : La voilà la maîtresse mouche. Elle a bien la mine d'être de celles qui ont mangé mon lait. Le juge prit le soufflet en patience sans rien dire, parce qu'il avait fait la loi lui-même.

Naïveté d'une femme.

UNE certaine femme parlant de son mari, disait : J'ai un mari qui est le plus friand du monde. Nous avons une petite potée de beurre qu'on nous a envoyé de Bretagne, par excellence. Je n'ai point sitôt le cul tourné qu'il a le nez dedans.

D'un paysan à un moine.

UN paysan allant un jour de son village à la ville, avec son âne fort chargé, rencontra un bon religieux, qui, voyant la grande charge que portait ce pauvre âne, lui dit par un effet de compassion, voyant qu'il l'assommait de coups : Eh ! mon ami, pourquoi battez-vous si fort ce pauvre animal ? ne voyez-vous pas qu'il est trop chargé. Vous vous trompez, mon père, dit brutalement ce maraud, sachez qu'il n'est pas si fort chargé qu'il ne portât bien encore toute la patience de votre ordre. Pourquoi dites-vous cela ? dit le bon religieux. C'est, dit le

paysan, qu'étant bien chargé et bien battu comme il est, il ne dit mot, et vous murmurez sans qu'on vous dise rien.

D'une carpe échappée.

CARDIN Lorin, qui était un apothicaire de Rouen, étant allé en un jour maigre sur le pont de Robec acheter une carpe pour dîner lui et sa famille, passant par dessus le pont, cette carpe qui était toute vive, voyant l'eau, s'échappa de ses mains et se lança dedans. Le pauvre homme tout étonné, s'en va à sa maison, où il trouve sa femme et ses enfants, à qui il dit : Venez çà, suivez-moi. Il les mène tous sur le pont de Robec, où la carpe lui était échappée, et les ayant tous fait mettre à genoux, leur fit dire grâces.

D'un plaideur qui voulait un avocat aussi vieux que son procès.

UN plaideur avait un gros et vieux procès qui avait déjà passé par plusieurs tribunaux. Etant enfin venu au parlement par

appel, et l'appelant cherchant un avocat fameux, on lui en indiqua un des plus employés du parlement; mais quand il l'eût vu, il n'en voulut point, disant pour raison que son procès étant plus vieux que cet avocat, qui n'était pas né quand il fut commencé, il ne pouvait par conséquent rien savoir de son affaire. Il fallut donc lui donner un avocat aussi vieux que son procès, le bonhomme s'imaginant que le procès et l'avocat étant tous deux de même âge, son affaire en irait mieux.

Plaisante rencontre d'un homme qui présentait une paire de souliers à celui qui ne craindrait point sa femme.

Un homme, zélé pour l'intérêt de son sexe, courait un jour par la ville avec une paire de souliers, promettant de les donner à celui qui ne craindrait point sa femme; il courut longtemps sans trouver personne qui les voulut. Il arriva enfin qu'un gros paysan, amoureux de ses souliers, dit qu'il ne crai-

gnait point sa femme, à qui celui-ci donna les souliers; mais comme on lui dit qu'il fallait prendre du suif pour les graisser et les mettre dans son sein, il répondit que sa chemise était trop blanche et que sa femme le gronderait de l'avoir sitôt salie. Ce qui fit rire toute la compagnie et sauva par ce moyen les souliers au maître, qui croyait déjà les avoir perdus.

L'arracheur de dents.

Il y avait un certain maréchal de Normandie qui arrachait les dents sans y toucher, et se vantait même de les faire arracher au patient sans douleur. Voici comme il s'y prenait : il mettait un fil retors en deux ou trois doubles, en liait bien la dent et l'attachait à son enclume; puis il faisait chauffer un fer, et à chaque coup de soufflet disait : *baribara*. Le fer étant tout rouge, il le prenait avec sa tenaille et, faisant ouvrir la bouche à la personne, il lui approchait brusquement ce fer du nez. La peur de se brûler faisait retirer le patient, qui laissait sa dent au bout du fil. Il ne faisait pas de même quand il voulait

s'arracher une dent. Il prenait son arbalète, la bandait et attachait à la corde de l'arc un fil à deux ou trois doubles, dont l'autre bout était attaché à sa dent, puis il tirait son arbalète, qui emportait sa dent si légèrement qu'il ne sentait, disait-il, aucune douleur.

Naïveté d'une servante.

UNE servante servait chez un bon bourgeois, qui, visitant un jour sa cave, s'aperçut que son vin allait plus vite qu'il ne voulait et qu'il fallait nécessairement que quelqu'un lui aidât à le boire, qui n'était à rien compté. Il se défia de sa servante, vu qu'il n'y avait qu'elle qui en eut la clef; il l'épia un matin qu'il l'envoya tirer du vin pour son déjeuner. Il alla tout doucement après elle, et vit qu'elle en tira une pleine pinte, aussitôt elle la porte à sa bouche et, en trois ou quatre reposées, elle la vida quasi; mais voyant qu'il y en avait encore un peu de reste, elle la remit à sa bouche et, ne pouvant l'achever, elle laissa tomber la pinte d'un côté et elle chut de l'autre, disant tout haut: Je ne saurais boire si matin; ce que voyant

le maître, il lui déchargea cinq ou six coups de bâton et la congédia.

D'un certain avocat devenu moine.

Un célèbre avocat, qui avait accoutumé de gagner toutes les causes qu'il entreprenait, étant inspiré du Saint-Esprit, se fit religieux d'un ordre qui a beaucoup de biens, lequel fut fort aise d'avoir un si grand homme pour plaider ses procès, croyant qu'il n'en perdrait pas un; mais il advint tout autrement, car il n'en gagnait aucun. Comme on lui demandait un jour la cause d'un changement si surprenant, il répondit: Si je perds mes causes, c'est que je ne veux pas mentir comme je faisais auparavant. Réponse qui fut estimée bonne et belle.

Pourquoi Léonides épousa une petite femme.

Léonides de Lacédémone s'étant marié avec une femme de fort petite taille, et ses amis lui ayant demandé pourquoi un homme

aussi sage que lui avait choisi une naine pour épouse : Mes amis, leur dit-il, ayant trouvé de la nécessité à me marier, j'ai cru qu'il était de la prudence de ne prendre d'une méchante chose que le moins que je pourrais.

Plaisant trait que fit un écolier à un pâtissier.

Un bon compagnon d'écolier, affamé comme un lévrier de chasse, passant devant la boutique d'un pâtissier de la rue Saint-Honoré, vit des petits pâtés que l'on mettait au four, sur lesquels il jeta la vue et, désirant d'en manger sa part, demanda au maître combien il voulait pour l'en saouler. Le pâtissier, croyant trouver son compte, lui demanda vingt-cinq sous; l'écolier, qui ne désirait que de se mettre en besogne et s'escrimer des dents, lui en offrit quinze. Aussitôt il fut pris au mot, tellement qu'il commença d'escamoter des mâchoires comme un singe qui casse des noix et mangea la première fournée, où il y en avait pour le moins quatre douzaines; le maître, le regardant fixement,

lui dit : Monsieur, c'est trop manger sans boire, ne vous plaît-il point un verre de vin ? L'écolier, d'une gravité extraordinaire, lui dit : Je ne suis pas encore altéré, j'attendrai bien à la troisième fournée. Alors le maître, en colère de voir dévorer ses petits pâtés, lui dit : Allez au diable, monsieur le gourmand, vous seriez capable de ruiner un pauvre homme comme moi! Cependant l'écolier reprit son argent, après avoir rempli sa panse.

Agréable surprise d'un apothicaire.

Les médecins ont accoutumé d'appeler ce qui éveille l'appétit vénérien *electuarium diasatyrionis.* Ainsi comme un certain vieillard fut trouver un médecin pour lui demander quelque remède pour être vaillant au jeu d'amour le premier soir de ses noces, afin de donner quelque estime de sa personne à la femme, qui était jeune et belle, il lui ordonna de prendre de l'*electuarium diasatyrionis;* mais comme ce mot était inconnu à ce vieillard, le médecin le pria d'attendre un moment qu'il le lui mettrait en écrit pour

le porter à l'apothicaire; cependant il écoute un jeune homme tourmenté des fièvres qui le venait consulter, à qui il ordonna une médecine laxative; il entre donc dans son cabinet et écrit ses deux ordonnances, que le jeune et le vieillard portèrent à un même apothicaire, le priant de leur en envoyer le contenu le soir ensuite, ce qu'il promit. Tout étant donc prêt, l'apothicaire donne ordre à son frater de porter le *diasatyrionis* au jeune homme et la médecine laxative au vieillard, sans songer à ce qu'il faisait. Ce garçon exécute les ordres de son maître de point en point et donne ses remèdes à main propre aux personnes à qui on l'avait adressé, lesquelles les prirent d'abord pour en voir plutôt l'opération; mais ce fut à tirer le diable par la queue pour le jeune homme et pour le vieillard, lorsque les remèdes commencèrent à opérer. Le jeune homme, qui croyait avoir une médecine rafraîchissante et laxative dans le ventre, se vit tout en feu, son affaire qui lui bandait au milieu de sa fièvre, son cul qui lui brûlait et ses deux témoins qui lui démangeaient plus qu'ils n'avaient jamais fait de sa vie, de sorte qu'il passa toute la nuit à tourner son instrument et à soupirer après une fille. Cependant le vieillard

était bien plus en peine auprès de sa jeune épousée, à qui les cuisses démangeaient beaucoup; car, au lieu de sentir lever son ardillon et échauffer son harnais, il se trouvait plus froid qu'à l'ordinaire, dont il était affligé à mourir. Il voulut néanmoins faire un effort et donner quelque plaisir à sa belle : il la baise et l'embrasse, et se met en état de lui donner l'aubade; mais, au lieu de jouer de la queue, il joue du cul, c'est-à-dire qu'il l'emmerda d'une telle façon que la pauvre fille crut que son vieil homme de mari avait chié ses tripes et que tous les privés du pays étaient ouverts, tant il était puant. Je vous laisse à penser quel sujet de rire ce fut pour ceux qui apprirent cette histoire et quelle honte pour le mari qui en fournissait une si vilaine matière.

Le prince et l'astrologue.

Un prince souverain rencontra un jour en son chemin un astrologue, qui se mêlait de prédire l'avenir. Je suis bien aise, monseigneur, de vous avoir rencontré; je

vous cherchais pour vous apprendre une mauvaise nouvelle, dont il est bon pourtant que vous soyez averti pour donner ordre à vos affaires et à votre conscience ; ce que je vous conseille de faire sans perdre de temps, car je vous déclare et vous assure que vous n'avez pas trois mois à vivre. Comment sais-tu cela? dit le prince. Je le sais, monseigneur, par le moyen de l'astrologie, qui m'apprend que vous mourrez dans ce temps-là d'une mort violente. Et toi, reprit le prince, de quelle mort mourras-tu ? Je mourrai d'une fièvre chaude, répondit l'astrologue. Je veux te faire voir, répliqua le prince, que tu es un visionnaire et ta science une vision, car tu seras pendu tout à l'heure. Qu'on le mène en prison et qu'on le pende, dit le prince. Vous voyez, monseigneur, dit alors l'astrologue d'une voix chancelante, que j'ai dit la vérité. Tâtez, tâtez-moi le pouls, je vous prie, et vous verrez si je n'ai pas la fièvre bien chaude. Le prince trouva cela bon et lui donna la vie.

Naïve repartie que fit un tailleur à son père confesseur.

Un bon compagnon de tailleur sentant la fête de Pâques approcher, se délibéra de vendre les bannières qu'il avait faites depuis six mois, afin d'avoir sa conscience déchargée et, par ce moyen, s'acquitter plus fidèlement du devoir d'un bon chrétien, quoique cela soit rare à des gens de cette sorte, qui aiment autant le bien d'autrui que le leur propre. Le jour étant venu qu'il devait aller à confesse, il s'adressa à un bon père jacobin, qui avait été autrefois de la même profession et qui ne s'était pas épar gné non plus que les autres à jouer de la harpe ; ce bon père, sachant le tour du mé tier, lui demanda, après plusieurs petites exhortations, s'il n'avait rien retenu à personne, d'autant qu'il serait obligé à la restitution. Ce tailleur, qui y avait pourvu de bonne heure, répondit : Non, mon père, je n'ai rien du bien d'autrui, car je vendis hier tout à un fripier de mes amis, et ma boutique a été purgée avant ma conscience. Le

père confesseur, voulant faire le renchéri, lui repartit : Et moi, mon grand ami, j'ai pris une médecine ce matin, qui m'a fait vider tous les pardons que je ne pouvais donner à tels pénitents que vous. De sorte que le tailleur chercha un autre confesseur pour l'absoudre et le confesseur trouva un autre pénitent moins criminel que le tailleur.

Aventures tragi-comiques de Scaramouche.

SCARAMOUCHE était arrivé à Rome justement dans le mois de décembre, où la bise s'y fait sentir plus vivement qu'en tout autre endroit de l'Italie. Comme il n'avait qu'un petit manteau de soie qui lui couvrait le derrière et que son père l'avait chassé de Naples à cause de quelques tours de main, il commença à chercher les moyens de se garantir du froid et de la faim, ses deux plus mortels ennemis.

S'étant campé pour cet effet tout joignant la boutique d'un marchand de tabac dans la

place de Navonne, il en demandait une prise à tous ceux qui venaient d'en acheter; et mettant les quatre doigts et le pouce dans la tabatière, il en tirait assez pour remplir une petite calbasse qu'il tenait cachée sous son manteau.

Après avoir fait pendant le jour un râpé de fleur d'oranger, de néroli, de bergamote et de jasmin, il le revendait sur le soir à vil prix au même marchand, qui, s'apercevant du mélange que Scaramouche faisait, le nomma : tabac de mille fleurs.

Un des suisses du pape ayant acheté du tabac dans la même boutique, en sortit tenant sa tabatière ouverte; Scaramouche y voulut prendre du tabac à sa manière ordinaire; mais le suisse, se sentant offensé de son procédé, se mit furieusement en colère contre lui, l'appelant par plusieurs fois *schelme* et le menaçant de la main.

Scaramouche se tuait de lui demander pardon en faisant des grimaces les plus grotesques; ce que le suisse prenant pour un nouvel affront, il lui donna quelques coups de sa hallebarde, qui déchirèrent son manteau et lui meurtrirent les épaules.

Scaramouche, peu satisfait de l'incivilité

du suisse et craignant des suites plus fâcheuses de son petit commerce, abandonna Rome et s'en alla à Civita-Vecchia.

Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, il alla se promener sur le port, où voyant deux esclaves turcs qui comptaient une somme d'argent qu'ils avaient gagnée par leur industrie, il coupa un morceau du devant de sa chemise et le mit adroitement à la place du linge dont les esclaves se servaient pour enveloper leur argent : si bien que les Turcs, ne se défiant de rien, remirent leur argent dans le morceau qu'ils trouvèrent sous leur main.

Comme ils voulurent se retirer, Scaramouche, qui s'était allé coucher au soleil, à quelques pas d'eux, feignant de se réveiller en sursaut, se mit à crier : *Oimè, oimè, sono assassinato, mi hanno rabato, giustitia giustitia.* (Au voleur! au voleur!) Il les arrêta par leurs manches, et comme il ne manque pas d'archers et de sbires en ce pays-là, on les mena tous trois sur-le-champ devant le juge.

Scaramouche accusa les deux esclaves de lui avoir volé son argent, qu'il avait mis dans un coin de sa chemise. Le juge l'ayant interrogé sur le nombre et sur la qualité des

espèces qu'on lui avait volées, Scaramouche y satisfit si exactement, en montrant le devant de sa chemise, que le juge, ne doutant pas de la vérité du fait, condamna les Turcs à lui rendre l'argent et les fit encore châtier comme des voleurs. Scaramouche, après cette action, se ressouvenant qu'il était né gentilhomme, se fit habiller magnifiquement, et avec un valet à sa suite prit le chemin de la Lombardie.

Scaramouche, s'entretenant sur le chemin avec son valet, s'avisa assez imprudemment de lui faire confidence de la manière dont il avait quitté son père, de l'accident qui lui était arrivé dans Rome et du tour qu'il avait joué aux deux esclaves. Comme il fut arrivé sur le soir dans une hôtellerie, près du grand chemin, il n'épargna rien pour apaiser son appétit dévorant, but et mangea si bien, qu'il le fallut mettre de la table au lit. Il n'y fut pas longtemps sans ronfler comme un des plus gros tuyaux d'orgue.

Le valet, voyant son maître si plongé dans le sommeil, que tous les canons de l'arsenal ne l'eussent pu réveiller, lui tira son haut-de-chausses de dessous son chevet et, se saisissant de tout le reste de son équipage, décampa

subitement par une fenêtre qui donnait sur le derrière de la maison.

Le pauvre Scaramouche, se voyant à son réveil nu comme la main, éprouva que ce qui vient par la flûte s'en retourne ordinairement par le tambour. Il eut beau crier, jurer et tempêter, il fallut à la fin prendre patience puisque le mal était sans remède.

L'hôte lui donna par charité une méchante capote d'esclave pour se couvrir et le coucha encore une nuit par pitié. Scaramouche, pour le remercier, lui vola le lendemain avant que de partir sa crémaillère qui était faite à peu près comme une chaîne de galérien et poursuivit son chemin jusqu'à Ancône, en demandant l'aumône à tous ceux qu'il rencontrait.

« Charitables personnes, leur disait-il, faites la charité à un pauvre esclave, racheté de la main des Turcs, et qui a souffert une infinité de tourments pour la foi. » Il accompagnait ces paroles de gestes si touchants et d'une si grande abondance de larmes que peu de gens lui refusaient, et il trouvait si bien son compte en ce genre de vie qu'il ne l'aurait sans doute pas quitté sitôt, sans l'accident qui lui arriva dans la ville d'Ancône.

Je ne sais par quelle occasion il se trouva pour lors dans ce port trois galères de Naples. Quoi qu'il en soit, l'argousin apercevant un jour Scaramouche avec son habit de galérien, lui mit la main sur le collet. «Comment, coquin, s'écria-t-il, voleur infâme, tu croyais donc échapper ainsi à la justice ! mais Dieu merci, je te retrouve, pendart, scélérat des plus indignes.»

Scaramouche, levant les yeux aux ciel, eut beau protester qu'il était innocent, l'argousin ne laissa pas de le conduire à la vue de tout le peuple sur une des galères, où, après lui avoir fait donner la bastonnade, il le mit au rang des autres forçats.

Le capitaine de cette galère étant survenu peu de temps après, l'argousin lui annonça qu'il avait par bonheur recouvré l'esclave napolitain qui s'était enfui depuis deux mois avec cinq autres.

Le capitaine eut envie de le voir et trouva qu'en effet Scaramouche avait beaucoup de l'air du forçat napolitain qui s'était sauvé. Mais ayant reconnu à sa voix que ce n'était pas lui, il le fit mettre en liberté et lui donna quelques pièces d'argent pour le dédommager des coups qu'il avait reçus.

Scaramouche, voyant le danger qu'il avait

couru d'être attaché pour toute la vie à la rame, alla promptement chez les juifs acheter un habit et quitta, quoiqu'à regret, la profession d'esclave mendiant.

TABLE

DES

CONTES A RIRE

Évreux, Ch. Hérissey, imp. — 481.